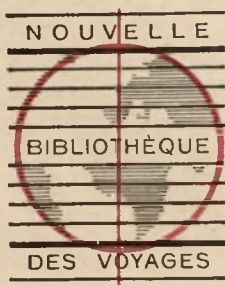






LES
AVENTURES
DU CAPITAN ALONSO
DE CONTRERAS
(1582-1633)

Publiées par
JACQUES BOULENGER



LIBRAIRIE PLON

1933

3^e mille

SEPH
BERT

LEVARD
CHEL, 2E-30

~~Muzeum
Wojniacko-Pulaskiego
Włocławek~~

nr inw. 63



LES AVENTURES
DU CAPITAN
ALONSO DE CONTRERAS
(1582 - 1633)

NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE DES VOYAGES

Publiée sous la direction de JACQUES BOULENGER

Parus (Juin 1933) :

Voyages de F. Le Vaillant dans l'intérieur de l'Afrique (1781-1785). 2 volumes in-8° écu avec 4 gravures dans chaque volume et une carte dans le tome I.

Les Voyages aventureux de Fernand Mendez Pinto (1537-1558). In-8° écu avec 3 gravures hors texte et 2 cartes.

Le Voyage de René Caillié à Tombouctou et à travers l'Afrique (1824-1828). In-8° écu avec 4 gravures hors texte et une carte.

Voyage dans les prairies du Far-West, par Washington IRVING (1832). In-8° écu avec 4 gravures hors texte.

Voyage aux Indes d'une escadre française, par Robert CHALLES, (1690-1691). In-8° écu avec 3 gravures hors texte et une carte.

Ce volume a été déposé à la Bibliothèque Nationale en 1933.

NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE DES VOYAGES
SOUS LA DIRECTION DE JACQUES BOULENGER

LES AVENTURES
DU CAPITAN
ALONSO DE CONTRERAS
(1582 - 1633)
PUBLIÉES PAR JACQUES BOULENGER

Avec quatre gravures hors texte



PARIS
LIBRAIRIE PLON
LES PETITS-FILS DE PLON ET NOURRIT
IMPRIMEURS-ÉDITEURS — 8, RUE GARANCIÈRE, 6°

Tous droits réservés

Copyright 1933 by Librairie Plon.

Droits de reproduction et de traduction réservés
pour tous pays, y compris l'U. R. S. S.

INTRODUCTION

José-Maria de Heredia goûtait si fort la vigoureuse saveur des récits qu'on va lire qu'il avait l'intention de les traduire lui-même en français ; mais il est malheureusement mort avant d'en avoir trouvé le temps. Il en est peu de plus captivants et plus hauts en couleur que ces souvenirs d'un soldat d'Espagne au début du dix-septième siècle. Alonso de Contreras a passé une partie de sa vie à courir la Méditerranée sur les galères de Malte ; il nous montre l'Espagne de son temps, le royaume de Naples, la Sicile, la Rome pontificale et sa verve, son talent sont si drus et si verts, qu'on a peine à quitter le livre. Certes, plus qu'un voyageur, à proprement parler, il fut un aventurier, et qui se soucia de conquérir du butin et de la gloire plutôt que de noter curieusement les particularités des contrées qu'il visita et les mœurs singulières de leurs habitants. Mais il fut aussi un marin, et si pas-

sionné qu'il avait appris tout seul la navigation :

En el discurso de estos viajes no dormía yo, dit-il, porque tenia afición á la navegación y siempre practicaba con los pilotos, viéndoles cartear y haciéndome capaz de las tierrás que andábamos, puertos y cabos, marcándolos, que después me sirvió para hacer un Derrotero de todo el Levante, Morea, y Natolia, y Caramania, y Suria, y Africa, hasta llegar a cabo Cantín, en el mar Oceano; islas de Candia, y Chipre, y Cerdeña, Mallorca y Menorca; costa de España, desde cabo San Vicente, costeando la tierra, Sanlúcar, Gibraltar hasta Cartagena, y de ahí á Barcelona; y costa de Francia hasta Marsella, y de ahí á Génova, y de Génova á Liorna, río Tiber y Nápoles, y de Nápoles toda la Calabria hasta llegar á la Pulla y golfo de Venecia, puerto por puerto, con puntas y calas, donde se pueden reparar diverses bajeles, mostrándoles el agua. Este derrotero anda de mano mía por ahí, porque me lo pidió el Príncipe Filiberto para velle, y se me quedó con él (1).

Ce routier ou portulan de la Méditerranée, que Contreras avait établi à grand'peine, le prince Emmanuel-Philibert de Savoie, grand prieur de

(1) Voir ci-dessous, p. 14-15.

Malte, le lui avait pris ; du moins ne l'a-t-il pas égaré. Il en existe aujourd'hui encore un manuscrit du premier tiers du dix-septième siècle à la Bibliothèque nationale de Madrid, qui comprend dix-sept chapitres et emplit cent sept feuillets in-quarto. C'est un ouvrage considérable et qui dénote la connaissance parfaite qu'avait celui qui l'a fait des terres méditerranéennes. Et comment en eût-il été autrement ? Encore une fois la vie entière d'Alonso de Contreras ne fut qu'un long voyage : il l'a usée tout entière à courir le monde, de la Flandre à l'Italie, de Malte aux côtes de Syrie, de l'Espagne aux Antilles, sans jamais se fixer nulle part ; et il a vu tant de choses, en Grèce et ailleurs, dont nul autre n'a parlé, il les a si bien vues, en outre, enfin il les narre, dans son récit sans apprêt, avec tant d'aisance et de naturel, qu'il nous a paru que ses souvenirs devaient trouver place dans la *Nouvelle Bibliothèque des Voyages*.

Il nous apprend lui-même qu'il avait pris le nom de sa mère, par erreur, dit-il, et non celui de son père, qui était Guillen. Les très pauvres gens dont il naquit à Madrid le 6 janvier 1582 eurent seize enfants. Or, quand sa mère devint veuve, il n'en restait que huit : la mortalité infantile, qui fait encore bien des ravages de nos jours, était terrible en ce temps-là, et perdre un enfant

sur deux, c'était parfaitement normal. Alonso, qui était l'aîné, allait encore à l'école lorsqu'il donna la mesure de son tempérament : jugeant qu'il avait à se plaindre d'un de ses petits camarades, il l'attaqua en pleine rue et, armé du canif à tailler les plumes d'oie qu'il avait dans son écritoire, il le larda de coups au point que l'autre en mourut. Enquête, jugement ; son jeune âge lui valut de se tirer d'affaire : il fut simplement banni de « la Cour » (c'est-à-dire de Madrid) pour un an. Il fit sa peine, après quoi personne ne parla plus de cette fâcheuse affaire et lui-même n'y pensa plus guère : un meurtre n'avait pas autant d'importance qu'aujourd'hui, heureusement pour Contreras qui devait par la suite en commettre bien d'autres.

Sa mère le mit en apprentissage malgré lui, encore qu'il ne voulût servir d'autre maître que le roi et le déclarât fièrement. Mais il n'y resta pas longtemps : le jour même de son arrivée, la femme de son patron ayant voulu l'envoyer chercher de l'eau à la fontaine, il s'y refusa avec orgueil ; elle se déchausse, lève son « patin » pour le corriger ; il lui jette la cruche à la tête et s'enfuit chez lui. L'orfèvre le poursuit : il le reçoit à coups de pierres... Sa mère excédée finit par le laisser partir, et c'est ainsi qu'à treize ans et neuf mois, muni d'une chemise, d'une paire

de souliers neufs et de quatre réaux pour toute fortune, il quitta Madrid derrière les trompettes du cardinal Albert, archiduc d'Autriche, qui s'en allait gouverner les Flandres, et prit place parmi les innombrables vagabonds que les armées traînaient derrière elles en ce temps-là.

Quand il eut perdu au jeu jusqu'à sa chemise neuve et jusqu'à son mauvais petit manteau, ce qui arriva dès le premier jour, il connut de cruels moments. Mais il eut bientôt l'art de se glisser parmi les marmitons du cardinal et de s'y faire remarquer par le chef des cuisines (un Français peut-être : il l'appelle *maestre Jaques*) qui le prit comme valet. Puis, ayant observé qu'il y avait à l'armée des soldats qui n'étaient pas plus vieux que lui, il voulut prendre du service. Son maître se fâche : le jeune garçon ne craint pas d'envoyer une supplique au cardinal qui, amusé, l'autorise à se faire soldat. Mais ce n'était pas en Flandre qu'il devait voir le feu pour la première fois, car son caporal qu'il « respectait autant que le Roi », nous dit-il, lui ordonna une nuit de le suivre : au matin ils étaient déjà à cinq lieues du camp... La désertion était, comme on sait, la plaie des armées d'autrefois ; à la moindre anicroche, ou même sans autre raison que le désir de toucher une nouvelle prime en s'engageant ailleurs, les

soldats prenaient le large ; les compagnies fondaient littéralement.

A Palerme, il devint *page de rondache* d'un capitaine espagnol, c'est-à-dire quelque chose comme ce qu'était un écuyer au moyen âge, chargé de porter le bouclier et l'espadon de son maître, mi-serviteur, mi-combattant ; et il vit le feu et entendit siffler les balles pour la première fois lors d'une entreprise que firent sur Patras les galères de Sicile. Puis, s'étant laissé voler les hardes de son maître, il s'enfuit à Malte de peur de la punition. Et c'est alors que commença cette série d'expéditions et de coups de main contre les Turcs et les Barbaresques, durant lesquels il apprit la navigation et où il se montra à la fois si hardi et si avisé, que l'ordre de Malte lui confia bientôt des navires et l'accueillit tout d'abord en qualité de *frère servant d'armes*, puis, trente ans plus tard, de *chevalier de justice*, encore qu'il fût loin d'avoir les quartiers de noblesse nécessaires.

Triste vie que celle qu'on menait en mer à cette époque, et sur tous les vaisseaux, mais principalement à bord de ces galères méditerranéennes où l'espace était si cruellement mesuré. Si elles atteignaient parfois la longueur des bâtiments à voiles du Ponant, elles étaient bien loin d'en avoir la largeur et le tonnage ; une galère n'était

pas quatre fois, mais au moins cinq ou six fois plus longue que large, et ne tirait jamais beaucoup plus d'un mètre d'eau. Son avant était une plate-forme, le château de proue, qui servait à la manœuvre des ancres et des canons, et que prolongeait l'éperon, une flèche de sapin de six mètres souvent. Ensuite venaient les bancs réservés à la vogue, au centre desquels s'ouvrait un couloir étroit, la *coursie*, bordé de planches verticales, hautes d'environ soixante centimètres : c'était là-dessus que courait le comite armé de son fouet, dont il stimulait vigoureusement les rameurs. Au delà de la double rangée des bancs de vogue, à l'arrière, s'élevait le château de poupe où se tenaient et logeaient le capitaine et les officiers ; sur les galères d'environ 45 mètres, qui passaient pour grandes, la poupe mesurait 5 mètres, 6 au plus. En somme, la vogue occupait à peu près tout l'espace disponible.

Au-dessus de la tête des rameurs s'étendait le pont en guise de toit ; mais les plus petites n'étaient pas pontées et les forçats vivaient en plein air, ou à l'abri d'une simple tente. Sous leurs pieds et sous les plates-formes d'avant et d'arrière se trouvaient les *chambres*, une série de compartiments extrêmement étroits et bas qui servaient de soutes et de cabines d'officiers, mais on s'y trouvait si mal que ceux-ci préféraient

ordinairement coucher en plein air sur la poupe étroite. La galère avait en général deux mâts, terminés à leur sommet par une sorte de corbeille où se tenait le matelot de vigie, et portant de longues antennes en guise de vergues, qu'on amenait lorsqu'on marchait à la rame pour présenter moins de prise au vent ; en ce cas les mâts pouvaient être également *désarborés* et couchés sur le pont.

« Ceux qui entrent pour la première fois dans une galère sont surpris d'y voir tant de monde... rassemblé dans un si petit espace, » dit Barras de la Penne ; et en effet l'équipage d'une galère de Malte de vingt-six bancs, au seizième siècle, comprenait d'ordinaire deux cent quatre-vingts rameurs et deux cent quatre-vingts combattants, cinq cent soixante hommes en tout, qui devaient se tenir dans cet étroit vaisseau, long comme un beau yacht d'à présent. Pendant le combat, la défense de la poupe était confiée à quatre chevaliers et quatre soldats, celle de la proue à dix soldats, quatre chevaliers et un frère servant qui, chargé de porter les ordres, était connu sous le nom de maître écuyer. Les artilleurs logeaient au-dessous du château de proue ; les autres soldats s'arrangeaient comme ils pouvaient sur le pont et dans les *courroirs*, sortes de galeries placées sur les deux flancs de navire et larges

de 40 centimètres peut-être. Quant à l'artillerie, elle se composait d'une vingtaine de canons au plus ; quatre, cinq ou six grosses pièces étaient rangées de front à l'avant du vaisseau, dont la plus grosse, le *canon de coursie*, placée au centre, portait 48 livres de balles environ, et dont les quatre autres étaient appelées *bâtardes* (calibre de huit) ou *moyennes* (calibre de six) ; joignez parfois une quinzaine de pierriers.

Dans la chambre de vogue, occupant tout le centre du bâtiment, quatre, cinq, sept et jusqu'à huit hommes étaient attelés à chaque rame. Celle-ci avait un peu moins de 12 mètres sur les galères moyennes et de 14 sur les *réales* et les *patronnes*. La chiourme, au commandement, poussait l'aviron en avant, les bras étendus, et se mettait debout pour le plonger dans l'eau, puis elle se laissait retomber assise en tirant la rame à elle. Il fallait aux hommes ramer ainsi tout nus sous le fouet pendant des heures, des journées entières quelquefois, et jusqu'à des vingt heures d'affilée sans prendre le temps de se restaurer : on leur mettait un morceau de pain trempé de vin dans la bouche pour les soutenir. La nuit, pour se reposer, ils jouissaient, si l'on peut dire, d'un espace dont la largeur n'excédait pas 1 m. 25 ; ils s'allongeaient sur les bancs comme ils pouvaient, tête-bêche. Aussi le métier de

dans les Flandres, ce qu'il fit jusqu'à tant qu'il obtint la faveur d'une compagnie d'infanterie espagnole du tercio [régiment] du mestre de camp Don Pedro Esteban de Avila; qu'il servit avec elle jusqu'à ce que Sa Majesté l'envoyât avec deux navires de secours chargés d'infanterie et de munitions de guerre aux îles de Barlovento [Antilles], qui étaient molestées par l'ennemi; qu'ayant accompli cette mission et étant revenu en Espagne avec cinquante écus par mois, on lui ordonna de gagner Cadix pour recueillir les restes de la flotte des Philippines et qu'en particulier on lui commanda d'aller au détroit de Gibraltar pour recouvrer vingt pièces d'artillerie en bronze, dont on avait nouvelles que deux navires ennemis les voulaient enlever, en lui donnant l'ordre d'éviter le combat avec ceux-ci et, s'il s'y voyait forcé par eux et contraint de se rendre, de se faire couler à pic, de même que les autres bateaux qu'il amenait avec lui, afin que l'ennemi ne se pût pourvoir de l'artillerie, laquelle ledit capitaine embarqua et rapporta à la ville de Cadix; qu'étant là, on apprit que la Mamora [Meheddia] était assiégée par mer et par terre, et que, comme personne ne s'offrait à y mener un secours d'infanterie et de munitions et à reconnaître la barre [du fleuve], il se proposa pour le faire (...) et en vingt-six heures introduisit ledit secours, quoique deux navires ennemis l'eussent pensé détruire; que ce

même jour le siège fut levé du côté de la terre, par le moyen dudit secours; qu'en vingt-six autres heures ledit capitaine s'en retourna en Espagne, prit des chevaux de poste et gagna en toute hâte la Cour en trois jours, dépensant ainsi le peu de fortune qu'il avait pour ôter Votre Majesté du souci où Elle était; qu'en raison de cela Votre Majesté lui fit donner un décret d'office pour que le Conseil des Indes le nommât à une place qu'il sollicitait; qu'en dernier lieu Votre Majesté lui ordonna de lever en cette Cour [à Madrid] une autre compagnie d'infanterie ce qu'il fit avec une correction noloire, levant deux cent cinquante et un soldats; qu'il a servi un an dans la flotte de la garde du détroit [de Gibraltar] et en particulier dans la bataille qui eut lieu contre les Hollandais, où il était embarqué avec sa compagnie dans le galion amiral de Naples qui fut l'un de ceux qui se mirent fort en peine ce jour-là; que, par ailleurs, ledit capitaine a poussé trois de ses frères à servir Votre Majesté, ce qu'ils continuent de faire aujourd'hui, l'un dans les Flandres, l'autre en Sicile, en qualité d'alférez réformés (I), et le troisième comme sergent dans ladite compagnie [celle d'Alonso de Contreras lui-

(I) Lorsqu'on mettait les troupes sur le pied de paix, un grand nombre d'officiers se trouvaient réformés, généralement avec une petite solde, « en demi solde, » comme on dira plus tard.

même], sans avoir obtenu pour tous ces services aucune faveur...

Dans le reste du mémoire, notre homme proteste contre son général et demande qu'on lui accorde une des compagnies qu'on se prépare à envoyer à Carlo Doria, duc de Tursi, ce qu'il obtint comme on verra.

Bien entendu, dans cet exposé de ses états de service, il ne rapporte que ce qui pouvait lui être un titre aux récompenses qu'il réclamait non sans droit, et passe sous silence une foule d'aventures extraordinaires certes, mais moins directement profitables à la gloire du roi : divers meurtres par exemple, pour lesquels il ne semble pas avoir été fort inquiet ; puis la soudaine décision, qu'il prit à la suite d'une déconvenue, de se faire ermite et qu'il mit bel et bien à exécution ; comment il fut tiré de là par la justice qui l'accusait d'être le « roi des morisques », mis à la question et finalement libéré à grand'peine, et que sais-je ?

Cette dernière histoire des morisques parut si extraordinaire, que Lope de Vega en fit une comédie, *El Rey sin reino*, qu'il dédia d'ailleurs à notre Contreras : « Si Votre Grâce, dit-il, señor capitaine, était née à Rome en ces siècles dorés de sa Monarchie, quand elle était la tête du monde de par ses armes, je pense qu'on n'eût

pas manqué de vous tresser une de ces couronnes qu'on donne aux soldats vaillants pour leurs héroïques prouesses dans les sièges, sur les mers et dans les camps. » Ces termes amphigouriques dénonceraient peut-être quelque ironie, de nos jours, mais il n'en allait pas de même alors et ils ne semblaient nullement exagérés. Aussi bien, Lope de Vega admirait si fort les exploits de Contreras qu'il se proposait de les chanter dans un poème. Il en énumère au reste les principaux dans la dédicace déjà citée du *Roi sans royaume* (qui parut dans la vingtième partie de ses œuvres en 1625) : ce sont, selon lui, depuis l'expédition de Patras où le jeune Alonso vit le feu pour la première fois, la prise de la galère *djerma*, la reconnaissance de l'escadre turque et l'avis donné au gouverneur de Reggio, la poursuite et la reprise des esclaves qui s'enfuyaient de Malte, le voyage au Nil, l'embuscade que dressèrent à Contreras quinze cents pèlerins de la Mecque, l'enlèvement à Chio de la concubine hongroise de Soliman de Catane, les services rendus à la prise de Hammamet, le temps passé à servir comme alférez en Espagne sous les ordres de don Pedro Jaraba, l'expédition en Flandre et les aventures de Lyon (ou, pour mieux dire, de Dijon). Au reste, il avait recueilli Contreras et l'hébergea chez lui durant des mois à un moment où notre homme

se trouvait sans ressources. Ne fallait-il point qu'il l'admirât fort? On avouera que, pour avoir été goûtées à ce point par Lope de Vega avant de l'être par José-Maria de Heredia, il fallait que les aventures de Contreras fussent bien extraordinaires.

Si nous avons cité les longues énumérations de ses hauts faits qu'on vient de lire, ce n'est pas pour résumer, d'ailleurs d'une façon cruellement incomplète, le contenu des pages qui suivent, mais pour bien en montrer la véracité. Contreras n'exagère rien, n'embellit rien; il dit les choses tout uniment, sans faire de phrases, dans la langue courante de son temps; et son livre ne ressemble en rien aux œuvres parfois cruellement grandiloquentes et précieuses de ses contemporains. Aussi bien en a-t-il écrit les quinze premiers chapitres au courant de la plume, en onze jours, en octobre 1630 : *Ademas, dit-il, cierto que se me olvidan muchas cosas, porque en once dias no se puede recopilar la memoria y hechos y sucesos de treinta y tres años. Ello va seco y sin llover, como Dios lo crió y como a mi se me alcanza, sin retoricadas ni discreterias, no mas que al hecho de la verdad.* Trois ans plus tard, en février 1633, il reprit la plume pour conter ce qui lui était advenu dans l'intervalle; et cela valait en effet la peine d'être dit : on s'en rendra compte en lisant les cha-

pitres xvi et xvii. Puis du temps passa de nouveau et il se remit à ses mémoires une fois encore ; malheureusement les dernières pages du manuscrit manquent et il est impossible d'en connaître la fin ; c'est grand dommage. L'éditeur suppose que c'est après 1640 que notre homme acheva ses mémoires ; il se fonde en effet sur une allusion au secrétaire don Fernando de Contreras *que hoy esta en la altura* : Don Fernando, en effet, avait été nommé oïdor des Indes au début de 1640 ou à la fin de 1639 au plus tôt.

On n'a pas pu établir la date de la mort d'Alonso de Contreras. Deux hommes de ce nom, tous deux mariés, furent enterrés l'un en 1637, l'autre en 1653, si pauvres qu'on les porta en terre aux frais de la paroisse San Sebastian, à Madrid. Mais il y avait en Espagne bien des *Alonso* et bien des *Contreras* (1). Notre homme trépassa-t-il riche ou misérable, de mort violente ou dans son lit, on ne sait, et cette incertitude lui sied bien.

Son manuscrit, intitulé *Discours de ma vie depuis que je partis pour servir le Roi, à l'âge de quatorze ans, en l'an 1595, jusqu'à la fin de l'an 1630, au 1^{er} octobre, que je commençai cette relation*, est conservé à la bibliothèque de Madrid et a été

(1) L'un d'eux, Jérôme, a composé notamment un excellent roman de chevalerie mis en français par Gabriel Chapuys à la fin du seizième siècle.

publié en juin-septembre 1900 par M. Manuel Serrano y Sanz dans le *Boletín de la Real Academia de la Historia*. Il en existe une traduction par MM. Marcel Lami et Léo Rouanet qui m'a fort aidé souvent à translater des mots vieillis et à identifier les noms des lieux et surtout des personnages cités. Je ne me suis proposé dans mon travail qu'un seul dessein : rendre le texte avec le maximum d'exactitude, le serrer autant qu'il m'a été possible. Il est trop savoureux pour qu'on se permette d'en couper un seul mot ou d'y changer sciemment quoi que ce soit.

Contreras lui-même avait indiqué en marge de son manuscrit quelques sous-titres. Je les ai reproduits en les complétant par d'autres, car ils sont placés d'une manière assez fantaisiste ; mais j'ai eu soin de distinguer ceux qui ne sont pas de lui : ils sont entre crochets.

DISCOURS DE MA VIE

DEPUIS QUE JE PARTIS POUR SERVIR LE ROI,
A L'AGE DE QUATORZE ANS, EN L'AN 1595,
JUSQU'A LA FIN DE L'AN 1630, AU 1^{er} OCTOBRE,
QUE JE COMMENÇAI CETTE RELATION

LES AVENTURES DU CAPITAN ALONSO DE CONTRERAS (1582-1633)

CHAPITRE PREMIER

DE MON ENFANCE ET DE MES PARENTS

Je naquis en la noble ville de Madrid le 6 janvier 1582. Je fus baptisé en la paroisse de San Miguel (1); mes parrain et marraine furent Alonso de Roa et Maria de Roa, frère et sœur de ma mère. Mes parents se nommaient Gabriel Guillen et Juana de Roa et Contreras. Je voulus prendre le nom de ma mère lorsque j'allai servir le Roi, étant enfant, et quand je m'aperçus de l'erreur que j'avais commise, je ne la pus réparer parce que dans mes états de services

(1) Il y a deux Saint-Michel à Madrid : n'ayant pas trouvé l'acte de baptême d'Alonso à San Miguel de los Octoes, M. Serrano y Sanz suppose qu'il doit se trouver à San Miguel de la Sagra.

il y avait *Contreras*. J'ai vécu jusques aujourd'hui et suis connu sous ce nom, et nonobstant qu'au baptême on m'ait appelé Alonso de Guillén, moi, je m'appelle Alonso de Contreras.

Mes parents étaient vieux chrétiens, sans mélange de race maure ou juive, sans condamnation du Saint Office. Comme on le verra plus bas dans le cours de cette relation, ils étaient pauvres et vécutent mariés, comme le commande notre Sainte Mère l'Église, vingt-quatre ans, durant lesquels ils eurent seize enfants. Quand mourut mon père, il en restait huit, six garçons et deux filles, et moi j'étais l'aîné de tous.

[*Meurtre d'un autre enfant*].

Au temps où mourut mon père, j'allais à l'école et j'écrivais déjà sur des pages réglées à huit lignes. En ce temps-là, on fit à Madrid une lice pour joûter à côté du pont de Ségovie ; on avait posé là des tentes de campagne et, comme c'était chose nouvelle, toute la ville l'allait voir. Je me joignis à un autre enfant, fils d'un alguazil de Cour, qui avait nom Salvador Moreno, et nous fûmes regarder la joute, manquant l'école.

Le lendemain, quand j'y arrivai, le maître me dit : « Montez défaire l'aiguillette (1) à cet autre garçon, puisque vous vous jugez si vaillant ! » Je monte de bon cœur, et le maître derrière moi,

(1) Le haut-de-chausses tenait au justaucorps par des lacets, les aiguillettes.

mais c'était un piège qu'il me tendait, car soudain il me commande : « Défaites-vous-la à vous-même ! » et me donne d'un fouet de parchemin jusqu'à me tirer du sang. Et tout cela à la demande du père de cet enfant, lequel était plus riche que le mien.

En sortant de l'école comme de coutume, nous allâmes à la place de la Conception Jeronima. Et comme je sentais encore la douleur des coups de fouet, je tirai mon couteau d'écritoire (1), jetai le garçon sur le sol, la bouche en bas, et commençai à donner du canif. Comme il me semblait que je ne lui faisais pas de mal, je le tournai la bouche en l'air et lui donnai dans les tripes. Tous les enfants me disaient que je l'avais tué : je m'enfuis et, à la nuit, je rentrai à la maison comme si je n'avais rien fait.

Ce jour-là, il y avait faute de pain et ma mère nous avait donné à chacun un pâté d'un sou. Nous étions en train de le manger, lorsqu'on appela bien rudement à la porte. « Qui est là? — La Justice, » répond-on. Là-dessus, je cours tout en haut de la maison et me cache sous le lit de ma mère. L'alguazil entre, me cherche, me trouve et, me tirant par le poignet : « Traître, qui m'as tué mon fils ! » On m'emmène à la prison de la Cour, où l'on me dit de confesser tout. Moi, je nie toujours.

Le jour suivant, on me vient voir en compa-

(1) Le canif qui servait à tailler les plumes d'oie.

gnie de vingt-deux autres enfants, qu'on avait pris, et le rapporteur rapportant que j'avais donné les coups avec le couteau d'écrivoire, je dis : « Non, ce doit être un autre enfant qui les a donnés. » Sur quoi, nous voilà à nous pelauder, tous les enfants, dans la salle des alcades, chacun assurant que c'est un autre qui a frappé, si bien que ce ne fut pas peu de chose que de nous apaiser et de nous jeter hors de la salle.

En somme, le père se démena tant qu'il prouva en deux jours que c'était moi le délinquant. A cause de mon âge, il y eut de grands palabres, mais, à la fin, d'être mineur me sauva : on rendit une sentence qui me bannissait pour un an à cinq lieues de la Cour (1), avec menace de voir la peine doublée si je la rompais. Et je partis pour l'accomplir sur-le-champ. Mais le señor alguazil demeura sans fils, car l'enfant mourut le troisième jour.

[Ma mère me veut mettre en apprentissage].

Je passai mon année de bannissement à Avila, dans la maison d'un mien oncle qui était curé de Santiago en ladite ville, et ma peine achevée, je m'en revins à Madrid. Dans les vingt jours de mon retour arriva le prince cardinal Albert (2),

(1) C'est-à-dire de Madrid, où habitait le roi.

(2) Albert, archiduc d'Autriche et sixième fils de Maximilien, avait été nommé lieutenant du roi d'Espagne aux Pays-Bas. Ayant été relevé de ses vœux ecclésiastiques, il épousa en 1598 l'infante Isabelle-Claire-Eugénie, fille de Philippe II.

qui venait de gouverner le Portugal et qu'on envoyait gouverner les États de Flandre.

Ma mère avait partagé son bien et repris sa dot. Il restait à répartir entre tous les huit frères six cents réaux. Je dis à ma mère : « Señora, je veux aller à la guerre avec le cardinal. » Elle me dit : « Blanc-bec, qui n'es pas sorti de la coque et qui veux aller à la guerre ! Je t'ai déjà engagé comme ouvrier chez un orfèvre. » Je dis que je ne me sentais d'inclination pour aucun métier, hors le service du Roi. Nonobstant, elle me mena à la maison de l'orfèvre avec lequel elle s'était accordée sans mon congé. Elle m'y laissa et la première chose que fit ma maîtresse fut de me donner une cruche de cuivre, qui n'était point petite, pour faire la corvée d'eau à sa place aux Caños du Peral. Je lui dis que je n'étais pas venu pour servir, mais pour apprendre le métier et qu'elle cherchât quelqu'un d'autre pour aller à l'eau. Elle lève un patin pour me frapper ; mais moi, je lève la cruche, la lui jette, quoique je ne pusse lui faire grand mal, faute de force, et m'enfuis par l'escalier.

Je courus à la maison de ma mère, en criant : « Pourquoi devrais-je servir de porteur d'eau ? » Là-dessus arrive l'orfèvre qui me veut battre. Je sors dehors, fais provision de cailloux et commence le tir. Alors les gens de s'attrouper : ayant appris de quoi il s'agissait, ils demandent pourquoi l'on me veut forcer contre mes inclinations. Sur quoi l'orfèvre s'en va et je demeure

avec ma mère, à qui je dis : « Señora, Votre Grâce est chargée d'enfants ; laissez-moi gagner ma vie avec ce prince. » Et ma mère, se décidant, me dit : « Je n'ai rien à te donner. — N'importe, je gagnerai pour tous, avec l'aide de Dieu, » fais-je. Bref, elle m'acheta une chemise et des souliers de cuir, et me donna quatre réaux avec sa bénédiction. Muni du tout, le mardi 7 septembre 1595, à l'aube, je sortis de Madrid derrière les trompettes du prince cardinal (1).

[Départ avec la maison du prince cardinal Albert].

Nous parvînmes ce même jour à Alcalà de Henares. J'étais allé à une église où l'on faisait grande fête au prince cardinal. Il y avait là, entre beaucoup d'autres, un marchand de nougat, qui tenait des cartes à la main. Comme un petit habitué, voilà que je tire du pan de ma chemise mes quatre réaux et commence à jouer au quinola. Il me les gagne, et aussi ma chemise neuve, puis les souliers neufs que je portais à ma ceinture. Je lui demande s'il veut jouer ma mauvaise petite cape. En peu de temps, je la perds et je demeure en justaucorps, présage de ma destinée de soldat. Quelqu'un ne se fit pas faute de m'appeler ainsi et demanda même au marchand de me faire don d'un réal ; il me le donna avec

(1) Il n'avait donc pas tout à fait quatorze ans comme il le dit dans le titre de ses mémoires, mais treize ans et huit mois.

un peu de nougat de gratification, grâce à quoi il me semblait presque que j'étais le gagnant !

Cette nuit-là, je m'en fus au palais, ou pour mieux dire à la cuisine, afin de jouir du feu, car déjà il faisait froid, et je me glissai entre les autres galopins. Au matin les trompettes sonnèrent le départ pour Guadalajara et il me fallut les suivre quatre mortelles lieues. De ce qui me restait du réal j'achetai des beignets, avec lesquels je fis la route jusqu'à Guadalajara. Je priai les garçons de cuisine d'avoir pitié de moi et de me laisser monter un peu dans le grand chariot où étaient les cuisines ; mais ils ne l'eurent, parce que je n'étais pas de leur bande.

Nous arrivâmes à Guadalajara et j'allai au Palais, pour ce que la nuit d'avant je m'étais trouvé fort bien du feu de la cuisine. Je me rendis utile, sans qu'on me le demandât, en aidant à plumer et à tourner les broches ; grâce à quoi je mangeai cette nuit-là. Maître Jacques (1), cuisinier-mayor du prince cardinal, trouvant que je m'étais montré utile et serviable, me demanda d'où j'étais. Moi, je le lui dis, et que j'allais à la guerre. Alors il commanda qu'on me donnât bien à souper et le lendemain qu'on me prît dans la voiture, ce que ses gens firent bien contre leur gré. Je continuai de travailler comme les autres galopins, en me montrant à mon avantage, tellement que Maître Jacques m'agréa comme son valet,

(1) *Maestre Jaques*, écrit Contreras : un Français peut-être.

et que je finis par devenir chef de la cuisine et des grands chariots qui allaient devant avec le prince. Grâce à quoi je me vengeai de quelques-uns de ces coquins en les faisant marcher à pied tout un jour ; toutefois la colère me passa promptement.

Nous cheminâmes jusqu'à Saragosse où il y eut force fêtes, et de là nous allâmes à Montserrat et à Barcelone, où je pus voiturier quatre ou six personnes sans qu'il m'en coûtât un blanc : tout cela parce que je faisais bien mon service. A Barcelone nous demeurâmes quelques jours, jusqu'à tant que nous embarcassions pour Gênes en vingt-six galères. A Villefranche le duc de Savoie nous régala fort. De là nous passâmes à Savone, mais avant d'y mouiller nous prîmes un navire ; je ne sais s'il était de Turcs, de Maures ou plutôt de Français avec qui je crois que nous étions en guerre. Il me plut bien de voir combattre au canon. On le prit.

Je commence à être soldat.

A Savone, nous restâmes quelques jours, jusqu'à tant que nous allassions à Milan où nous fûmes quelques jours pareillement ; et de là nous prîmes le chemin des Flandres par la Bourgogne, où nous trouvâmes force compagnies de cavalerie et d'infanterie espagnoles, qui faisaient une troupe superbe. Comme je voyais des soldats qui paraissaient aussi jeunes que moi, je me résolus à demander congé à mon maître, Maître Jacques, lequel

me voulait du bien. Non seulement il me le refusa, mais il me dit qu'il allait me battre. Sur quoi, tout indigné, je remis une supplique à Son Altesse, où je faisais relation de tout : comment je l'avais suivie depuis Madrid, que son cuisinier ne me voulait donner mon congé et que je ne voulais servir personne hors le Roi. Il me dit que j'étais enfant. Moi, de lui répondre qu'il y en avait d'autres dans les compagnies. Le lendemain je trouvai sur ma supplique un ordre qui disait : « Qu'il soit incorporé, encore qu'il n'ait pas l'âge de servir. » Dont mon maître resta désespéré ; mais, comme il n'y pouvait rien, il me dit : « Je ne te ferai point faute ; jusqu'à ce que nous soyons en Flandre, adresse-toi à moi pour tout ce dont tu auras besoin. » Ce que je fis, et grâce à cela je pus secourir plus de dix soldats et mon caporal d'escouade en particulier.

Je fus incorporé dans la compagnie du capitaine Mejia. Cheminant par nos journées nous étions déjà proches des Flandres, lorsque mon caporal, que je respectais autant que le Roi, me dit une nuit de le suivre par ordre du capitaine. Nous nous enfûmes de l'armée, car il n'était guère ami des batailles. Au matin, nous en étions déjà à 5 lieues. Je lui demandai où nous allions : « A Naples, » me dit-il, et là-dessus il me chargea le sac au dos et m'emmena à Naples, où je restai avec lui quelques jours, jusqu'à tant que je me visse dans un navire qui allait à Palerme.

CHAPITRE II

QUI TRAITE DE CE QUI M'ADVINT
JUSQU'A MA SECONDE ARRIVÉE A PALERME

J'y parvins en peu de temps et le capitaine Felipe de Menargas, Catalan, m'agréa aussitôt comme page de rondache. Je le servis comme tel de bonne volonté et il me voulait du bien.

L'occasion s'offrit d'une expédition au Levant, où allaient les galères de Naples et de Sicile sous le général Don Pedro de Toledo, et les galères de Sicile sous le général Don Pedro de Leyva. On allait prendre une terre qui se nommait Patras (1). La compagnie de mon capitaine fut embarquée dans la galère capitane de César Latorre, de la flotte de Sicile.

Nous arrivâmes à Patras, qui est en Morée, et jetâmes nos gens à terre, où ils formèrent le gros, pendant que les enfants perdus entreprenaient d'entrer par-dessus la muraille avec leurs échelles. C'est là que les premières balles me sifflèrent aux oreilles, car je me tenais devant mon capitaine avec la rondache et l'espadaon.

(1) *Petrache*, dit Contreras.

Le pays fut pris, mais la citadelle non. On fit force butin et esclaves, dont, tout enfant que j'étais, on me confia une bonne part, sinon à terre, du moins dans la galère, pour ce que les soldats me donnèrent à garder beaucoup de hardes, comme à quelqu'un à qui l'on ne les ôterait pas.

Aussitôt que nous fûmes arrivés en Sicile, je me fis de ce que j'avais gagné un habit de diverses couleurs. Un soldat de Madrid, qui s'était donné comme mon pays et à qui je me fiais, m'escroqua quelques habits de mon maître le capitaine en alléguant que c'était pour une comédie. Je crus qu'il disait vrai et qu'il me mettrait de la troupe : il emporta toute la garde-robe, qui était très bonne, la meilleure que mon maître eût dans ses bagages, car il fit son choix, sans oublier des boutons d'or et un ruban de chapeau. Le lendemain le sergent s'en vint à la maison et annonce au capitaine que quatre soldats ont déserté : l'un d'eux était mon pays ! Je restai court à ouïr cela et, sans avoir l'air de rien, j'appris que les galères de Malte étaient dans le port et fus m'y embarquer.

Voyage à Malte, retour en Sicile.

Arrivé à Messine, j'écrivis une lettre au capitaine mon maître, où je lui expliquais comment j'avais été trompé par mon pays et que si je ne lui avais demandé mon congé, c'était par peur. Après quoi je poursuivis mon voyage jusqu'à Malte.

Sur la même galère que moi, quelques chevaliers espagnols s'occupèrent de m'accommoder avec le receveur du grand maître, un chevalier renommé qui avait nom Gaspard de Monreal. Il fut très content de m'avoir à son service et j'y restai un an à sa grande satisfaction ; après quoi je lui demandai congé d'aller soldat en Sicile où le capitaine mon maître me réclamait par lettres, disant qu'il était très satisfait de ma personne. Le commandeur Monreal me donna congé à son grand regret, et me renvoya bien vêtu. Je gagnai Messine où était le vice-roi, duc de Maqueda, et je m' enrôlai comme soldat dans la compagnie de mon capitaine, où je servis comme soldat, et non comme valet ou page.

A un an de là, le vice-roi arma en course une galiote et commanda que les soldats qui voudraient s'y embarquer, on leur donnât quatre payes d'avance. Je fus l'un d'eux. Nous allâmes en Berbérie ; Ruy Pérez de Mercado était capitaine de la galiote. N'ayant rien pris en Berbérie, au retour nous rencontrâmes une autre galiote à peine moindre que la nôtre en une île qu'on appelle Lampédouse (1). Nous entrâmes dans le mouillage, où l'on se battit très peu, et nous la prîmes, capturant un corsaire, le plus grand de ce temps-là, qui avait nom Caradali, et avec lui quatre-vingt-dix autres Turcs.

Nous fûmes bien reçus à Palerme du vice-roi.

(1) *Lampadosa*, dit *Contreras*. Sur la côte de Tunisie.

Et cette nouvelle prise le mit en appétit, tellement qu'il arma deux grands galions, l'un qui s'appelait *Galion d'or* et l'autre *Galion d'argent*. J'embarquai sur le *Galion d'or* et j'allai ainsi au Levant, où nous fîmes tant de prises que ce serait long à conter. Nous en revînmes riches au point que moi, soldat à trois écus de paie, je rapportai plus de trois cents écus pour ma part en hardes et en argent ; en outre, après notre retour à Palerme, le vice-roi commanda qu'on nous donnât nos parts du butin, et il me revint un chapeau plein jusqu'aux ailes de doubles réaux. Ce qui commença de me grandir le courage. Pourtant, au bout de peu de jours, tout cela avait été joué et gaspillé en d'autres désordres.

Voyage au Levant avec les galions.

On envoya de nouveau les deux galions au Levant. Nous y fîmes d'incroyables voleries sur mer et sur terre, tant était chanceux ce vice-roi ! Nous mîmes à sac les magasins d'Alexandrette, port de mer où viennent s'amasser toutes les marchandises qui arrivent par terre de l'Inde portugaise, par Babylone et Alep. Grandes furent les richesses que nous en rapportâmes !

Cependant, au cours de ces voyages, moi je ne m'endormais pas, car j'aimais la navigation et je pratiquais toujours avec les pilotes, les regardant étudier la carte, apprenant à reconnaître les terres où nous passions, les ports et les

caps, les marquant, et cela me servit depuis à faire un *routier* de tout le Levant, Morée, Anatolie, Caramanie, Syrie, Afrique jusqu'au cap Cantin dans la mer Océane ; îles de Candie, Chypre, Sardaigne, Majorque et Minorque ; côte d'Espagne, du cap Saint-Vincent, en côtoyant la terre de San Lucar et de Gibraltar, jusqu'à Carthagène et de là à Barcelone ; côtes de France jusqu'à Marseille, et de là à Gênes, et de Gênes à Livourne, au fleuve du Tibre et à Naples, et au delà de Naples toute la Calabre jusqu'à la Pouille et au golfe de Venise, port par port, avec les caps et les mouillages où l'on peut réparer les divers navires, indiquant les fonds. Ce routier est sorti de mes mains et se promène par là, parce que le prince Philibert me l'a demandé pour le voir et l'a gardé pour lui (1).

Dans une auberge ou cabaret.

Nous arrivâmes à Palerme avec toutes nos richesses, dont le vice-roi se réjouit beaucoup et nous donna les parts qu'il voulut bien. Avec la liberté dont nous jouissions pour être *levantes* (2) du vice-roi et l'argent que nous possédions, personne qui osât se mesurer avec nous autres et

(1) Emmanuel-Philibert de Savoie, né en 1588, grand prieur de Malte, vice-roi de Sicile en 1621, mort de la peste à Palerme le 3 août 1624. Le portulan de Contreras n'est pas perdu et se trouve aujourd'hui à la Bibliothèque nationale de Madrid, comme nous l'avons dit dans l'Introduction.

(2) Corsaires du Levant, titre accordé par le vice-roi.

nous allions de cabaret en cabaret et de maison en maison.

Un soir nous étions à festoyer dans une auberge, selon notre coutume. Au cours de la godaille, un de mes compagnons (car nous étions trois) s'écria : « Apporte ici de quoi manger, bougre ! — Tu en as menti par la gorge ! » répondit l'hôte. Là-dessus mon compagnon tire une dague et le frappe, de façon que l'autre ne se leva plus.

Tous les gens du logis de nous courir sus avec des broches et d'autres armes, et il nous fut là bien grand besoin de savoir nous défendre. Nous fîmes retraite en l'église de Notre-Dame de Gruta, où nous nous tînmes réfugiés jusqu'à tant de voir comment le vice-roi prendrait la chose. Ayant su qu'il avait déclaré qu'il nous pendrait s'il nous prenait, je dis : « Frères, mieux vaut saut dans le maquis que prières de bonnes gens. » Alors réunissant nos misères, nous en fîmes argent et envoyâmes quérir nos arquebuses sans dire pourquoi.

Quand elles furent apportées, comme l'église était au bord de la mer, sur le port même, je me prévalus de mes connaissances maritimes et jetai les yeux sur une felouque chargée de sucre. Et à minuit je dis à mes camarades : « C'est l'heure. Que Vos Grâces s'embarquent ! — Mais nous serons entendus ! dirent-ils. — Il n'y a dans la felouque que le mousse qui la garde. » Là-dessus nous entrons dans la felouque et, couvrant de la main la bouche du garçon, nous levons l'ancre en

lui disant : « Tais-toi ou nous te tuons ! » Puis nous prenons nos rames et commençons à sortir du mouillage.

Passant près du château, on nous hèle. « Oh ! de la barque ! — Barque de pêche ! » répondons-nous en italien, et l'on ne nous dit plus rien. Je mets la proue sur Naples, à trois cent milles de mer, et grâce à Dieu nous y parvînmes sans danger en trois jours. Vint le garde du port pour la patente : nous lui contâmes la vérité et que, de peur d'être pendus par le duc de Maqueda, nous nous étions enfuis comme je l'ai conté. Le vice-roi était le vieux comte de Lemos ; il avait fait capitaine de l'infanterie son fils le señor Don Francisco de Castro, qui par la suite fut vice-roi de Sicile et qui est aujourd'hui comte de Lemos, quoique moine. Le comte voulut nous voir et nous trouvant de bonne mine et galants, il commanda de nous enrôler dans la compagnie de son fils et que la felouque fût renvoyée à Palerme avec sa cargaison de sucre. On nous appelait à Naples les *levantes* du duc de Maqueda et l'on nous tenait pour des hommes sans âme.

Accord avec les Valenciens à Naples.

Nous étions là depuis peu de jours en bonne réputation, dans une maison de camarades où nous logions tous les trois sans en vouloir admettre d'autres, lorsqu'une nuit vint chez nous un soldat valencien de notre compagnie, avec un autre. Ils

nous déclarèrent d'abord qu'ils étaient des caballeros et ajoutèrent : « Vos Grâces veuillez bien venir avec nous, car il nous est advenu un ennui au quartier des Florentins. » Nous autres, pour ne point perdre notre réputation de *levantes*, nous répondons : « Allons, par le Christ ! » et nous laissons la maîtresse seule au logis.

Chemin faisant, nous trouvons un homme qui devait être occupé à faire l'amour (1). Le Valencien était resté en arrière : nous entendons un cri, nous nous retournons pour voir ce qu'il y a et voici venir le Valencien avec une cape et un chapeau, qui nous dit : « Il ne lamentera plus, le bougre ! — Qu'était-ce ? lui dis-je. — Un bougre, fait-il, que j'ai envoyé souper en enfer et qui m'a légué cette cape. » Je me scandalisai à ouïr cela et, m'approchant d'un de mes camarades, je lui dis : « Pardieu, si nous en venons à faire la cape, cela ne me va pas du tout ! » Il me répond : « Ami, patience pour cette fois. Ne nous perdons pas dans l'opinion de ces gens-là. — Je me moque de leur opinion, » fais-je.

Arrivés à une maison où l'on vendait du vin, qui sans doute était celle où les autres avaient eu leur malheur, nous entrons par un portillon, et tant de la parole que du geste, nos Valenciens commencent à cogner derrière le patron, poignardant les carafes de verre dont il y avait foison, et les outres, si bien qu'ils les crevaient

(1) On entend qu'il s'agit d'un fleurte à la fenêtre, probablement.

et que le vin en coulait comme un ruisseau. Cependant le maître hurlait par la fenêtre. Nous sortons par la petite porte dans la rue et de la fenêtre on jette un pot de fleurs sur un de mes camarades à moi : le voilà par terre sans connaissance.

Aux grands cris que poussaient les gens arrive la ronde italienne. Nous commençons à nous battre et à jouer des mains. Celui qui était tombé ne se pouvait lever : c'était bien là ce qui le chagrînait. A la fin, ils nous pressèrent avec leurs escopettes et leurs hallebardes, tellement qu'ils traversèrent le poignet d'un des Valenciens d'un coup de hallebarde et le firent prisonnier en même temps que celui qui gisait par terre. Quant à nous, nous nous sauvâmes dans nos quartiers. Malheureusement, en emmenant les prisonniers, on trouva le mort à qui le Valencien avait pris la cape. On en avisa le corps de garde principal des Espagnols : sur-le-champ une ronde en partit à la recherche de mon camarade, de moi et de l'autre Valencien.

Nous étant débarrassés du Valencien, nous gagnions notre logis pour prendre nos misérables hardes et nous enfuir, lorsque nous aperçûmes la ronde, mèche allumée, devant notre porte. « Ami, sauve qui peut ! dis-je. Ah ! tu n'as pas voulu me croire pour la cape ! » Enfilant une ruelle je cours jusqu'au môle. A une auberge, jouxte la douane, j'appelle : là habitait un chevalier de Saint-Jean qui était venu de Malte armer un

galion pour le Levant, un mien ami, nommé le capitaine Betrian. Il s'ébahit de me voir. Je lui contai la vérité et il me cacha pendant vingt jours, jusqu'à son départ. Dans la nuit même il m'avait embarqué. Il me mit dans la soute au biscuit, où je suai terriblement jusqu'à tant que nous fussions hors de Naples ; alors il m'en tira et m'emmena de bien bon gré jusqu'à Malte.

Le Valencien et mon camarade abattu par le pot furent pendus dans les dix jours. Quant aux autres camarades, je n'en ai jamais rien su.

CHAPITRE III

QUI TRAITE DE CE QUI M'ADVINT JUSQU'AU MIRACLE DE L'ILE LAMPÉDOUSE

A Malte le commandeur Monreal se réjouit de me voir. Et quelques jours après notre arrivée, nous partîmes pour le Levant avec le galion et une frégate (1), mais nous fûmes plus de deux mois sans faire de prise. Un jour, allant mouiller au cap Silidonia, nous y vîmes un caramoussal superbe, qui était comme un galion. Nous l'attaquâmes et les Turcs se jetèrent à terre dans la barque pour sauver leur liberté.

Le capitaine ordonna de leur courir sus, promettant dix écus pour chaque esclave qu'on ferait. Il y avait là une grande pinède et je fus un des soldats qui sautèrent à terre à la poursuite des Turcs. Je portais mon épée et une rondache, mais pas un poil de barbe au menton.

(1) Les petites galères rapides qu'on nommait ainsi étaient le plus souvent découvertes, non pontées. Certaines n'avaient que six bancs et douze rameurs ; les plus grandes avaient douze bancs et vingt-quatre rameurs et celles-là étaient pontées. Comme les brigantins, elles servaient surtout d'éclairieurs.

Prise de l'enseigne.

Je m'enfonce dans la pinède et j'y tombe sur un Turc haut comme un Philistin, une pique à la main où flottait une enseigne orangée et blanche ; il appelait les siens au ralliement. Je marche sur lui et lui crie : « Couche-toi par terre ! » (1). Le Turc me regarde et se met à rire en disant : *Bremaneur casaca cacomiz*, ce qui veut dire : « Petite pute, le cul te pue comme un chien crevé. » Emporté de colère, j'embrasse ma rondache, marche sur lui et, écartant la pointe de sa pique, je lui donne une estocade dans la poitrine qui l'envoie par terre avec son arme ; après quoi, arrachant l'enseigne de la pique, je m'en ceins.

J'étais en train de le dépouiller, quand arrivent deux soldats français qui d'abord crient : « Au partage ! » Moi, je me lève de dessus mon Turc, embrasse ma rondache et leur dis : « Laissez-le : il est mien ; sinon je vous tue. » Ils croyaient que c'était pour rire, mais nous commençons à nous battre fort bien, lorsque survinrent quatre autres soldats avec trois Turcs qu'ils avaient pris, et qui nous mirent en paix. Après quoi, nous nous rendîmes tous ensemble au galion, sans avoir pris au blessé quoi que ce fût.

Tout fut conté au capitaine, lequel, après avoir reçu la déposition du Turc, décida qu'à moi seul

(1) *Sentabajo*, commandement militaire.

devait revenir le tout. Mais peu s'en fallut que les Français ne se mutinassent, parce que j'étais le seul Espagnol en tout sur ce galion, tandis que des Français, il y en avait plus de cent. Cela fit que le capitaine dut renvoyer le cas à Malte devant les seigneurs du tribunal de l'Armement ; le Turc avait sur lui quatre cents sequins d'or. Le caramoussal était chargé de savon de Chypre ; on y mit un équipage et l'envoya à Malte. Et nous autres, nous restâmes à chercher d'autres prises et nous nous rendîmes aux croisières d'Alexandrie.

Combat avec la djerma (I).

Sur le soir nous découvrîmes un navire qui paraissait grand et l'était en effet. Nous prîmes son sillage pour ne le pas perdre et le joignîmes à minuit. L'artillerie parée, nous le hélons : « Quel vaisseau ? — Vaisseau qui va sur la mer, » répond-il, et comme il était aussi rapide que nous et ne se souciait guère d'un bateau comme le nôtre, portant plus de quatre cents Turcs et bien muni de canons qu'il était, il nous lâche une bordée qui nous envoie dix-sept hommes dans l'autre monde sans compter quelques blessés. Nous lui lâchons la nôtre qui n'était pas moindre, puis nous l'abordons. La bataille fut acharnée :

(1) Bateau plutôt fluvial et de faible tirant d'eau, dont on usait principalement sur le Nil, mais aussi sur mer, comme on va voir.

les Turcs avaient gagné notre château de proue et ce fut un travail que de les repousser à leur bord.

Des deux parts, nous restâmes cois toute la nuit, jusqu'au jour ; mais au petit matin nous leur courûmes sus et ils ne fuirent pas. Cependant notre capitaine usa d'un stratagème qui fut de conséquence : il ne laissa sous le pont que le monde nécessaire et ferma toutes les écoutilles, de manière qu'on était forcé de se battre ou de sauter à la mer. Rude bataille ! Nous prîmes leur château de proue et y demeurâmes un très grand moment, mais ils nous en rejetèrent. Là-dessus nous nous éloignâmes et les combattîmes au canon, parce que nous étions meilleurs voiliers et meilleurs d'artillerie. Et je vis deux miracles ce jour-là, qui sont à dire et que voici :

Un artilleur hollandais était en train de charger un canon à découvert. Ils lui tirent dessus avec une autre pièce, de telle sorte que le boulet lui donne en plein dans la tête. La voilà en morceaux ; les hommes d'alentour sont tout aspergés de cervelle et un os vient frapper un matelot dans le nez que, de naissance, il avait tors. Une fois guéri, sachez qu'il l'eut aussi droit que le mien et marqué seulement de la cicatrice.

Un autre soldat était si perclus de douleurs qu'il ne laissait sommeiller personne au dortoir, tant il sacrait et jurait. Ce jour-là il reçut un coup de canon et le boulet lui râpa les deux fesses. Eh bien, il ne se plaignit jamais plus de douleurs

durant tout le voyage : il disait qu'il n'était rien pour faire suer le mal qui valût le vent d'un boulet.

Nous passâmes tout ce jour à voguer au large tout en combattant et, quand vint la nuit, l'ennemi fit tous ses efforts pour gagner la terre qui était proche, mais nous le suivîmes tout près du rivage. Et au petit matin, calme plat ; c'était le jour de Notre-Dame de la Conception.

Le capitaine commanda que tous les blessés fussent portés en plein air pour mourir et il nous dit : « Señores, ou bien souper avec le Christ, ou être esclaves à Constantinople. » Tout le monde de monter et moi avec les autres, quoique la veille j'eusse eu la cuisse traversée par une mousquetade et à la tête une grande plaie faite par une pertuisane dans le navire ennemi, au moment où nous emportions le château de proue. Nous avions pour chapelain un frère carmélite chaussé. Le capitaine lui dit : « Mon Père, dépêchez-nous une bénédiction, car c'est notre dernier jour. » Le bon frère la donne. Après cela le capitaine commande à la frégate de nous remorquer jusqu'à nous mettre bord à bord avec l'autre vaisseau qui était tout proche.

A l'abordage le combat fut d'autant plus acharné que, l'eussions-nous voulu, il était impossible de nous séparer : ceux de l'autre navire avaient jeté sur nous une grosse ancre attachée à une lourde chaîne afin que nous ne pussions nous écarter. La bataille dura plus de trois heures, mais au bout de ce temps on connut

que la victoire était à nous, car les Turcs, se voyant près de la terre, commencèrent de se jeter à la mer sans remarquer que notre frégate les allait pêchant. Il n'y eut plus qu'à achever de gagner. Après avoir pris les esclaves, on s'occupait de mettre le navire à sac et le butin fut grand et riche. Les morts étaient si nombreux qu'on en compta bien deux cent cinquante : l'ennemi ne les avait pas jetés à la mer pour ne point nous montrer ses pertes. Nous les y basculâmes nous-mêmes, et je vis ce jour-là une chose qui fait paraître ce que c'est que d'être chrétien ; la voici : parmi les nombreux morts qu'on jeta à l'eau, il y en eut un qui flotta la bouche en l'air, chose tout à fait contraire aux Maures et aux Turcs, qui, lorsqu'on jette leurs cadavres à la mer, se mettent la face en bas, tandis que les chrétiens se mettent la face en l'air. Nous demandâmes aux Turcs que nous avions faits esclaves comment il se faisait que celui-là fût sur le dos. Ils nous dirent qu'ils l'avaient toujours soupçonné d'être chrétien, que c'était un baptisé renégat, et que, quand il avait renié, il était de la nation française.

Nous réparâmes notre bateau et la prise aussi, qui tous deux en avaient grand besoin, et nous partîmes pour Malte, où nous parvînmes en peu de temps. Si riche était la prise que le capitaine commanda que personne ne jouât, afin que chacun arrivât fortuné à Malte. Il fit donc jeter dés et cartes à la mer et ordonna de grandes peines

contre quiconque jouerait. Sur quoi on imagina un jeu de la façon que voici : on faisait un cercle grand comme la paume de la main et, au centre, un autre cercle petit comme un réal d'argent ; tous les joueurs posaient au centre de ce petit cercle un pou et chacun surveillait le sien, pariant de grandes sommes sur lui. Le pou qui sortait le premier du grand cercle remportait toute la somme qui, je le certifie, montait bien à quatre-vingts sequins. Quand le capitaine nous vit si résolu, il nous laissa jouer à ce qui nous plairait : si grand est le vice du jeu chez le soldat !

Procès que je fis à Malte pour mon esclave.

A Malte j'engageai un procès pour l'esclave que j'avais fait à terre, au cap Silidonia. Le nécessaire ayant été fait de part et d'autre, les seigneurs de l'Armement rendirent leur sentence, qui était que les quatre cents sequins entreraient dans le total de la prise et qu'à moi on verserait cent ducats de gratification pour le prisonnier, plus l'enseigne en guise de dépouille, avec le droit de la mettre dans mes armes, si je voulais. Ainsi fis-je avec un grand plaisir ; quant à l'enseigne, je la donnai à une église de Notre-Dame de la Grâce. Y compris les parts et la gratte (1), je touchai plus de quinze cents ducats, qui furent gaspillés en peu de temps.

(1) *Galima*.

Comme les galères de la Religion étaient en partance pour le Levant, afin d'y faire une entreprise, je m'y embarquai comme aventurier. En vingt-quatre jours nous allâmes et revînmes, après avoir pris une forteresse qui est en Morée et qui a nom Platza (1). Nous en ramenâmes cinq cents personnes, tant hommes que femmes et enfants, le gouverneur, son épouse, sa femme, ses enfants, ses chevaux et trente pièces d'artillerie en bronze, le tout sans perdre un homme, dont tout le monde resta stupéfait. A vrai dire, ces gens nous avaient pris pour la flotte des chrétiens alors réunie à Messine.

Prise de la Mahomette.

Aussitôt après, dans cette même année, qui était 1601, les mêmes galères se rendirent en Berbérie pour une autre entreprise. Je m'y embarquai en qualité d'aventurier, comme au précédent voyage. Nous approchâmes et nous prîmes une cité appelée la Mahomette (2), de la manière qui s'ensuit :

Nous arrivâmes en vue de la terre la nuit avant cette entreprise et cheminâmes un petit peu jusqu'au matin. Quand nous nous trouvâmes fort proches, le général nous ordonna de nous mettre des turbans aurour de la tête et de désarborer les trinquets, de façon que nous parussions être les

(1) *Pasaba.*

(2) *La Mahometta.* C'est Hammamet.

galientes de Morato-Reis (1) : et les Maures le crurent d'autant plus que nous avions montré des bannières et des gaillardets turcs et que nous jouions du tambourin et du hautbois à la turque. De la sorte nous mouillâmes tout près de la rive et les habitants de la ville, qui se trouve sur la même langue d'eau où nous étions, de sortir presque tous, enfants, femmes et hommes. On avait choisi trois cents des nôtres pour le coup de main et ils ne furent point paresseux à l'accomplir : prestement ils assaillent la porte, l'emportent, et voilà la ville prise. Je fus un de ces trois cents. Nous cueillîmes toutes les femmes et les enfants, et quelques hommes seulement, car beaucoup s'enfuirent ; puis nous entrâmes et mîmes tout à sac, mais le butin fut mauvais, car ce ne sont que de pauvres vagabonds. On embarqua sept cents âmes et le méchant butin. Soudain arrivent à leur secours plus de trois mille Maures tant à cheval qu'à pied : nous mettons le feu à la citadelle et nous sautons en bateau. Tout cela nous coûta trois chevaliers et cinq soldats qui se perdirent par cupidité. Nous revînmes à Malte, contents et je gaspillai le petit peu que j'avais gagné. C'est que les *quiracas* (2) de ce pays sont si belles et si rusées, qu'elles se font maîtresses de tout ce que tiennent les chevaliers et les soldats.

(1) Corsaire qui semble avoir eu pour nom Morat Aga (*reis* signifie capitaine). C'est peut-être lui encore que Contreras appelle plus bas Morato Gancho.

(2) Les « folles filles », les « fillettes », comme on disait chez nous.

Renseignements au sujet de la flotte du Turc.

A peu de jours de là, le señor grand-maître Viñancur (1) m'ordonna de me rendre au Levant avec une frégate et de prendre langue au sujet des armements de la flotte turque, en raison de la pratique que j'avais du pays et de son langage. La frégate contenait trente-sept personnes, tant rameurs que soldats, dont j'étais le capitaine, et pour cela l'on me donna ma patente signée et scellée du grand-maître.

J'allai et j'entrai dans l'Archipel. J'eus nouvelle, par quelques barques, que la flotte avait franchi les châteaux (2), qu'elle relâchait en une île appelée Tenedos et qu'elle se rendait à Chio. Je bourlinguai jusqu'à tant que je l'eusse vue arriver à Chio, puis quand je sus qu'elle y était, j'attendis pour voir si elle allait à Negroponte, qui est en Morée hors de l'Archipel, car, tant que je ne savais pas sûrement si elle comptait aller aux terres chrétiennes ou demeurer dans ses propres mers, c'était comme si je n'avais rien fait.

Il faut savoir que tous les ans le général de la Mer sort de Constantinople pour visiter l'Archipel. Ce sont des îles habitées par des Grecs, mais dont les gouverneurs sont Turcs. En chemin,

(1) Alof de Vignacourt, grand-maître de 1601 à sa mort en 1622.

(2) Des Dardanelles.

le général recueille son tribut, c'est-à-dire les redevances, rend la justice, châtie et absout, sans compter que toutes ces îles lui gardent un présent, chacune selon ses moyens, et qu'il y maintient ou en change les gouverneurs. Il emmène avec lui la réale et vingt autres galères qui se tiennent à Constantinople, l'escadre de Rhodes qui est de neuf galères, les deux galères de Chypre, une des deux d'Alexandrie, celles de Tripoli de Syrie, une d'Égypte, une de Nauplie de Romanie (1), trois de Chio, deux de Negroponte, une de la flotte de Cavala, une autre de Mitylène (2). Ces dernières ne sont pas au Grand Turc ; seules, celles de Constantinople et celles de Rhodes lui appartiennent en propre ; les autres sont aux gouverneurs des terres susdites. J'oublie les deux de Damiette où passe le Nil : et les deux galères qui s'y trouvent font avec les autres leur visite à l'Archipel comme j'ai dit. Quand il s'agit de sortir de l'Archipel pour venir aux pays chrétiens, les galères de Berbérie, d'Alger (3), de Bizerte et de Tripoli se joignent aux premières, ainsi que d'autres qu'on arme pour faire un corps d'escadre comme on avait fait cette année. Pourtant, si les vaisseaux ne vont pas s'espalmer et s'approvisionner à Negroponte, il n'y a pas à penser qu'ils iront aux terres des chrétiens.

Je sus de certain que la flotte s'espalmait et

(1) *Napoles*, dit Contreras.

(2) *Mitilen*.

(3) *Argel*.

s'approvisionnait à Negroponte. Je fus donc guetter au cap Maïna et, de ce cap, je découvris la flotte qui était de cinquante-trois galères et quelques brigantins (1) petits. Je partis pour l'île de la Sapienza qui est en face de Modon, ville forte des Turcs, non loin de Navarin. De là je m'en vins à Zante, cité des Vénitiens, en une île fertile, et j'y demeurai jusqu'à tant que de savoir le départ de la flotte pour Navarin. Je traversai jusqu'à Céphalonie, île pareillement vénitienne, et de là m'en vins au golfe de la Calabre, à quatre cent milles.

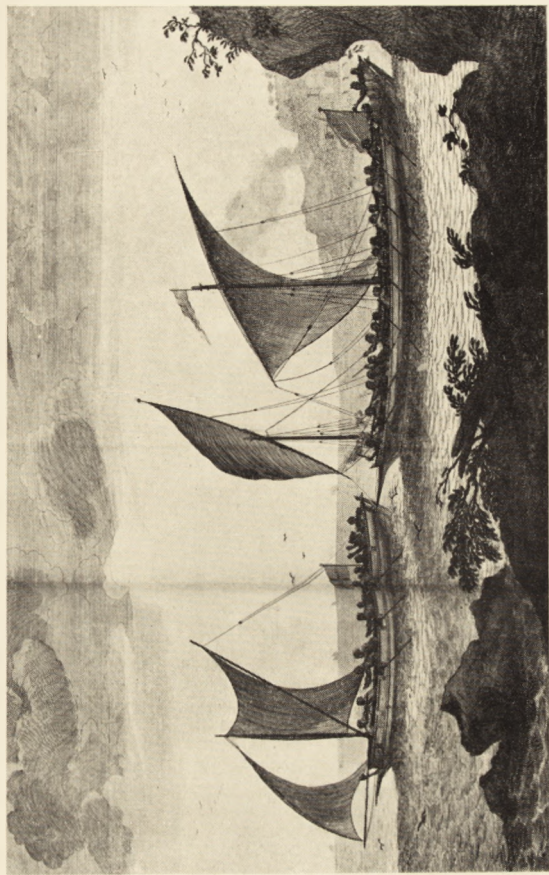
J'arrive à Reggio et donne avis de la flotte.

J'abordai là au premier pays que je rencontrai et donnai avis de l'arrivée de la flotte; puis, côtoyant la terre, je prévins tout le monde jusqu'à Reggio (2) que, je le savais de source sûre, le général venait mettre à sac, comme l'avait fait un de ses prédécesseurs du nom de Cigala (3). J'eus bon accueil du gouverneur de Reggio, qui était un chevalier de Saint-Jean appelé Rotinel et qui fit ses préparatifs, rassemblant les habitants de son district et la cavalerie. Or il lui fallut s'y donner de bon cœur, car la flotte était déjà mouillée à la fosse de San Giovanni, à quinze

(1) Petites galères du genre des frégates, servant d'éclaireurs.

(2) Rijoles.

(3) En 1552.



BRIGANTIN DONNANT LA CHASSE A UNE FELOUQUE

milles de Reggio (1), et le troisième jour, par les cavaliers qui allaient et venaient de la fosse San Giovanni à Reggio, nous apprîmes qu'elle avait jeté du monde à terre. Le gouverneur leur tendit une embuscade où furent égorgés trois cents Turcs et trente prisonniers. Sur quoi les autres se rembarquèrent sans avoir fait aucun dégât.

Pour moi, le gouverneur m'ordonna de monter sur ma frégate, de traverser la fosse et de donner avis aux cités de Taormine, Syracuse et Agosta (2), qui sont sur la côte de Sicile, à vingt milles en face de la fosse de San Giovanni. Ce que je fis en traversant la flotte turque par le milieu ; et mes ordres ainsi exécutés, je passai à Malte pour y donner avis de ce que j'ai dit ci-dessus. On s'y mit sur ses gardes, grâce à quoi, quand la flotte vint à l'île de Gozzi (3), où nous avons de bons retranchements, comme on y était averti, la cavalerie de l'île ne permit point à l'ennemi de débarquer quand il le voulut, ni même de faire aiguade. Et ainsi prit fin cette année-là la croisière de la flotte turque dans nos mers.

Quelques jours s'écoulèrent en compagnie des *quiracas*, puis on m'envoya reconnaître la Cantara (4). C'est une forteresse de Berbérie, non loin des Gelves (5), et qui envoie des cargaisons d'huile :

(1) Dans le détroit de Messine. *La fosa de San Juan*, dit Contreras.

(2) *Tahormina, Caragoça et Agusta.*

(3) *Del Goço.*

(4) Marsa el Kantara.

(5) Djerba.

on avait eu nouvelles qu'on y chargeait deux hourques pour le Levant. Et je sortis du port de Malte avec ma frégate bien armée, faisant route vers la Berbérie.

[*Lampédouse.*]

A mi-chemin il y a une île nommée Lampédouse (1), celle-là où nous avons pris Caradali, le corsaire. Elle a un port bon pour six galères, et au-dessus de ce port une tour très grande et déserte dont on dit qu'elle est enchantée. On dit aussi que c'est dans cette île qu'eut lieu la bataille du roi Roger et de Bradamante, mais c'est une fable, selon moi. En revanche, ce qui ne l'est pas, c'est qu'il y a là une caverne où l'on entre de plain-pied et où l'on trouve, peinte sur une toile tendue dessus une table de bois très antique, une image de Notre-Dame avec le bambin au bras, laquelle fait force miracles.

En cette caverne il y a un autel : c'est là qu'est cette image, avec beaucoup de choses qu'ont déposées en aumônes les chrétiens, jusqu'à du biscuit, du fromage, de l'huile, du salé, du vin et de l'argent. De l'autre côté de la caverne, on voit un sépulcre et un marabout turc est enterré là, dit-on, un de leurs saints, à ce qu'on raconte. Près de lui sont les mêmes aumônes qu'à notre image sainte, un peu plus, un peu moins, avec

(1) *Lampadosa.*

beaucoup d'habits à la turque, mais point de porc salé. C'est chose sûre que chrétiens et Turcs déposent là ces vivres afin que, quand un vaisseau passe, si un esclave se sauve (1), il ait quelque chose à manger jusqu'à tant qu'accoste un navire de sa nation et le prenne à bord, selon qu'il est chrétien ou Turc.

Nous nous en sommes bien aperçus, car des Maures se sont évadés des galères de la Religion et cachés là en attendant la venue d'un bateau des leurs, où s'embarquer : entre tant, ils avaient mangé de ces provisions. Et voici ce que font les réfugiés pour savoir si le navire qui aborde est chrétien ou maure : ils montent sur la tour de l'île dont j'ai parlé, surveillent la mer et, quand un vaisseau atterrit, ils vont la nuit par les broussailles jusqu'au port ; au langage qu'on parle, il leur est facile de savoir si ce sont des leurs qui sont là. Alors ils appellent et on les embarque ; cela arrive tous les jours. Pourtant faites attention que ni eux ni aucun bateau ne se hasarde à prendre de la caverne seulement la valeur d'une épingle : c'est que, si on le faisait, il serait impossible de sortir du port ; ce que nous voyons quotidiennement. La lampe de la Vierge brûle jour et nuit, quoi qu'il n'y ait pas une âme dans l'île. Celle-ci est si abondante en tortues de terre que nous en chargeons les galères quand nous y venons ; avec cela des lapins à foison.

(1) En s'évadant de la chiourme d'une galère.

Plate comme la main, elle a huit milles de tour.

Toutes ces aumônes, qui sont grandes, l'image ne permet à aucun bateau d'aucune nation de les prendre, sauf aux galères de Malte, qui les portent à l'église de l'Annonciation de Trapani (2). Mais si quelque autre navire y touchait il ne pourrait sortir du port.

(1) *Trapani*.

CHAPITRE IV

OÙ SE POURSUIVENT LES VOYAGES AU LEVANT
ET LES AVENTURES JUSQU'A MON ARRIVÉE
A L'ILE DE STAMPALIE (1)

Cette nuit-là, je poursuivis mon voyage, le cap sur la Berbérie, et au matin j'étais dans les Sèches (2), à dix milles au large. Il s'y trouvait une galiote de dix-sept bancs, qu'il ne me fit pas plaisir de voir. Lorsqu'elle m'aperçut, elle arbora un étendard vert à trois croissants qui touchait la mer. Mes gens commençaient à s'émouvoir et le patron de s'écrier : « Aïe de moi ! nous voilà esclaves ! C'est la galiote de Saïd Mami de Tripoli. » Mais je le remis à sa place : « Sus, enfants ! dis-je. Aujourd'hui nous tenons une bonne prise ! » Puis je mis en panne pour me préparer, parai ma moyenne (3) et la bourrai de clous, de balles et de petits sacs de pierraille, disant : « Laissez-moi faire ! Cette galiote est à nous. Que chacun tienne son épée et sa rondache

(1) *Estampalia*.

(2) Bancs de sable.

(3) Coulevrine assez grosse qu'on plaçait à la proue. C'était peut-être le seul canon de cette petite frégate, grosse comme une forte chaloupe, hors quelques pierriers.

au côté. Les soldats à leurs mousquets ! » (car j'en avais huit qui étaient Espagnols et en qui j'avais confiance).

Je commençai d'avancer vers la galiote. Elle se tenait coite et faisait bien, puisque je ne pouvais fuir, encore que ce fût l'avis de plusieurs, mais c'eût été ma ruine totale, sans compter l'infamie. Je leur dis : « Amis, ne voyez-vous pas que d'ici aux terres chrétiennes il y a cent vingt milles et que ce bateau est renforcé (1), qu'en quatre coups de rames il nous jettera le grappin, et qu'à fuir nous leur donnons du courage? Laissez-moi faire : moi aussi, je tiens à la vie. Voyons ! Au moment de les aborder nous les élongerons et leur lâcherons notre décharge de mousqueterie. Ils se mettront à plat ventre pour la recevoir et, quand ils se lèveront pour nous envoyer la leur, je leur tire la moyenne, dont je me charge, et je les rase. » Cela parut bien à mes gens et, arborant notre bannière, nous allâmes les assaillir avec tant de vaillance qu'ils en restèrent stupides.

Prise de la galiote dans les Sèches des Gelves.

Voyant ma résolution, alors que nous étions déjà proches d'elle, la galiote se met en fuite ! Je la poursuis durant plus de quatre heures ; mais, ne pouvant la joindre, je fais arrêter la

(1) Que sa chiourme est renforcée.

vogue et manger mes gens. La galiote fait de même sans s'éloigner. Je recommence à donner la chasse et elle à la recevoir, jusqu'au soir, que la chose recommence. Nous restons cois toute la soirée et la nuit, bien gardés, afin de voir si elle s'en irait dans l'obscurité et si je pourrais reprendre mon voyage pour la Cantara.

Avant le jour, je fis manger un morceau à mes gens et leur distribuai du vin pur pour leur donner du cœur quoi qu'il arrivât. Le matin venu, je me trouvais à portée d'arquebuse. Je mets la proue sur les ennemis, les gagne de vitesse et tire ma mousqueterie. A force de poigne ils s'enfuient ; je les poursuis de même et ne les lâche pas, jusqu'à tant que je les force de se mettre à la côte au pied de la forteresse des Gelves, où ils sautent à terre, ayant de l'eau jusqu'à la ceinture, parce qu'il y a peu de fond par là. Et là, encore qu'on me tire quelques coups d'artillerie, je ne laisse pas pour autant d'envoyer une amarre à la galiote et de la remorquer hors de portée des canons.

Ils y avaient laissé deux esclaves chrétiens, l'un mayorquin et l'autre sicilien de Trapani. J'y pris quelques petites choses, comme escopettes, arcs, flèches et quelques habits ; j'en tirai les voiles et la bannière ; quant au navire, avec force petites choses dont je ne voulus m'emparer pour ne point charger la frégate, je l'incendiai. Nous partîmes de là pour la Cantara, mais il n'y avait dans le port aucun bateau. J'ai oublié de dire

d'où était la galiote : elle était de Santa Maura (1) et venait en Berbérie s'armer pour faire la course.

De la Cantara j'allai à Tripoli le Vieux, et je me tins, dans une baie qui est à douze milles le pavillon amené, tout un jour et une nuit. Le lendemain, au matin, passe une gabarre chargée de pots avec dix-sept Maures et Mauresques. Il ne m'en échappa pas un et je les mis en ma frégate ; après quoi j'envoyai au fond la gabarre, non sans en avoir retiré une grande cruche pleine de safran et quelques bouracans (2).

De là, le cap sur Malte où je fus bien reçu. On me donna ce qui me revenait des esclaves : la Religion les prend à soixante écus, bons ou mauvais. Sur le butin total ma part fut de sept pour cent. Je gaspillai le tout allègrement avec les amis et la *quiraca*, aux mains de qui passait la plus grande part du gain que je faisais à si grand-peine.

« *Quiraca* » ou bonne amie.

[Reprise des esclaves évadés.]

En ce temps-là tomba la fête de San Gregorio qui est à six milles de la ville : tout le monde y va, jusqu'au grand-maître, et il ne reste pas une *quiraca* dans toute la cité. Je devais y aller, mais la jalousie me tenait et je ne voulus pas m'y rendre ni que la *quiraca* y fût non plus ; et ce

(1) Iles Ioniennes.

(2) Tissu de laine.

jour-là, depuis que nous avons mangé, nous étions tous deux à nous chamailler sur nos jalousies, quand j'entendis tirer une pièce du château de Saint-Elme (1), chose nouvelle, puis une autre tout aussitôt. Je saute dans la rue : on criait : « Les esclaves du four de la religion (où l'on fait le pain pour tout le monde) sont en fuite ! » Je cours sur-le-champ au Borgo où je tenais ma frégate, pensant y trouver mes gens, mais en vain : ils étaient allés à San Gregorio. Alors je rassemble de ces bateliers qui gagnent leur vie à passer les gens, et arme la frégate sans y mettre rien de plus que la moyenne et des demi-piques. Puis je sors du port à la poursuite des esclaves qui se sauvaient dans une bonne barque avec un drap de lit en guise de pavillon.

Arrivant près d'eux, je leur crie : « Rendez-vous ! » Ils répondent sans vergogne : « Approche ! » Ils étaient vingt-trois et s'étaient munis de trois arcs avec une quantité de flèches, deux cimenterres et plus de trente broches. Je recommence à dire : « Voyons ! Je vais vous envoyer au fond de l'eau ! Rendez-vous : on ne vous fera pas de mal ; vous étiez bien obligés de chercher la liberté. » Mais ils refusent, disant : « Nous voulons mourir, puisque la liberté nous a abandonnés. » Là-dessus je mets le feu à la moyenne et du coup j'en démolis quatre. Les abordant, ils m'envoient une pluie de flèches qui me tuent un marinier et m'en blessent deux.

(1) *San Telmo*.

Mais, sautant dans la barque, je les fais passer dans la frégate, les mains liées, et prends leur bateau en remorque. J'en avais estropié un qui était le chef et il se mourait de ses blessures : avant qu'il trépassât, je le pendis par un pied et rentrai dans le port, l'homme à ma vergue.

Tous les habitants de la ville étaient sur les murailles, y compris le grand-maître qui s'en était revenu en entendant la canonnade. Les esclaves emportaient plus de douze mille ducats d'argent et de bijoux à leurs maîtres, car, nonobstant qu'ils fussent partis du four, quatre seulement y étaient employés ; les autres étaient à des particuliers.

Je gardai pour moi ce que je sais bien (1) ; je sautai à terre baisai la main au grand-maître. Il pris fort le service que j'avais rendu et commanda de me donner deux cents écus. Toutefois si je ne m'étais payé de ma main, je n'aurais pas touché un réal, parce que les señores maîtres des esclaves, qui étaient tous conseillers, m'attaquèrent ; bien mieux, l'un d'eux me fit un procès pour que je lui payasse l'homme que j'avais pendu. Mais cela n'y fit ni chaud ni froid : le pendu le resta et la *quiraca* fut contente de n'être pas allée à la fête, parce qu'elle jouit de tout ce que j'avais dérobé dans la barque, grâce à quoi elle a aujourd'hui une maison assez bonne, bâtie à mes frais.

(1) Ce qu'il avait pris dans la barque.

Délivrance des capucins.

A quelques jours de là, il advint que trois Pères capucins de Sicile se rendant à Malte, et qui s'étaient embarqués dans un bateau chargé de bois, un brigantin les assaillit et les fit prisonniers. Le grand-maître, l'ayant su, m'envoya chercher à minuit et me commanda de sortir du port en quête du brigantin, fût-il allé jusqu'en Berbérie. Ce que je fis. Arrivé en Sicile à la tour de Pozzallo (1), je pris langue et appris que le brigantin faisait voile vers la Licata. Je l'y poursuivis : on me dit qu'il était allé à Girgenti (2) ; mais là on me dit qu'il était allé à Mazzara (3) ; et là on me dit qu'il était allé à Marittimo (4), île du côté de la Berbérie où il y a un petit château du Roi, et où l'on me dit qu'il y avait plus de sept heures que le brigantin était parti pour la Berbérie.

Je résolus de le poursuivre. Mes gens se mutinèrent contre moi parce que je n'avais pas l'approvisionnement nécessaire, et c'était la vérité. Mais je songeais que la Mère de Dieu de Lampédouse était sur notre chemin, et que nous lui prendrions, ainsi qu'au marabout, tout notre approvisionnement en intention de le payer ; je le leur dis à tous, et ils se calmèrent.

(1) *Du Poçal.*(2) *Surjento.*(3) *Marçara.*(4) *Maretimo.*

Je fis donc voile vers la Berbérie au nom de Dieu et, après moins de huit heures de marche, la vigie aperçut le brigantin. Je me mis à la rame et à la voile pour que le jour ne me fît défaut et je le gagnai de vitesse palme à palme. Il se décida alors à cingler vers une île qui a nom Linosa (1), espérant se sauver grâce à la nuit tombante. Mais moi, je me donnai tant de peine que je le forçai de se jeter à la côte de l'île plus tôt qu'il n'avait compté. Tous les Maures, qui étaient dix-sept, s'enfuirent, et je ne trouvai dans le brigantin que les trois frères capucins, une femme, un garçon de quatorze ans et un vieux. Je le remis à la mer et y fis bonne garde jusqu'au matin.

C'était pitié de voir les Pères les menottes aux mains. Nous soupâmes et au matin j'envoyai deux hommes diligents au sommet de l'île pour reconnaître la mer ; l'un devait guetter là-haut et l'autre descendre pour me donner nouvelles de ce qui se passait. Il me dit que la mer était nette de bateaux. Sur quoi j'envoyai mettre le feu aux quatre coins du bois, qui est petit, et les dix-sept Maures débûchèrent sans qu'il en manquât un. Je les fis prisonniers ; j'en mis moitié dans la frégate, et l'autre moitié dans le brigantin avec moitié de mes gens ; puis nous fîmes voile pour Malte, où nous entrâmes avec le plaisir que vous pouvez penser. Ce voyage me

(1) *Calinosa.*

valut trois cents petits écus, outre la gratitude, et la *quiraca* put se faire raccommo-der.

[*Je prends langue au Levant.*]

Peu de jours après on m'envoya au Levant pour prendre langue. La frégate parée, j'appareillai de *golfo lançado* (1). La première terre où je touchai fut Zante à six cents milles de Malte. J'entrai dans l'Archipel et à l'île de Serfo (2), un matin, je trouvai un très petit brigantin à moitié espalmé, où étaient dix Grecs.

Je les mis dans ma frégate et leur demandai où ils allaient si bien accommodés. « A Chio, » dirent-ils. Je repris d'un air courroucé : « Où avez-vous mis les Turcs que vous transportez ? » Ils dirent et jurèrent qu'ils n'en transportaient pas l'ombre. « Et ces *tapacines-romaines* là, à qui sont-ils ? fis-je. Vous ne voyez pas que c'est là-dedans que mangent les Turcs ? Et vous n'en transportez pas ? » Ils nièrent. Alors, moi, je commençai de leur donner la question, et non de main morte. Mais ils y passèrent tout en vain, hormis un garçon de quinze ans, que je fis mettre nu et attacher assis sur une pierre basse. Je lui dis : « Avoue-moi la vérité, sinon je te coupe la tête du couteau que voilà. » Le père de l'enfant, quand il vit que j'étais résolu, se vint jeter à mes pieds et s'écria :

(1) L'éditeur croit que *Golfo Lançado* est un lieu-dit. MM. Lami et Rouanet traduisent par « sans faire escale ».

(2) *Cerfanto*.

« Ah ! capitaine, ne me tue pas mon fils et je te dirai où sont les Turcs ! » Celui-là s'était pourtant laissé torturer jusqu'à s'embrener : admirez l'amour qu'on a pour ses enfants.

Mes soldats allèrent et ramenèrent trois Turcs : un seigneur et deux valets, le premier vêtu d'une robe ou *aljuba* d'écarlate fourrée de martre, et avec ses poignards damasquinés à chaînette d'argent. Il se jeta à mes pieds, les essuyant avec sa barbe vermeille et fort bien soignée. Quant au petit brigantin, je le renvoyai avec les Grecs. Mais j'oubliais de dire qu'il transportait, outre les Turcs, cinq malles, de ces coffres turcs bombés, pleins de damas de différentes couleurs et de force soie incarnate non tordue, sans compter quelques paires de souliers d'enfants.

Rachat du Turc que je négociai à Athènes.

Je tentai de prendre langue et le Turc me renseigna, car il venait de Constantinople avec un caramoussal plein de marchandise, mais, de peur des corsaires, il avait passé sur ce petit brigantin qui lui semblait plus sûr : c'était bien raisonné : Il me conta comment la flotte du Turc allait à la mer Noire. Ainsi délivré de ce souci, je lui demandai s'il voulait se racheter. « Oui, » dit-il. Nous finîmes par convenir, après trois bons palabres, qu'il me verserait trois mille sequins d'or, pour lesquels il donnerait en gage deux fils qu'il avait à Athènes, d'où lui-même était.

J'y allai, mais ne voulus entrer dans le port parce que la bouche en est si étroite qu'on vous empêcherait d'en sortir, si l'on voulait, avec vingt arquebusiers. Je gagnai un mouillage à cinq milles de la terre, et de là il fallut envoyer un des deux valets, en lui donnant trois heures de temps, et pas plus, pour aller et venir. Il partit et s'en revint accompagné de toute la noblesse d'Athènes à cheval. Pour moi, voyant tant de cavalerie, je me retirai en haute mer. Alors ils arborèrent une toile blanche sur une pique et moi la bannière de Saint-Jean. Trois Turcs vénérables se rendirent à mon bord et me demandèrent de descendre à terre pour nous mettre d'accord. Ce que je fis avec l'un d'eux qui semblait être le gouverneur, à en juger par les marques d'obéissance qu'on lui donnait.

Il me dit qu'il serait impossible de réunir l'argent avant le lendemain. « En ce cas je m'en vais, c'est décidé, répondis-je. Tu sais bien que Negroponte est par terre à très peu de chemin d'ici et que tu peux avertir Morato Gancho (1), qui est pacha de cette ville-là : il arrivera avec sa galère à vingt-six bancs pour me cueillir. Donne-moi mes sûretés sur mer et sur terre, et j'attendrai le temps que tu voudras. — Sur mer je ne puis, dit-il, mais sur terre, oui. — Alors donne-moi congé, car je m'en vais, et rappelle tes Turcs qui sont dans ma frégate. » Là-dessus, me voyant

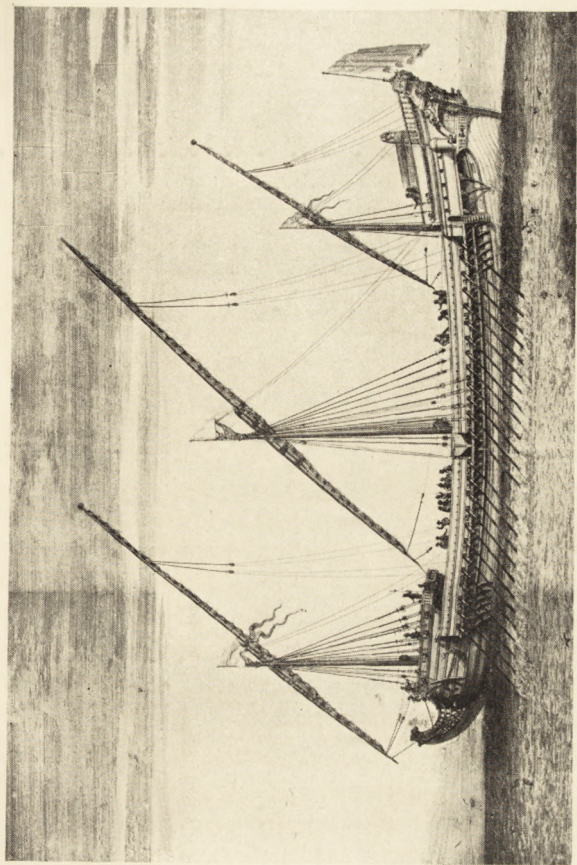
(1) Voir page 29 note 1.

résolu, il me dit qu'il consentait et prononça en levant le doigt en présence de tous ceux qui étaient là : *Hala ylala* (1), serment plus sûr que vingt sauf-conduits écrits. Nous nous mîmes à causer de choses et d'autres, car il entendait l'espagnol. Sachez cependant qu'il avait envoyé chercher le Morato Gancho !

Nous mangeâmes d'une génisse qu'on abattit et, en guise de vin, nous bûmes de l'eau-de-vie de raisin sec de Corinthe. Ils voulurent me faire monter à cheval. Mais je dis que je ne savais chevaucher que la mer. Là-dessus ils sautèrent en selle et se mirent à courir et escarmoucher : c'était beau à voir, car les chevaux, qui étaient bons, portaient tous sur l'arrière-main un tapis court en damas de couleurs diverses, et ils étaient plus de deux cent cinquante.

La somme fut apportée en réaux de huit de Ségovie tout neufs, qu'ils me demandèrent de prendre pour ce qu'on ne trouvait pas d'or. Je commandai au patron de les prendre et de les compter ; et il ne laissa pas de s'étonner de voir tant de monnaie neuve et d'un pays si éloigné : d'où les tenaient-ils ? n'y avait-il pas là quelque tromperie ? Il vint à moi et me le dit ; je lui en fis couper un : le milieu était de cuivre et le dessus d'argent ! Alors je me plaignis. Mais ils jurèrent par Allah qu'ils ignoraient tout : ils voulaient tuer deux marchands vénitiens qui les leur avaient

(1) *Lalla il Allah.*



GALÉASSE A LA RAME

remis et ils l'eussent fait, si je ne les avais eus bien en main. Ils me prièrent de prendre patience le temps de retourner à la ville chercher la somme, et quatre Turcs partirent sur quatre chevaux aussi vite que le vent.

Les choses en étaient là quand parut soudain à l'entrée de la baie la galiote de Morato Gancho, et moi, quand je la vis, je restai glacé. Mais les Turcs, eux, de sauter à cheval et d'arborer une enseigne blanche au bout d'une lance. La galère mit le cap sur eux et ils la firent mouiller à une portée d'arquebuse de moi ou environ : telle est la bonne foi de ces Turcs.

Le reis débarqua et vint à l'endroit où j'étais en compagnie des autres Turcs. J'allai à sa rencontre et nous nous saluâmes, lui à sa mode, moi à la mienne. Il voulut voir celui que j'avais fait esclave, après m'en avoir demandé permission ; aussitôt je commandai de le mettre à terre avec son aljuba et ses poignards, tel que je l'avais pris, et ils prisèrent fort le procédé. Puis nous nous mîmes à causer bonnement et ils me prièrent de visiter la galère. Nous y allâmes : en y entrant je fus salué par les hautbois. Après y être demeuré un peu, nous redescendîmes à terre et passâmes le temps à deviser en attendant l'argent, lequel ne tarda guère, car les cavaliers ne mirent pas deux heures à aller et venir. Ils apportèrent la somme en sequins d'or. Ils y joignirent deux couvertures blanches comme de la soie dont ils me firent présent, plus deux cimenterres avec leurs

garnitures d'argent, deux arcs et deux carquois avec cinq cent flèches à pointes d'or, force pain et eau-de-vie, et deux génisses. A mon tour je fis débarquer la soie à tordre et les souliers que je donnai à celui qui était mon prisonnier ; en guise de paiement il me baisa. Outre cela, je lui fis présent d'une pièce de damas, et d'une autre au reis de la galère, lequel me donna quelques poignards damasquinés.

Là-dessus, comme déjà la nuit tombait, je voulus partir, mais il me pria à souper avec lui et de n'appareiller qu'au matin. J'acceptai et il me régala fort bien. Pendant le souper, mon captif manda un billet au reis pour le prier de me racheter ses deux valets et de m'en requérir, ce qu'il fit très instamment. Sur-le-champ je les envoyai chercher à ma frégate : « Les voilà ; ils sont à vos ordres, » lui dis-je, et il m'en sut fort bon gré. Il m'en donnait deux cents sequins et, comme je ne les voulais prendre : « En ce cas, dit-il, emmène le chrétien qui fait mon service privé à la poupe. — J'accepte pour lui faire recouvrer la liberté, » répondis-je.

Ensuite je regagnai ma frégate et au matin je fis demander à Morato Gancho congé d'appareiller. Il répondit que ce serait quand je voudrais. Je mis donc à la voile et, en rangeant la galère, je le saluai de ma moyenne. Il me répondit d'un autre coup de canon, et là-dessus chacun de nous s'en fut en son voyage.

[*Départ pour Stampalie*].

Je fis route par le canal de Rhodes et parvins à une île qui a nom Stampalie, fort habitée de Grecs. Il ne s'y trouve point de corregidor, ni d'autre capitaine et gouverneur qu'un Grec à qui le général de la mer donne patente. J'étais fort connu et estimé dans toutes ces îles, pour ce que jamais je ne leur avait fait de mal et qu'au contraire je les aidais chaque fois que je pouvais. Quand je faisais quelque prise sur les Turcs et ne la pouvais conduire à Malte, je leur faisais aumône du bateau et leur vendais le froment ou le riz et le lin qui d'ordinaire en formaient la cargaison ; tellement que, quand ils avaient quelque grand différend, ils disaient : « Attendons le capitaine Alonso (ainsi m'appelaient-ils) pour qu'il tranche la question, » et c'est à moi qu'ils en faisaient rapport à mon arrivée, et c'est moi qui la tranchais, eussent-ils dû m'attendre tout un an. Ils en passaient par ma sentence, comme sic'eût été mandement du Conseil royal ; et ensuite nous allions tous souper ensemble.

CHAPITRE V

DE CE QUI S'ENSUIVIT JUSQU'A TANT
QUE JE REVINSSE DU LEVANT A MALTE

Arrivée à Stampalie.

Arrivé à Stampalie, j'entrai dans le port. C'était jour de fête. Dès qu'on reconnut que c'était moi, on le fit savoir, et sur-le-champ toute la population, ou peu s'en faut, accourut avec le capitaine Georges (1) (ainsi se nommait-il) ; quant à moi on m'appelait *o morfo pulicarto*, ce qui veut dire galant garçon. Une quantité de femmes mariées et de demoiselles venaient en *corps*, avec leurs basquines à mi-jambe et leurs petites jaquettes de couleur aux manches presque collantes jusqu'à mi-bras, dont le bas bouffait et pendait jusqu'à mi-ventre ; avec leurs bas et leurs souliers de couleur, ou bien leurs mules ouvertes du bout, dont certaines sont de velours et de nuance assortie avec le reste du costume. Celle qui le peut se chausse de soie, celle qui ne le peut, d'écarlate ; leurs perles elles les portent au front comme les nôtres

(1) *Jorge.*

sur la gorge, et, quand elles sont assez riches, elles ont des boucles d'oreilles en or et au poignet des bracelets de même. Beaucoup parmi elles étaient mes commères : j'avais tenu leurs enfants sur les fonts.

Tout ce monde venait au-devant de moi triste à pleurer et à grands cris me demandait de faire justice. Une frégate de chrétiens leur avait par fourberie enlevé leur *pappa* (qui est le curé) et exigeait deux mille sequins pour le rendre. Je demande : « Où est-il et quand l'a-t-on fait prisonnier? — Ce matin, disent-ils, et nous n'avons pas entendu la messe, et à présent il est deux heures de relevée. — Où peut bien être la frégate de chrétiens qui l'a enlevée? — Au Despalmador » (c'est une île à deux milles environ).

Je m'y rendis avec ma frégate bien parée, car il est bien force de combattre ces gens-là, encore que chrétiens, puisqu'ils arment sans permission et, étant tous de mauvaise vie, molestent aussi bien Maures que chrétiens, comme on vient de voir ; d'ailleurs ils avaient fait prisonnier le curé et en réclamaient deux mille sequins.

*Prise de la frégate qui enlevait le curé
de Stampalie.*

Bref, j'arrivai à l'îlot les armes à la main et l'artillerie prête. J'y trouvai la frégate, arborant une bannière à l'image de Notre-Dame. Elle était petite, de neuf bancs et vingt personnes. Je com-

mandai aussitôt au capitaine de venir à mon bord, ce qu'il fit sur-le-champ. « Où avez-vous armé? — A Messine. — Votre patente? » Il me la donna, mais elle était fausse : alors je fis passer sur ma frégate la moitié de ses gens, les mis aux fers, et envoyai à leur place autant des miens.

Là-dessus, ils commencent de se plaindre, disant qu'ils n'ont pas commis de faute et que c'est Jacomo Panaro (ainsi se nommait leur capitaine) qui les a trompés en leur disant qu'il avait patente du vice-roi : « Nous ne demandons qu'à vous servir et aller au bout du monde avec vous, mais avec l'autre nous ne ferons plus un pas. Nous ne savions pas qu'il voulait prendre le curé et aussitôt que nous avons vu entrer votre frégate dans le port, le capitaine a voulu s'enfuir avec le pappa, mais nous, nous n'avons pas voulu et nous vous avons attendu. » Alors je décidai de ne pas les mettre aux fers, et je débarquai le capitaine sur l'îlot, tout nu, sans aucune nourriture, pour qu'il y expiât son péché en mourant de faim.

Je repartis avec les deux frégates et, en rentrant au port, j'y trouvai à peu près toute la population. Je débarquai le pappa et eux, sitôt qu'ils le virent, de m'acclamer et de me bénir mille fois. En revanche, quand ils surent que j'avais laissé le capitaine tout nu dans l'île et sans rien à manger, ils me supplièrent à genoux de l'envoyer chercher. « Ne m'ennuyez pas, leur dis-je : ainsi doivent être châtiés les ennemis des chrétiens, les larrons. Remerciez-moi plutôt de ne

l'avoir point pendu ! « Nous montâmes à l'église du lieu, laissant sous bonne garde les frégates, et je n'emmenai qu'un de mes camarades avec moi.

En entrant dans l'église, les plus gentilshommes s'assirent sur les bancs, — si toutefois il y a de la gentilhommerie par là, — je veux dire les plus considérables, dont il y a plus ou moins dans toutes les contrées. Quant à moi, ils me firent asseoir tout seul dans un fauteuil, un tapis sous les pieds. Un moment plus tard arriva le curé, revêtu de ses ornements, comme pour Pâques ; il commença de chanter et toute l'assistance de répondre : *Cristo saneste*, qui est rendre grâce à Dieu. Il m'encensa, me baisa au visage ; ce que voyant, tout le monde approcha, les hommes d'abord, les femmes ensuite, et firent de même. A coup sûr, il y en avait de rudement belles, dont les baisers ne me pesaient guère : ils me dédommageaient de ceux que m'avaient donné tant de barbus terriblement barbus !

En sortant de là nous nous rendîmes à la maison du capitaine, chez qui demeurèrent à souper le pappa et la parenté. Aux frégates ils mandèrent du pain, du vin, de la viande tout apprêtée et des fruits dont ils ont à foison.

Comment on me voulut marier à Stampalie.

Nous nous assîmes à souper, et il y avait beaucoup à manger, et du bon. Ils voulaient me placer au haut bout de la table, mais je n'y consentis

point et y fis mettre le pappa. La femme du capitaine et sa fille, qui était pucelle et belle et bien attifée, s'assirent avec nous. On mangea, on porta une foule de santés et, le repas fini, je dis qu'il me fallait retourner aux frégates. Alors le pappa se leva avec beaucoup de gravité et parla ainsi :

« Capitaine Alonso, les hommes et les femmes de ce pays ont fermé la porte sur toi : ils te requièrent et supplient d'être leur chef et leur rempart en épousant cette señora, fille du capitaine Georges, lequel te donnera tout son bien et nous le nôtre ; de plus nous nous obligerons à te faire donner la charge de capitaine par le général de la Mer : en lui faisant un présent outre le *xarache* accoutumé que nous lui payons, il ne fera aucune difficulté. Nous serons tes esclaves obéissants. Sache que nous l'avons juré à l'église et qu'il n'en peut être autrement. Pour Dieu, contente ce désir qui nous tient depuis bien longtemps ! »

Je répliquai qu'il m'était impossible de faire ce qu'ils me demandaient : « Outre qu'il me faut retourner à Malte pour rendre compte de ce qui m'a été commandé, ce serait me faire mal noter, car on ne dira pas que je me suis marié en terre chrétienne et avec une chrétienne, mais en Turquie et que j'ai renié la foi où j'attache tant de prix. De plus, les gens que j'ai amenés, ils resteront donc au sein de la Turquie ? Ils pourront se perdre et ainsi c'est moi qui serais cause qu'ils perdraient leur âme en même temps que leur liberté. »

Mais, pour fortes que leur parussent mes raisons, tel était le désir qui les tenait, qu'ils me dirent qu'il me fallait demeurer. Alors les voyant si résolu, je dis : « Que mon camarade aille aux frégates et parle un peu de cela pour voir comment mes gens prendront la chose : moi, j'agirai en conséquence. »

Mon camarade descendit au mouillage et conta le cas, dont mes gens restèrent stupéfaits. Mais, si l'on m'aimait là-haut, ceux-ci, en bas, m'aimaient plus encore. Ils prirent les armes sans barguigner, tirèrent une moyenne de chacune des frégates, les hissèrent dans un moulin à vent qui était en face et non loin de la porte, et mandèrent aux Grecs par mon camarade que, s'ils ne me laissaient sortir, ils allaient, eux, entrer par force et mettre le pays à sac, puisque telle était la paye qu'on offrait des bienfaits que je leur avais toujours octroyés.

Alors les Grecs, émerveillés de me voir tant aimé, me dirent : « Ah ! nous ne nous étions pas trompés en vous voulant pour seigneur. Au moins donnez-nous votre parole que vous reviendrez quand vous aurez rempli vos obligations. » L'ayant donnée, ils me prièrent de prendre la main de la jeune fille et de la baiser à la bouche ; moi je le fis de bonne grâce, et je suis certain que si j'avais voulu jouir d'elle, je n'y aurais pas eu de difficulté. Le pappa me fit don de trois tapis très bons, et la jeune fille de deux paires de coussins bien brodés, quatre mouchoirs et deux

berriolas brodées de soie et d'or. On envoya de grands rafraîchissements et je pris congé : on se fût cru au jour du Jugement dernier (1).

[*Comment j'échappai à Soliman de Catane.*]

De Stampalie, je m'en fus à une île qui a nom Amorgos (2) et là je congédiai la frégate que j'avais prise, après leur avoir fait jurer qu'ils ne toucheraient pas aux biens des chrétiens, parce que, en ces parages-là, il n'est pas bon d'aller à plus d'une frégate à la fois, et bien armée, où l'équipage soit comme frères et toujours sur un pied comme les grues (3).

D'Amorgos, je mis le cap sur l'île de Saint-Jean de Pathmos, où le saint Évangéliste, exilé par l'Empereur, écrivit *l'Apocalypse*; on y garde la chaîne qu'il portait quand on l'amena prisonnier.

En chemin, je tombai sur une barque de Grecs qui transportait deux Turcs, dont l'un, un renégat, était comite de la galère de Hassan Mariolo. Il venait de se marier dans une île nommée Syra. Je leur passai les menottes et relâchai la barque. Demandant au renégat, comme à celui qui ne pouvait l'ignorer, si la flotte était rassemblée, il me répondit que non ; et là-dessus je poursuivis mon voyage. Prenant langue en la ville de Pathmos

(1) Tant étaient grandes les lamentations.

(2) *Morgon*.

(3) C'est-à-dire : toujours sur ses gardes.

on me donna même nouvelle et cette fois elle était certaine, car il y a là un château qui sert de couvent, et ce couvent, qui est fort riche, fait trafic dans tout le Levant par ses bateaux qui battent même pavillon que ceux de l'ordre de Saint-Jean.

Sur ce, je gagnai une île déserte à environ quinze milles de là, appelée Fournò (1), pensant y faire les parts de notre damas et de notre argent. C'est pour cela que j'étais tant aimé de mes gens : je n'attendais pas d'être à Malte pour faire les parts (2).

J'envoyai donc trois hommes sur les hauteurs, afin qu'ils guettassent tant du côté de la terre ferme que de la mer ; l'un d'eux devait descendre m'apporter les nouvelles. Et entre temps je commandai de mettre à terre les quartauts et le damas. Nous en étions là, quand voilà un de ceux de là-haut qui accourt et qui me dit : « Señor capitaine, deux galères piquent sur l'île ! » Je fais aussitôt rembarquer le damas et les quartauts, mettre les voiles en cœur et enverguer. Sur quoi, mes autres guetteurs descendent, disant : « Señor, nous sommes esclaves. » Je commande : « Chacun à son poste ! » Je lève l'ancre et je me tiens coi ; j'étais dans une crique.

A cause de la route qu'elles faisaient les galères ne m'avaient pas découvert : sinon, elles auraient contourné l'île, qui était petite, chacune de son

(1) *El Formacon.*

(2) Ce qui permettait de ne pas verser son pourcentage à la Religion.

côté. Je me tenais donc coi, quand l'une des galères parut à la pointe de la baie ; elle allait à la voile et ne me vit pas avant d'avoir passé durant un bon moment. Quand elle découvrit la frégate, elle vira vers nous : nous étions tout proches ; l'autre fit de même, et elles amenèrent toute leur toile avec de grands cris. La proue de la première vient à toucher ma poupe ; afin de n'être pas troublé par le tumulte, le *reis* ou capitaine, un cimeterre à la main, monte sur le bastingage pour empêcher quiconque de ses gens de passer à mon bord, et de là il me crie : « Donne la *palamara*, canaille ! » La *palamara* est une amarre qu'il voulait me passer pour me tenir à l'attache. Moi, quand je les vois si bien empêtrés, je me dis à part moi : « Ou cent coups de bâton, ou la liberté ! » et, halant l'écoute que je tenais en main, je mets la voile au vent et m'élargue de la galère ; puis je hisse l'autre voile. Les galères étaient l'une et l'autre tout embarrassées, leurs voiles en coursie (1) : avant qu'elles les eussent hissées, j'avais déjà pris du large ; lorsqu'elles firent voile derrière moi, j'étais à plus d'un mille d'elles.

Elles commencent par prendre le côté de la

(1) La *coursie* est une sorte de passerelle qui s'étend de la proue à la poupe de la galère et où court le *comite* avec son fouet, dominant ainsi les esclaves qui tirent la rame et dont les bancs sont perpendiculaires à ce passage. Lorsque la galère n'est pas pontée, c'est aussi par la coursie qu'on atteint les mâts qui sont plantés dans la ligne médiane du bateau ; les matelots y circulent pour la manœuvre et y amènent les voiles.

mer, si bien que, pour sortir de la baie, j'étais forcé de passer devant leurs proues (1). La brise tombe : elles me donnent la chasse le temps de huit petits sabliers, sans me gagner une palme de mer. La brise reprend : je hisse la voile et elles aussi. Elles me canonent de leur artillerie : un boulet m'enlève ou perce mon pavillon au bout du mât ; un autre m'ôte la fourche à désarborer, où s'appuient le mât et les antennes (2). Quand la vergue basse dégringola, j'eus grand-peur de couler à fond. Et d'autant plus que pour m'avoir, l'ennemi usa d'une astuce de marin que voici : tout son monde s'assemblait à la proue de la galère pour voir la frégate, ce qui empêchait le bateau d'avancer (3) ; il força ses gens à se retirer en faisant à l'avant une barricade avec trois bancs, par quoi la galère soulagée commença de gagner sur moi palme à palme.

De mon côté, me voyant quasi perdu, je m'armai de toute mon industrie. Les galères avaient gagné sur moi la haute mer et me tenaient serré sur la côte, de manière qu'il me fallait soit m'échouer ou défilier, devant leurs proues. Or, en ces parages il y a un îlot proche de la terre ferme, qui s'appelle Samos (4). Il s'y trouve un petit port où nous avons coutume de nous mettre à couvert

(1) Où les galères avaient le meilleur de leur artillerie. La baie était évidemment circulaire.

(2) Désarborer, c'était coucher les mâts (ou *arbres*) sur des fourches plantées à cet effet sur la coursie ou sur le pont.

(3) Du moins avec toute sa vitesse.

(4) *El Xamoto*.

avec nos galères de Malte, quand nous voulons faire quelque prise. Moi je dirige la frégate par là et j'envoie un matelot en haut du mât avec une cassette de poudre, en lui disant de faire parler la poudre deux fois et de faire des signaux vers l'ilôt avec son capot. Sitôt qu'elles voient cela, voilà les galères qui amènent tout, mettent les voiles en cœur, virent bord sur bord, et entreprennent de défaire le chemin qu'elles venaient de faire avec toute la force qu'elles peuvent : elles imaginaient que les galères de Malte étaient là ! Grâce à quoi en peu de temps nous ne les vîmes plus.

Je gagnai une île dite Nicaria (1), où je me tins bien gardé, parce qu'elle est haute et fort découverte, jusqu'au lendemain soir que je fis voile pour l'île de Mykono (2). J'y pris une tartane française, chargée de peaux de chèvres, qui venait de Chio (3). Elle m'apprit que le reis qui m'avait donné la chasse avec les deux galères (il s'appelait Soliman de Catane, ancien garçon d'abattoir génois) avait pensé mourir de désespoir d'avoir laissé échapper une frégate de dessous ses rames. « Eh bien, c'est moi ! » dis-je. Le patron de la tartane n'en revenait pas et n'en finissait pas de s'exclamer. Il me prévint que le reis était sur le point de partir à ma recherche et me guetterait à la sortie de l'archipel. C'est pourquoi je me déci-

(1) *Nacaria.*

(2) *Micono.*

(3) *Jio.*

cidai à faire route vers Malte. J'attendis une bonne tramontane et, hissant mes voiles, je sortis de mes inquiétudes.

A Malte on s'émerveilla de l'aventure. Nous fîmes les parts de l'argent et du damas après avoir retiré du total de quoi payer un *terno* (1) pour l'église de Notre-Dame-de-Grâce, dont nous lui fîmes présent de bien grand cœur. Et l'on fut hors de souci, à Malte, quand on sut qu'il n'y aurait point de croisière turque cette année-là.

Malencontre de Puerto Soliman (2).

Peu de jours après, on m'envoya faire la course avec deux frégates, l'une au grand-maître, l'autre au commandeur Monréal, mon ancien maître, sans me donner l'ordre de prendre langue.

Je partis donc de Malte avec les deux frégates qui avaient mine de deux galères, et trente-sept personnes en chacune. Je pris le large, le cap sur l'Afrique, et touchai terre pour la première fois après sept cents milles de mer au cap de *Bonandrea* (3), côtoyai les Salines, et gagnai *Puerto Soliman* pour faire aiguade.

Ma disgrâce voulut qu'une grande quantité de

(1) Une chape et deux dalmatiques.

(2) Un peu plus haut le manuscrit porte en marge ce sous-titre que nous n'avons pas reproduit : *Sortie de l'Archipel*. — *Puerto Soliman*, c'est Solloum, sur le golfe du même nom, en Tripolitaine.

(3) *Bonandrea*, en arabe Boudaryah jadis, Ras el Hellat aujourd'hui, non loin de Benghazi en Tripolitaine.

Maures, qui se rendaient à la Mecque, où est le corps de Mahomet, me tendissent une embuscade auprès d'un puits où je devais me rendre pour faire aiguade, et dont les alentours étaient tout pleins de joncs. Comme les Maures, qui allaient nus, étaient de la même couleur que les joncs, mes gens ne les virent point. Il y avait vingt-sept matelots avec leurs barils et seize soldats espagnols avec leurs arquebuses : ils arrivent sur le puits, voilà l'embuscade qui se découvre et les Maures courent sus à mes hommes. Les matelots s'enfuient, laissent leurs barils ; les soldats combattent tout en battant en retraite. Au tonnerre des arquebuses, je me hâte à leur secours avec vingt autres hommes. On était déjà près de la marine : voyant la rescouse, les Maures s'arrêtèrent. Ils m'avaient fait prisonniers trois soldats et m'en avaient tué cinq, qui me manquèrent fort. Nos gens en avaient pris deux, un vieux de soixante ans et un autre un peu moins âgé.

Nous hissâmes le pavillon de paix et traitâmes de la rançon. Je leur en proposais deux pour deux, et l'autre, je le rachetais. Ils dirent que non, qu'il me fallait racheter les trois et que ceux que je tenais, je n'avais qu'à les emmener. Nous en demeurâmes là. Ils revinrent me héler, disant : « Si tu désires tes barils pleins d'eau, qu'est-ce que tu en donneras? — Je n'ai pas besoin d'eau, mais de chrétiens, » répondis-je, et certes j'avais encore plus besoin de barils d'eau que de mes gens, car je n'avais plus de vases où la mettre, hors deux

quartauts, et s'ils ne me les rendaient, nous étions forcément perdus. Comme par plaisanterie, je leur dis : « Qu'est-ce que vous demandez pour chaque baril plein? — Un sequin d'or. » L'eussions-nous voulu, nous n'aurions pu leur donner cela, n'ayant pas fait encore de prise. « Nous n'avons pas de sequins, fais-je. — Alors, donnez-nous du biscuit. » J'accepte et leur remets pour chaque baril plein d'eau une rondache pleine de biscuits ; il ne me faisait point faute.

Je recouvrai ainsi tous mes vingt-sept barils ; après quoi, je revins à mon propos d'échanger les deux chrétiens contre les leurs. Ils ne le voulurent point ; alors je m'occupai d'enterrer les morts sur la grève et je mis une croix à chacun d'eux. Au matin, voilà que je trouve les corps sur la plage. J'en fus bien étonné, mais je crus que des loups les avaient déterrés. Toutefois, quand je les vis mieux, je restai terrifié : ils étaient sans nez, sans oreilles et les cœurs arrachés ! J'en pensai perdre le sens.

J'arbore le pavillon de paix et me plains aux Maures du mal qu'ils avaient fait. « Nous les portons à Mahomet, répondent-ils, et lui présenterons ces dépouilles en signe de la grâce qu'ils nous ont accordée. » Je m'écrie avec colère : « Je vais faire la même chose à mes deux captifs ! — Nous aimons mieux dix sequins que trente Maures, » répliquent-ils. Là-dessus, et devant eux, je coupe à mes prisonniers les oreilles et le nez, et les lance à terre en criant : « Emportez donc aussi cela ! »

Après quoi, attachant les deux hommes l'un à l'autre par les épaules, je prends la mer, les jette à l'eau sous leurs yeux et mets le cap sur Alexandrie.

Course sur les côtes de Syrie.

Je ne trouvai rien sur cette côte et je passai à la ville de Damiette, qui est en Égypte, entrant dans le fleuve Nil pour voir si je tomberais sur quelque bateau chargé. Mais je ne rencontrai rien. Je traversai jusqu'à la côte de Syrie à cent trente milles. Je parvins au rivage de Jérusalem, à vingt-quatre milles de cette sainte cité. J'entrai dans le port de Jaffa et pris quelques barques dont l'équipage s'enfuit. De là je passai à Césarée (1) sur la même côte, de là à Haïfa (2) ; sur une pointe de ce port, il y a un ermite, à une portée d'arquebuse de la mer ou un peu moins, au lieu où, dit-on, Notre-Dame se reposa quand elle s'enfuit en Égypte. J'allai plus avant, jusqu'au port de Saint-Jean-d'Acre, et il y avait des bateaux dedans, mais ils étaient grands et il me fallut pousser au delà jusqu'à la ville de Beyrouth (3). Je la passai et arrivai à celle de Tyr (4). Ces deux villes et ports sont à un homme puissant qui reconnaît à peine le Grand Turc : on l'appelle l'émir (5) de Tyr. Un de ses frères, étant venu à

(1) *Castel Pelegrin.*

(2) *Caïfas.*

(3) *Beruta.*

(4) *Surras*; c'est Sour ou Tyr.

(5) *Ami.*

Malte, y fut festoyé et régala, et s'en retourna avec de grands présents que lui fit la Religion ; et de même sont reçus et régala les navires de Malte dans ses ports. Si par hasard les princes chrétiens voulaient entreprendre une expédition à Jérusalem la très sainte, ils auraient l'avantage de tenir ces deux ports et d'avoir pour amis ces deux hommes, qui peuvent mettre en campagne trente mille combattants, la plupart à cheval. J'entrai donc dans le port de Tyr et, comme ils virent que j'étais de Malte, le gouverneur me régala, car l'émir n'était pas là, et me donna des rafraîchissements.

Je repassai devant la grande ville de Tripoli de Syrie, mais au large pour que les deux galères qui y sont n'en sortissent. Nous allâmes à l'île de Taryous (1) qui est en face et peu distante de la côte de Galilée : c'est une petite île, plate et fleurie toute l'année. On dit que Notre-Dame et saint Joseph vinrent s'y cacher d'Hérode ; je m'en remets à la vérité. J'espalmi là mes frégates et nous mangeâmes maints pigeonneaux, car une infinité de pigeons y font leurs nids dans des creux qui doivent avoir été jadis des citernes.

Prise à Taryous.

Dans ces parages, il va de soi que je faisais toujours bonne garde. Mes vedettes me signalèrent qu'un bateau approchait ; je fus le reconnaître :

(1) *La Tortosa.*

c'était un caramoussal turc. Je mis en bon ordre mes gens et, quand il approcha de l'île, je sortis à sa rencontre. Il se battit très bien, comme savent faire les Turcs, mais se rendit à la fin, après m'avoir tué quatre matelots et un soldat. Des leurs treize étaient morts. Tant vifs que blessés, je pris vingt-huit personnes et parmi elles un Juif avec toute sa boutique de bagatelles, car c'était un mercanti. Le navire portait une cargaison de savon fin de Chypre et d'un peu de lin. Je fis passer à son bord tout l'équipage de l'autre frégate, la lui fis prendre en remorque et l'envoyai à Malte, parce que, pour garder deux frégates, il me manquait beaucoup trop de monde ; je restai donc avec la mienne, bien armée.

Prise d'un caramoussal.

De là, je longeai la côte jusqu'à Alexandrette, où étaient les magasins que nous avons mis à sac, et j'entrai de là en Caramanie que je côtoyai jusqu'à Rhodes de cette façon : d'Alexandrette, je passai à Bayas ; de là à Lissen el Kahbek (1) ; de là à Ecueil Provençal (2), cap Cavaliere (3), cap Anamour (4), Adalia (5), porto Genovese, porto Veneziano, cap Chelidonia (6), baie de Phineka (7)

(1) *Lengua de Bagaya.*

(2) *Escollo provençal.*

(3) *Puerto caballero.*

(4) *Estanamur.*

(5) *Satalia.*

(6) *Cabo de Silidonia.*

(7) *La Finika.*

où il y a une bonne forteresse, *puerto Caracol* (1), Kakava (2), Kastelorizo (3), les Sept Caps (4), les Eaux froides (5), Makry (6), Rhodes. De là je m'en fus à l'île de Scarpanto (7), où je pris la haute mer pour l'île de Candie.

Au large, j'essuyai une bourrasque qui me fit courir deux jours et deux nuits, le cap vers l'Archipel, et la première terre que je rencontrai fut une île qui a nom Yali (8) et où l'on dit que fut trouvé le corps de saint Cosme ou celui de saint Damien. Les Grecs me donnèrent des rafraîchissements contre argent. Ayant embarqué ces vivres, je partis pour l'île de Stampalie où l'on voulait me marier ; j'entraï au port et toute la population du lieu descendit pour me voir, pensant que je venais tenir ma parole. Il n'y eut pas moyen de sauter à terre : je leur dis que les galères de Malte, avec lesquelles j'étais venu, attendaient en l'île de Paros (9), et que je m'en étais élargué pour les voir et connaître s'ils avaient besoin de quelque chose. Ils s'en attristèrent fort, mais ils me donnèrent de grands rafraîchissements et me racontèrent comment, depuis mon précédent voyage, ils étaient allés en barque chercher

- (1) Dembre?
- (2) *El Cacamo*, île.
- (3) *Castilrojo*.
- (4) *Siete Cavas*.
- (5) *Aguas frias*.
- (6) *Lamagra*.
- (7) *Escarpanto*.
- (8) *Jahre*.
- (9) *Pares*.

le capitaine Jacomo Panaro à l'île, l'avaient ramené et régala jusqu'à l'arrivée d'une tartane française qui venait d'Alexandrie, à laquelle ils l'avaient confié pour qu'elle le mît en terre chrétienne, le tout après lui avoir donné de bons rafraîchissements et dix sequins pour son voyage. Je me séparai d'eux et repris ma route.

Dans le golfe de Nauplie de Romanie, je tombai sur un caramoussal chargé de riz, avec sept Turcs et six Grecs. Les Grecs juraient que le blé était à eux, mais la torture leur fit confesser qu'il était aux Turcs. Je les mis à terre et me rendis avec le caramoussal au promontoire de Maïna qui était à peu de distance.

Ce promontoire de Maïna est un district sis en la Morée, très âpre, dont la population est chrétienne grecque. Ces gens-là n'ont aucune autre habitation que des grottes et des cavernes, et grands larrons avec cela. Point de chef élu : ils se contentent d'obéir au plus vaillant entre eux, et quoiqu'ils soient chrétiens, cela ne paraît guère à leurs actions. Il n'a pas été possible aux Turcs de les assujettir, encore qu'ils se soient établis au centre même de leurs terres ; au contraire ce sont eux qui volent les troupeaux des Turcs pour les vendre à d'autres. Ils sont grands tireurs d'arc. Un jour, j'en vis un qui, ayant gagé d'enlever d'une flèche une orange sur la tête d'un de ses fils, fit le coup à vingt pas avec tant d'aisance que j'en restai stupide. Ils se servent de targes en

guise de boucliers, mais qui ne sont pas rondes, et ils ont de larges épées longues de cinq palmes ou davantage. Ils sont grands coureurs. Joignez qu'ils se font baptiser quatre ou cinq fois au moins, parce que les compères sont obligés de faire quelque présent, et c'est ainsi que toujours, quand je passais par là, j'en baptisais quelques-uns.

*Coups de fouet que je donne
à mon compère du promontoire de Maïna.*

J'arrivai à Porto Quaglio (1), comme il a nom, avec mon caramoussal de riz. Là vint mon compère, qui s'appelait Antonaque et était le capitaine de ces gens, avec son *aljuba* (2) de drap fin, ses poignards damasquinés à chaîne d'argent et son cimeterre garni de même. D'abord qu'il entra dans la frégate, il me baisa. Je commandai qu'on nous donnât à boire, selon l'usage, et après lui avoir conté comment je traînais ce caramoussal de riz, je lui demandai s'il le voulait acheter. Il dit qu'oui et nous nous accordâmes sur huit cents sequins pour le bateau et le reste, lequel bateau, à lui seul, valait davantage. « Au matin, dit-il, j'apporterai l'argent, car il faut le rassembler. » Mais à minuit les gens du pays me coupèrent les câbles par où le navire était mouillé, et ils l'amènèrent à terre.

(1) *Al puerto de Quoalla.*

(2) Genre de robe.

Quand nous nous aperçûmes du dommage, il était sans remède, car le bateau était déjà ensablé, et depuis l'aube il n'y avait quasi plus de blé dedans, tant ils étaient bons travailleurs. Voilà mon compère qui s'amène à mon bord tout incontinent, avec deux autres, pour s'excuser, disant : « Ce n'est pas ma faute, vous connaissez bien ces gens-là ! » Moi, je fais comme si cela ne me souciait guère et commande qu'on nous donne à déjeuner ; mais, pendant que nous déjeunons, je fais lever l'ancre et sortir ma frégate du mouillage. « Compère, dit-il, mets-moi à terre. — Compère, dis-je aussitôt, je vais faire une reconnaissance, » et quand nous sommes hors du mouillage : « Compère, mets bas ton habit, » ce qui revenait à dire : mets-toi nu. « C'est trahison ! fait-il. — Plus grande est celle que vous m'avez faite. Pas tant de paroles, et habit bas ! Sache-moi gré de ne pas vous pendre à cette antenne. »

Il se dépouilla en chair, on l'étendit, maintenu par quatre bons gars, et on lui donna avec une garcette enduite de brai plus de cent coups ; après quoi je le fis laver de vinaigre et de sel, selon l'usage des galères, en lui disant : « Envoie quérir les huit cents sequins, sinon tu seras pendu. » Il vit que j'y allais pour de vrai et envoya l'un de ceux qu'il avait amenés, lequel se jeta à la nage, car je ne voulus aller à terre. En une heure et même moins les sequins furent apportés dans une peau de cabri. Sur quoi tous deux s'en allèrent à la nage, car ils sont braves nageurs. Et depuis

lors on m'appela, à Malte et dans l'Archipel, le Compère du promontoire de Maïna.

Sorti de là, je fis voile vers la Sapienza, d'où je pris la mer pour Malte. J'y arrivai en six jours et l'on se réjouit de ma venue. On avait vendu le savon et les esclaves que j'avais envoyés avec le caramoussal et l'autre frégate. Les parts faites, il m'en tomba un bon morceau, avec lequel la *quiraca* poussa avant la construction de sa maison. Les huit cents sequins et les sept esclaves que j'amenais furent ajoutés au partage. Et nous passâmes à nous réjouir quelques jours qui ne furent pas bien nombreux, car presque tout de suite on me fit armer de nouveau, en me commandant d'espalmer la frégate, mais sans me dire ma destination. Il faut savoir qu'on avait eu nouvelle que le Turc armait une immense flotte et l'on ne savait pour où, ce qui donnait grand souci à Malte. Pour sortir de ce souci-là, ceux de la Religion, qui ont bon jugement, en usèrent comme il suit.

Enlèvement du Juif de Salonique.

Quand le Grand Turc apprête une flotte pour sortir de ses terres, les Juifs le pourvoient gratis d'une certaine somme d'argent ; quand la flotte reste dans les contrées turques, il en va de même, mais la somme est différente. Le receveur du district de la Caramanie et de Constantinople se tient à Salonique, et nous savions qu'il était dans

une maison forte, à cinq milles de la ville, avec ses gens. Les chevaliers me donnèrent l'ordre d'aller le prendre, comme s'il s'était agi d'aller acheter quelques poires sur la place ! Ils me munirent d'un espion et d'un pétard, et me voilà parti au nom de Dieu.

Je parvins au golfe de Salonique, non sans grand'peine, car il est en pleine Turquie, au delà de l'Archipel, dont pourtant il fait partie. Je sautai à terre avec seize hommes, le pétard et l'espion, duquel je me méfiais fort. Nous arrivons à la maison, qui était bien à un mille de la marine pour le moins. On pousse le pétard : il fait son effet. Nous entrons, saisissons le Juif, sa femme, ses deux petites filles, un petit valet et une vieille, car les hommes s'étaient enfuis, et je les emmène tout incontinent, sans leur laisser même prendre une *aljuba* et sans que mes gens pillent seulement un haillon. Je gagne la marine où, pour si grande hâte que j'eusse mise, arrivaient déjà, au moment où j'embarquais, plus de quatre cents chevaux qui entrèrent dans l'eau jusqu'au poitrail ; mais ils ne purent rien faire, car nous étions déjà dans la frégate. Ils commencent à se donner carrière dans la campagne, et moi de les saluer avec ma moyenne qui envoyait des boulets de cinq livres. Le Juif m'offrait tout ce que je voulais pour que je le lâchasse en toute sécurité. Je l'eusse pu, mais ne l'osai, car il m'apprit tout de suite où devait aller l'escadre : c'était contre les Vénitiens à qui elle voulait demander un mil-

lion de sequins, faute de quoi elle prendrait Candie, qui est une île aussi grande que la Sicile en longueur et qui se trouve dans les terres et mers du Turc. Je le consolai en lui disant qu'il venait à Malte.

Prise de la Hongroise, bonne amie

de Soliman de Catane.

Pendant ce voyage je tombai sur une barque de Grecs. Je leur demandai d'où ils venaient. « Des Espalmeurs de Chio, dirent-ils. — Y a-t-il là quelques galères? — Non, Soliman de Catane, bey de Chio, est parti avec sa galère batarde, et il a laissé sa femme dans une maison de plaisance. » Mon pilote s'écrie : « J'en jure Dieu ! il nous faut l'amener à Malte ! Je connais sa maison comme la mienne, et puis Soliman est parti cette nuit avec la galère et ils seront en désarroi. » Je n'osais, ayant à bord ce que j'y avais. Mais il m'excita tant et plus, et m'assura que l'affaire était moindre encore qu'il ne le disait.

Nous attendîmes la nuit et, à minuit sonnant, nous débarquâmes avec dix hommes. Le pilote allait comme s'il eût été dans sa propre maison. Il appelle, parle de Soliman comme s'il venait lui-même de Chio, et on lui ouvre. Nous entrons et, sans la moindre résistance, nous prenons la Turque renégate, Hongroise de nation, la plus belle femme que j'aie jamais vue ; capturons aussi deux *putillos*, un renégat et deux esclaves chrétiens,

l'un de nation corse et l'autre Albanais ; nous enlevons le lit et les hardes sans mot dire, embarquons avec le tout et filons aussi vite que nous pouvons jusqu'au sortir de l'Archipel : Dieu nous donna beau temps.

La Hongroise n'était pas épouse, mais concubine. Je la régalai extrêmement et elle le méritait bien, quoique, je le sus par la suite, Soliman de Catane eût juré de me chercher et, après m'avoir pris, de me livrer à six nègres pour qu'ils se réjouissent de mes fesses, car il lui semblait que j'avais usé de son amie, et enfin de me faire empaler. Il n'eut pas la chance de me surprendre, quoiqu'il m'eût fait peindre et afficher en différents lieux du Levant et de Barbarie, afin que, si l'on me capturait, on me reconnût par ces portraits. Je sus que les Turcs avaient emporté ces portraits de Malte, quand ils emmenèrent la Hongroise et les *putillos* rachetés, ce qui advint la seconde année, lorsque Soliman eut été promu roi d'Alger.

CHAPITRE VI

OU L'ON CONTE COMMENT JE QUITTAI MALTE
ET ALLAI EN ESPAGNE OU JE FUS ALFÉREZ

A Malte, je fus reçu comme vous pouvez penser, car, grâce à mes nouvelles, tout se tranquillisa et l'on cessa d'amener l'infanterie qu'on avait demandée à Naples et à Rome, — l'italienne du moins, car l'espagnole, c'est de Sicile qu'elle vient en pareil cas.

Pire en advint à mon pilote, puisqu'il fut pris dans les quatre mois, comme il était à faire la course sur une tartane. Les Turcs l'écorchèrent vif et bourrèrent sa peau de paille. Elle est aujourd'hui sur la porte de Rhodes. Il était Grec, natif de Rhodes, et de tous les pilotes que j'ai eus, c'était celui qui avait la meilleure pratique de ces pays.

En ce temps-là, où je gaspillais mon bien (quand il me coûtait tant à gagner !) je surpris la *quiraca* avec un de mes camarades, tous deux enfermés à clé, elle que je traitais si bien ! Je donnai à l'homme deux estocades dont il fut à la mort et, aussitôt guéri, il s'enfuit de Malte de peur que je ne le tuasse. La *quiraca* se sauva aussi. Quoiqu'on

m'eût envoyé mille solliciteurs et solliciteuses, je ne retournai jamais avec elle, car, comme j'avais du choix, j'y remédiai vivement, et d'autant plus qu'on prétendait à ma personne comme on fait aux charges d'importance.

Je restai en repos à Malte beaucoup de jours et même de mois, ce qui était miracle, jusqu'à tant qu'on m'envoyât en Berbérie avec une frégate. J'allai et revins en neuf jours, et ramenai une gabarre chargée de toile, qui était comme un magasin, avec quatorze esclaves. Cette prise me rapporta gros. Et quand, peu de jours après, entra au port un galion catalan qui venait d'Alexandrie, chargé de riches marchandises pour l'Espagne, je me ressouvins de ma patrie et de ma mère, à qui jamais je n'avais écrit et qui ne savait rien de moi, et je résolus de demander mon congé au grand-maître. Il me le donna de mauvais gré, mettant son visage contre le mien au départir (1).

Comment je m'en revins en Espagne

et y revis ma mère.

J'embarquai dans le galion qui avait nom *Saint Jean*, et en six jours nous touchâmes à Barcelone. Je sus que la Cour était à Valladolid. Sans aller à Madrid j'y passai, ayant appris qu'on y faisait

(1) Ici se trouve dans le manuscrit le titre suivant : *Livre second. Où sont contées ma venue en Espagne et les étranges aventures (peregrinos sucesos) qui m'y advinrent.* Mais, comme ce titre est placé au milieu du chapitre VI et que l'ouvrage n'est pas divisé en livres, nous n'en avons pas tenu compte.

une fournée de capitaines. Je présentai mes papiers au Conseil de la Guerre, dont un des conseillers était le señor Don Diego Brochero, qui depuis fut grand prieur de Castille et Léon (1).

Il me voulut du bien : aussi avait-il des renseignements sur moi. Il me demanda si je voulais être *alférez* (2) d'une des compagnies qu'on devait lever sous peu. « Oui ! » répondis-je, et le lendemain, quand je fus le voir, il me dit d'aller baiser les mains au capitaine Don Pedro Xaraba del Castillo pour la grâce qu'il m'avait faite de me donner son enseigne.

Je remis mon mémoire au Conseil de Guerre en leur demandant de l'approuver, et ils le firent en considération de mes faibles services.

Je reçus deux tambours, fis une belle enseigne, achetai des caisses, et mon capitaine me donna brevet et pouvoir d'arborer son enseigne en la ville d'Ecija et marquisat de Pliego. Je pris des mules et, avec le sergent, mes deux tambours et un mien valet, je me mis en chemin pour Madrid que nous gagnâmes en quatre jours.

J'allai mettre pied à terre en la maison de ma mère, qui avait été seize ans sans rien savoir de

(1) Il appartenait en effet à l'ordre de Malte. Né à Salamanque, il avait été esclave à Constantinople, devint majordome de la reine en 1622, superintendant des flottes en 1624, grand prieur à la mort de Philibert de Savoie et mourut à Madrid le 20 juillet 1625. (D'après Lami et Rouanet.)

(2) Dans chaque compagnie, il y avait outre le capitaine, un second officier : l'*alférez*. Parfois il s'y trouvait également un lieutenant, qui passait avant l'*alférez*. On n'y comptait ordinairement qu'un seul sous-officier : le sergent.

moi, et elle fut bien surprise, surtout quand elle vit tant de mules. Moi, je me mis à genoux en lui demandant sa bénédiction et en lui disant : « Je suis votre fils Alonsillo. » Elle était toute ébahie, la pauvre, et toute confuse parce qu'elle s'était mariée une seconde fois, et il lui semblait qu'un grand fils soldat ne le trouverait pas bon, comme si c'était un crime que de se marier ! Quoique pour elle qui avait tant d'enfants, c'en fût un. Je l'encourageai et partis pour me loger dans une auberge, car il n'y avait pas de place en sa maison qui, même, était étroite pour elle et son mari.

Le lendemain, je m'équipai fort galamment. Avec les soldats en grand gala que j'emmenai, et mon domestique derrière, portant mon épieu (1), j'allai la voir et faire visite à son mari. Ils me prièrent à dîner chez eux ce jour-là, et Dieu sait s'ils avaient de quoi manger eux-mêmes ! Aussi envoyai-je à suffisance ce dont il était besoin pour le repas. Sur la fin, j'appelai mes petites sœurs, qui étaient deux, et leur donnai quelques bagatelles que je rapportais de là-bas, et aussi de quoi les habiller, ainsi que mes trois petits frères ; je donnai pour tous, car je n'avais faute de bien. Je donnai à ma mère trente écus, avec quoi elle se crut riche. Là-dessus je lui demandai sa bénédiction. Et le lendemain je partis pour Ecija, en lui recommandant de respecter le nouveau père.

(1) Insigne de son grade.

Je mets à la raison les rodomonts de la compagnie.

J'arrivai à Ecija. La municipalité de s'assembler. Je présente la patente. Il advient qu'on m'assigne la tour de Palma pour y arborer l'enseigne. Alors je fais battre la caisse et faire les bans ordinaires ; et je commence d'enrôler des soldats avec beaucoup de facilité, car le corregidor et les caballeros me faisaient la grâce de s'y employer.

C'est la coutume d'organiser un jeu dans les compagnies. Un petit tambour était chargé de la cagnote. Il la mettait dans un pot de terre et, à la nuit, il le cassait et prenait ce qui en tombait, dont nous payions notre souper. Un jour, au corps de garde, qui était une salle basse de la tour avec une grille sur la rue, entrèrent quatre rodomonts qui y étaient déjà venus d'autres fois. Ils brisent la cruche et se mettent tranquillement à compter ce qu'il y avait dedans, vingt-sept réaux. L'un d'eux les mets dans sa bougette en disant au petit tambour : « Dis à l'alférez que quelques amis ont besoin de cet argent. » Là-dessus le petit tambour appelle le caporal d'escouade, mais quand il arriva, les gaillards étaient partis. Le caporal envoie le petit tambour me rendre compte de tout ; l'enfant le fait, et moi, je lui dis : « Retourne au corps de garde et là, tu me raconteras comment cela s'est passé. » Ce que fait le gamin et, à mon entrée, il me dit : « Señor, ici sont venus

Acuña, Amador et d'autres camarades. Ils ont brisé la cruche et pris vingt-sept réaux, en me disant de dire à l'alférez que quelques amis en avaient besoin. — Coquin ! lui répons-je aussitôt, qu'est-ce que cela peut faire que ces señors l'aient pris ? Toutes les fois qu'ils viendront, donne-leur ce dont ils ont besoin. » Quand je dis cela, il y avait beaucoup de leurs amis devant moi, qui furent le leur conter au plus vite, et je sus qu'ils avaient dit : « Ce bon petit alférez, quel homme est-ce donc là ? »

Je me mis à chercher dans ma tête comment je pourrais châtier une telle impudence, et commise en une compagnie nouvelle ! J'achetai quatre arquebuses que je mis dans le corps de garde outre les douze demi-piques que j'y tenais déjà, et je laissai passer quelques jours, tellement qu'ils reprirent de l'assurance et rentrèrent au corps de garde. J'avais déjà levé plus de cent vingt recrues ; cent étaient logées dans le marquisat de Pliego, mais j'en gardais vingt auprès de moi, vieux soldats que j'entretenais.

Un jour que mes fripons étaient dans le corps de garde sans méfiance, je fis allumer les mèches, prendre des arquebuses et je dis à mes hommes d'entrer avec moi. J'avais choisi pour cette affaire les plus résolus : je leur donnai l'ordre de tirer si nos matamores se défendaient. Les autres, je les place à la porte avec leurs demi-piques ; je prends moi-même mon épieu et je m'écrie en entrant dans la salle : « Vous, et vous, et vous (comptant six

d'entre eux), grands larrons que vous êtes, bas les armes ! » Ils pensèrent que c'était une plaisanterie, mais quand ils virent la vérité de la chose, ils voulurent mettre la main aux épées. Là-dessus mes arquebusiers d'entrer, mèche allumée et de dire : « Finissons-en ! » Grâce à quoi, on les désarma et, quand ce fut fait, on les mit en chemise et, en laisse comme des chiens, avec toute la garde, je les menai et livrai au corregidor, qui était Don Fabian de Monroy.

A les voir, il en sautait de joie, disant : « Celui-ci m'a tué un chien de garde ; celui-là m'a tué un valet. » Ils furent mis en prison et, à treize jours de là, les deux principaux furent pendus, sans qu'y pût rien toute la noblesse de la ville, où il y en a foison. A moi, on me remit les capes, les épées et les collets, de très bons pourpoints, et les bas, les jarretières, les chapeaux et deux fameux justaucorps garnis d'aiguillettes, sans compter quelque monnaie qu'ils avaient sur eux, avec quoi j'entre-tins et vêtis quelques pauvres soldats. Telle fut la paie de mes vingt-sept réaux.

Expédition à la maison publique de Cordoue.

Tout de suite après, j'appris que, sous couleur de demander l'aumône, quelques soldats qui ne l'étaient pas s'en allaient par les fermes et rôdaient dans la campagne. Je pris mes quatre arquebusiers et une gentille mule, et fus à leur recherche. J'eus nouvelle qu'ils étaient à Cordoue.

J'y allai. On levait là une autre compagnie pour le capitaine Molina. Je mis pied à terre en l'hôtellerie des Grilles et me rendis seul à la maison publique du lieu tant pour voir si je les trouverais, conformément au signalement, que pour examiner cette maison (1).

J'étais à causer avec une des nombreuses femmes qui y étaient, lorsque vint à moi un gentilhomme sans verge, en compagnie d'un valet, qui s'écria : « Comment portez-vous ce collet? » (il était de buffle). Je réponds : « A sa place. » Il dit : « Quittez-le. — Je ne veux pas, » fais-je. Le valet dit : « C'est donc moi qui vous l'ôterai, » et déjà il se mettait en devoir de le faire. Force fut de tirer l'épée et ils ne furent point paresseux à dégainer, mais moi, j'avais été plus prompt et je blessai sérieusement cet homme, qui était l'alguazil mayor.

Là-dessus toutes les femmes de fermer leurs portes, et celles de la rue aussi. Je reste maître de la rue, qui était très étroite, et comme je ne savais que faire parce que c'était la première fois que j'entrais dans des maisons de ce genre, je vais jusqu'à la porte de la rue. Elle était verrouillée ; joignez que je ne voyais personne à qui demander rien, parce qu'on avait emporté ou suivi le blessé

(1) Les « maisons publiques » étaient plutôt de sortes de rues bordées de « boutiques » ou de chambres, dont celles qu'on voit encore dans les villes méditerranéennes peuvent donner quelque idée. Les filles y vivaient sous l'autorité d'un patron et d'une patronne : le *père* et la *mère*, comme on les appelait.

à l'intérieur, et il devait connaître les aîtres, lui !

Sur ces entrefaites, j'entends heurter à la porte de la rue et un petit maraud court l'ouvrir avec tant de prestesse, que je ne pus deviner d'où il était sorti. Le corregidor entre en coup de vent, escorté d'une foule que je vous laisse à imaginer, et les voilà qui me veulent assaillir. Je m'écrie : « Que Votre Grâce se modère ! » l'épée à la main ; aussi bien, qu'ils fussent mille ou un, c'était tout de même, puisqu'il n'en tenait pas plus d'un de front dans la rue. Ils hurlaient : « Prenez-le ! » mais pas un ne le faisait, et certainement il y aurait eu un malheur, si le capitaine Molina, qui me connaissait, ne se fût approché avec le corregidor. « Que Votre Grâce se modère, señor alférez ! » me dit-il. Je le reconnus en l'entendant parler et lui dis : « Que Votre Grâce fasse retirer ces señores, car pour moi je reste ici. » En m'entendant nommer alférez, le corregidor demande : « De qui est-il alférez ? — De la compagnie qu'on lève à Ecija, répond Molina. — Est-il bien, s'écrie le corregidor, qu'il vienne ici tuer la justice ? » Mais moi, je lui conte tout ce qui s'était passé et il m'ordonne de m'en retourner à Ecija. Je réplique sur-le-champ que je vais le faire, que je suis venu ici en quête de soldats larrons ; et là-dessus nous nous séparons et il s'en va avec le capitaine et ses gens.

Pour moi, je m'en revins à l'auberge et j'étais en train de préparer mon départ, quand un de mes soldats me dit : « Deux hidalgos cherchent ici

Votre Grâce. » Je sors et je dis : « Que commandent Vos Grâces? — Vot' Grâce est l'alférez? fait l'un. — Oui, que voulez-vous? » Alors, les doigts ouverts et se caressant la moustache, il commence : « Les hommes de bien comme Vot' Grâce, il est juste de les connaître, comme si ce serait pour les servir. Ici nous envoie une femme de bien que son homme, ils l'ont pendu à Grenade pour faux témoignage. Elle est restée veuve, et elle est de loisir et pas mal balancée. Vot' Grâce lui a paru bien et elle vous prie à souper cette nuit avec elle. » Pour moi, tout ce qu'il me disait était du latin, je n'entendais goutte à ces mots ni à ce langage-là. Je leur dis : « Je supplie Vos Grâces de me dire ce que cette dame a vu en moi qui me fasse avoir cette faveur. — Est-ce peu à Vot' Grâce que de s'être battue comme un géant aujourd'hui et d'avoir blessé un alguazil, le plus grand larron de Cordoue? » Je finis alors par comprendre que c'était une femme de la maison publique. Sur quoi je leur dis que j'appréciais la faveur, mais qu'étant à la veille d'être capitaine, cela me pourrait nuire dans les prétentions que j'avais; que je me fusse réjoui certes de ne pas les avoir, afin de faire ce qu'ils me demandaient. Et les expédiant, je monte à cheval. Au matin j'arrivai à Ecija et me rendis à mon corps de garde, où je trouvai mes gens bien sages : ils n'avaient commis nul désordre, dont je ne fus pas peu aise.

Je me lie à une donzelle.

A trois jours de là un soldat vint me dire : « Señor alférez, dans l'hôtellerie du Soleil est une femme qui cherche Votre Grâce et elle arrive du dehors ; elle n'a pas mauvaise apparence. » J'y allai, car j'étais jeune, et vis la femme ; l'hôte l'avait mise dans sa chambre. La donzelle ne me sembla pas mal et comme je commençais à lui demander d'où elle venait, elle me dit : « Je viens de Grenade, fuyant mon mari, et je veux votre protection et n'être vue de personne. » A moi, tout cela me semblait fort bien. Je l'emmène dans ma maison, je la régale en la tenant cachée, et je vous promets que j'étais quasi enamouré, lorsqu'un jour elle me dit : « Señor, je voudrais vous découvrir un secret, et je n'ose. » Je la pressai en la priant de me le dire et, après m'avoir fait donner ma parole que je ne le prendrais pas mal : « Señor, commença-t-elle, j'ai vu un jour Votre Grâce si magnifique et si brave dans la maison de Cordoue, quand vous blessâtes si gaiement ce voleur d'alguazil, que je fus comme contrainte à m'en venir trouver Votre Grâce, voyant que vous n'aviez pas voulu cette nuit-là souper avec moi, encore que je vous eusse envoyé prier par quelques hommes de bien. Et depuis que je suis demeurée seule pour ce qu'on a pendu à Grenade un homme à qui j'étais attachée, j'ai été requise par beaucoup de gens fameux ; mais il me semble que nul n'est plus digne

de coucher à mon côté que Votre Grâce. » Elle me représenta encore que, dans toute l'Andalousie, il n'y avait pas une femme qui fût d'un meilleur rapport qu'elle, comme pourrait me le dire le patron de la maison d'Ecija.

À l'entendre je restai stupéfait ; mais, comme je lui voulais du bien, rien ne me paraissait mal dans ce qu'elle disait ; bien mieux, il me semblait qu'il lui avait fallu une grande délicatesse pour me venir chercher et solliciter.

Là-dessus, le commissaire s'en vint passer la montre (1) et approvisionner la compagnie avant notre départ. Je rassemblai les gens que j'avais dans le marquisat de Pliego et, en tout, je fis passer en montre cent quatre-vingt-treize soldats. Après quoi nous nous mîmes en marche vers l'Estremadure pour aller à Lisbonne, et de bon cœur.

J'emmenais ma donzelle avec plus de fierté que si elle eût été fille de seigneur ; et assurément celui qui ignorait qu'elle eût été dans la maison publique, elle le forçait au respect, car elle était jeune et belle, et point bête.

(1) La revue.

CHAPITRE VII

OU CONTINUENT LES AVENTURES DE L'ALFÉREZ

Mon capitaine, qui de la Cour s'était rendu dans son pays où il était demeuré jusqu'alors, nous rejoignit, ayant appris que l'infanterie était en marche. Il nous trouva à Llerena et se réjouit de voir une si bonne compagnie : il dit qu'il s'ébahissait que j'eusse su gouverner des recrues. Nous restâmes très amis ensuite, car je savais le flatter.

Cave pleine d'armes à Hornachos.

Deuxième étape. Vint l'ordre de flâner dans l'Estramadure sans entrer en Portugal et nous nous mîmes à la labourer de nos pieds d'un bout à l'autre. Nous arrivâmes ainsi à un pays qui a nom Hornachos et qui était alors tout morisque, hormis le curé.

Étant logé dans la maison d'un de ces gens, j'y avais mis mon enseigne et établi le corps de garde. Vient un soldat appelé Vilches qui me dit : « Señor alferez, j'ai fait une trouvaille. — Comment cela? — Je suis logé dans une maison où il n'y a pas eu moyen de me faire donner à manger, parce qu'ils

prétendent qu'ils n'ont rien que du raisin et des figes. En fouinant dans la maison pour voir s'il n'y aurait pas des poules, je suis entré dans une pièce, tout au bout du logis, où il y avait un couvercle dans le sol, rond comme pour un silo. Je gratte et je vois qu'il est mobile. Je le lève. En bas il faisait noir. Pensant qu'on avait pu cacher là des volailles, moi, j'allume une chandelle que je porte dans mon bissac et je descends, car il y avait une échelle. Ah ! quand je me trouvai en bas, je me repentis ! Arrimés aux parois, il y avait trois tombeaux très blancs et le caveau ne l'était pas moins. Je soupçonne que quelques-uns de ces Maures sont enterrés là. Si Votre Grâce veut que nous y allions, il ne peut se faire, si ce sont des tombeaux, qu'il ne s'y trouve des bijoux, car ces gens-là se font ensevelir avec. » Je dis : « Allons, prends mon épieu, » et nous voilà partis tous les deux seuls.

Nous entrons dans la maison et réclamons une chandelle. L'hôtesse, bien affligée que je sois venu chez elle, nous la donne ; l'hôte n'était pas là. Nous descendons dans le silo et, sitôt que je vois les sépulcres, je juge comme le soldat. Avec la pointe de mon épieu je commence à peser : en un moment la planche qui était au-dessous de la chaux se déplace ; c'était une grande caisse faite de bois à dessein, et au dehors couverte de chaux, qui avait l'air d'une tombe : elle était pleine d'arquebuses et de sacs de balles ! Dont j'eus grand réconfort et contentement, pensant que de ces armes-là j'armerais ma compagnie et qu'elles nous vau-

draient plus de respect partout où nous passerions. En effet, nous allions avec de petites épées seulement, et quelques-uns n'en avaient même pas, de manière qu'en beaucoup d'endroits on nous perdait le respect.

J'ouvre tous les tombeaux : ils étaient comme le premier. Je dis au soldat : « Que Votre Grâce reste ici jusqu'à tant que j'aie rendu compte au commissaire. » Et ainsi fais-je, car je vais le voir sur-le-champ et lui conte tout. Il s'en vient avec moi, suivi de son alguazil et de son secrétaire, et, quand il voit les tombeaux, il nous dit, à moi et au soldat : « Vos Grâces ont rendu un grand service au Roi. Allez à vos logements et que pas un mot de cela ne vous sorte de la bouche, c'est important. » Et il répète la même chose au soldat.

Nous retournons à mon logis et le soldat me dit : « Señor, c'est mon auberge, cette maison-là, et je n'ai pas soupé. » Je lui donne huit réaux pour aller au cabaret, dont il fut plus content que de la Pâque. Je voulais rendre compte à mon capitaine, pourtant je ne le fis pas, d'une part parce qu'on m'avait imposé le secret, de l'autre parce que je n'étais pas bien avec lui : il ne cessait de solliciter ma donzelle.

Au matin, de très grand matin, le capitaine m'envoie un message par les caisses des tambours : ordre de nous mettre en marche. Cela m'étonna, car nous devons rester là trois jours. Mais je fis mon devoir, et en marche ! Comme nous partions, le commissaire me dit : « Que Votre Grâce

aille avec Dieu ! Par ma foi, si ces gens-là n'ont pas une cédule royale qui leur permette de détenir des armes offensives et défensives, ils auront sur les bras une mauvaise affaire ! Avec tout cela, que Votre Grâce n'en souffle mot. »

Nous partîmes pour un endroit nommé Palomas, et nous y demeurâmes deux jours. Après quoi nous allâmes à un autre qu'on appelle Guarena, où les soldats eurent avec les gens du pays une rixe acharnée. Il y eut trois morts et blessés de part et d'autre. Pendant la bataille, les soldats criaient : « Corps du Christ ! nous devrions être armés des armes de Hornachos ! » Car le soldat avait déjà tout dit à ses camarades et, moi-même, je contai l'histoire plus de quatre fois.

La rixe s'apaisa, et nous partîmes de là, où le commissaire arriva pour les châtier peu de jours après. C'était un capitaine du *numéro* (1) ; par respect je ne dis pas son nom, mais on verra par la suite de ce livre la tornade que soulevèrent ces tombeaux pleins d'armes. Toutefois qu'elle attende, cette histoire, jusqu'à tant que son tour vienne.

Mon capitaine veut forcer l'Isabelle.

Mon capitaine désirait jouir de la femme que j'avais emmenée ; mais, quoiqu'il le lui eût fait savoir par force messages, rien ne put s'ensuivre, tant, de si mauvaise qu'elle était, elle s'était faite

(1) Des troupes permanentes.

bonne. Nous arrivâmes à un lieu qui a nom l'Amandralejo, et après avoir logé la compagnie, comme il faisait quasi nuit, je soupai et fis venir pour nous coucher la femme, qui était grosse de trois mois. Là-dessus, le capitaine m'envoie chercher et me dit : « Que Votre Grâce prenne huit hommes et se rende au chemin d'Alange et s'y embusque, car quatre soldats se proposent de fuir par là cette nuit ; je le sais de source sûre par un avis qu'on m'a donné. » Moi, je le crus, fis seller un bidet que j'avais, et me voilà parti, laissant la femme couchée.

Sitôt que le capitaine apprend que je suis dehors, il vient à mon logement et y entre pour faire visite à l'Isabelle de Rojas (tel était son nom), et de fil en aiguille, le voilà qui veut prendre son plaisir avec elle. La femme résiste tant et si bien qu'il lui faut à la fin pousser des cris. Alors le capitaine, voyant un mail que j'avais dans la chambre (car je me délectais à jouer au mail), la roue de coups, et au point qu'on dut faire entrer la garde et l'hôte aussi pour la lui faire lâcher. Si bien qu'elle éclata en sang sur-le-champ et avorta dans les trois heures.

Moi, sans me soucier de rien, je guettais les déserteurs dans la campagne. Quand je vis qu'il n'y avait plus deux heures avant le jour, je dis : « Señores, allons-nous-en. La plaisanterie a assez duré, si tant est que le capitaine m'en ait fait une. Si ces hommes avaient voulu fuir, ç'aurait été au début de la nuit. » Je retourne donc à mon loge-

ment et, en entrant dans la chambre, je trouve Isabelle qui gémissait. Je lui demande ce qu'elle a et elle me dit que la veille au soir elle est tombée de dessus l'âne et qu'elle a éclaté en sang et même avorté. Là-dessus je m'aperçois que plusieurs soldats se parlent à l'oreille et cela me donne quelque soupçon. Je presse la femme de me dire la vraie cause de tout, mais impossible de la lui faire avouer. Je sors de là et, appelant un soldat à qui je me fiais, je lui demande s'il y a eu quelque chose : « Señor, répond-il, une si grande coquinerie, qu'il n'est pas possible de la taire. Le capitaine est venu ici et il a mis la señora Isabelle dans l'état où la voilà, parce qu'elle est femme de bien. J'en jure Dieu ! ni moi ni mes camarades nous ne serons plus de la compagnie demain à pareille heure. Car nous ne le connaissons pas, lui ; c'est Votre Grâce qui nous a tirés de chez nous. » Je lui dis : « Tout doux, Votre Grâce ! Si le capitaine a fait quelque chose, Isabelle a dû lui en donner l'occasion. — Non, j'en jure Dieu ! si ce n'est qu'elle n'a pas voulu coucher avec lui. »

Blessure du capitaine.

Là-dessus, je fis donner la provende au bidet et mis dans un porte manteau un peu d'argent et mes papiers ; puis je m'en fus à la maison du capitaine. Il faisait déjà jour. Je heurte à la porte et un valet flamand, qui se nommait Claudio, me répond que son maître dort et qu'il ne le peut

éveiller. « Il y a là un courrier de Madrid, » dis-je. Sur ce il avise son maître, lequel fait : « Qu'on attende ! » Il se vêt à moitié et me fait dire d'entrer. J'entre donc et, empoignant mon épée, je lui dis : « Vous êtes un bien vil caballero pour avoir fait cela ! Je vais vous tuer. » Il veut prendre une épée et un bouclier, mais, comme bon droit donne grande force, je lui pousse une telle estocade en pleine poitrine qu'il s'écroule à terre en hurlant : « Aïe ! il m'a tué ! » Le valet crie à l'aide. Cela lui réussit mal : en sortant je lui lève une languette de cuir sur la caboche. Puis je saute sur le bidet et m'en vais par le chemin de Caceres.

J'avais là quelques amis, chevaliers de l'ordre de Saint-Jean ; je leur contai le cas. Ils avisèrent sur-le-champ le commissaire, qui vola auprès d'eux et je sus qu'il avait commencé une information contre moi, en vertu de laquelle il me condamna à avoir la tête tranchée pour être allé assassiner le capitaine en sa maison, car c'est le plus grand crime qu'on puisse commettre dans le militaire, que de perdre le respect de ses supérieurs. Il envoya son enquête à Madrid. Mais elle m'était favorable en tout, sauf en ce que j'avais manqué à l'obéissance envers le capitaine, lequel finit par guérir de sa blessure, encore qu'il eût couru grand risque de sa vie. J'écrivis au señor Don Diego Brochero : il me manda de me présenter à la Cour, et qu'il arrangerait la chose. Ce que je fis, sur l'avis desdits chevaliers.

La femme, après sa convalescence, le Conseil

de l'Amandralejo lui donna de quoi se rendre à Badajoz, afin qu'elle vît là ce qu'elle avait à faire. Comme elle ne sut rien de moi pendant de longs jours, elle ouvrit boutique en la maison du *père* et de la *mère*, laquelle n'est pas des pires parmi celles d'Estramadure.

Moi, j'allai à Madrid et me rendis chez le señor Don Diego Brochero. Il avait vu l'information au Conseil de guerre et avait trouvé tous les conseillers prévenus en ma faveur. Il m'ordonna de me présenter à la prison de la ville et d'envoyer de là un mémoire au Conseil, comme quoi je me constituais prisonnier aux ordres dudit Conseil, suppliais qu'il fît examiner l'information et assurais que ce que j'avais fait au capitaine n'était pas pour chose qui touchât au service du Roi. On pris fort ma démarche, et que je me fusse constitué prisonnier, et aussi que j'eusse fait tenir mon mémoire de la prison. On me donna une dépêche pour Don Cristobal de Mora, qui était vice-roi ou capitaine général du Portugal. Je ne savais trop de quelle sorte elle était, et quoique le señor Don Diego Brochero m'eût dit que je pouvais être content et que je portais une bonne dépêche, ma foi, je m'en allai avec une belle peur.

[*Je reprends Isabelle.*]

Les compagnies étaient toujours de loisir en Estramadure. Je traversai plusieurs lieux par où j'avais passé et l'on me fit bonne chère, parce que

je m'étais toujours efforcé d'y faire le bien et non le mal. A l'Almandralejo je parlai aux alcades et ils me régalerent. Je leur dis que je portais un ordre du roi, non sans m'enquérir d'Isabelle. Ils m'apprirent qu'ils l'avaient envoyée à Badajoz, où après sa convalescence elle désirait d'aller, et qu'ils étaient chagrins de ce qui était advenu ; que le lendemain, on n'avait plus trouvé la moitié des soldats parce qu'ils avaient tous déserté et que depuis lors, à ce qu'ils avaient appris, il ne restait pas vingt hommes à la compagnie sur plus de cent cinquante. La vérité, c'est qu'elle fit son entrée à Lisbonne avec quatorze hommes tout au plus, et un tambour.

Quittant les alcades, je m'en fus à Badajoz, car l'amour me tenait toujours. Je trouvai Isabelle gagnant sa vie à la maison publique. En me voyant entrer, elle se lève aussitôt, ferme la porte et me dit : « Eh ! señor galant, je vous prie, un mot à Votre Grâce ! » Et m'emmenant en la maison du *père*, elle se met à pleurer. Je dis : « Pourquoi pleurez-vous ? — Parce que j'ai la joie de voir Votre Grâce. Encore que je sois ici, je n'ai dormi avec aucun homme depuis que vous m'avez laissée. » La *mère* ne fait qu'un saut et dit : « Ah ! j'en suis bon témoin ! Il y a plus de quatre cavaliers dans la ville qui m'ont régalerée pour que je leur donne Isabelle, mais pas moyen de la décider. Au reste, c'est sûr qu'elle a raison de garder le respect à un jeune homme comme Votre Grâce. — Je vous baise les mains pour la faveur, señora, »

fis-je, et parlant avec Isabelle de nos affaires, elle me dit : « J'ai six cents réaux et de bonnes hardes : que voulez-vous que nous fassions? — Allons à Lisbonne. » Nous voilà d'accord.

Je fus cette nuit-là à une auberge où elle vint dormir et souper avec moi. D'aucuns, qui prétendaient l'avoir, voulurent nous faire passer une mauvaise nuit : ils amenèrent le corregidor à l'auberge, disant que j'étais le plus grand ruffian qui fût en toute l'Espagne. Bref, il arriva au plus fort de notre sommeil, et, comme les hommes ont une tout autre apparence selon qu'ils sont nus ou habillés, il se mit à me traiter comme un ruffian et prétendit me conduire en prison. Pour cela il était nécessaire que je me vêtisse ; après l'avoir fait, je lui dis : « Señor corregidor, quand Votre Grâce ne connaît pas les gens, qu'elle ne les offense pas ! » Là-dessus je lui appris qui j'étais (il me connaissait par l'aventure de l'Almendralejo), et que cette femme-là était celle pour qui était arrivée l'affaire du capitaine, et que je portais un ordre du Conseil, que je lui montrai. Il se réjouit beaucoup de m'entendre et de me connaître, et me demanda pardon, disant qu'on lui avait raconté que j'étais le plus grand ruffian d'Espagne. Il me pria de rentrer en mon auberge, mais de partir pour Lisbonne le plus tôt possible : si j'avais besoin de quelque chose, il me le donnerait. Je le remerciai ; et là-dessus il s'en alla, et moi je retournai me coucher.

Je demurai deux jours dans cette ville, où l'on

me regardait comme si j'eusse été taureau de combat, sans laisser Isabelle retourner à la maison publique. Le père lui apporta de là ses hardes, bien chagriné qu'une telle fille s'en allât.

Nous fûmes ensuite à Lisbonne avec plaisir. Nous nous y trouvâmes plus de vingt jours avant la venue des compagnies ; mais, au bout de ce temps, la mienne arriva avec quatre autres. Avant leur débarquement, j'allai remettre la dépêche au señor Don Cristobal de Mora qui me fit de grands mercis et me dit : « Allez aux barques et faites l'entrée avec votre compagnie. — Mais le capitaine pourrait bien me chercher querelle, répondis-je : je ne l'ai pas vu depuis que je l'ai blessé. » Alors il commanda à un adjudant d'envoyer un message au capitaine, lequel, l'ayant reçu, répliqua qu'il voulait parler au général. Il y alla, mais Don Cristobal lui dit : « Prenez patience, car le Roi le commande. Sous peu l'alférez cessera d'être avec vous. » Nous débarquâmes l'enseigne qu'on avait embarquée à Alcantara et nous mêmes en marche vers le château. Là on nous passa en montre, et ma compagnie fut réformée, grâce à quoi le capitaine et moi, nous demeurâmes séparés.

[*Retour en Italie.*]

Le señor Don Cristobal de Mora me donna congé pour aller à la Cour, avec un mois de paie. De la sorte, je partis sur-le-champ avec l'aide de Dieu et gagnai Valladolid, où l'on me donna huit

écus de haute paie pour aller servir en Sicile. Je m'y rendis. J'avais amené Isabelle avec moi jusqu'à Valladolid. Elle y est morte en son métier. Dieu lui ait pardonné !

Je m'en vins à Madrid, vis ma mère et lui demandai sa bénédiction, et ainsi muni je partis pour Barcelone. M'étant embarqué là sur un bateau chargé de draps, je gagnai Palerme en dix jours. En l'année 1604 Mgr le duc de Feria (1) était gouverneur de ce royaume. Je m'engageai avec ma haute paie dans la compagnie du capitaine don Alonso Sanchez de Figueroa.

Le duc voulait armer quelques galions pour les envoyer faire la course : sachant que j'avais la pratique de la mer, il me demanda d'en prendre le commandement, ce que je fis. Je partis pour le Levant, d'où je lui ramenai une *jerma* chargée de tous les biens du monde, de ceux dont on prend cargaison à Alexandrie, et en outre un petit galion anglais qui depuis trois ans pillait par là, et où se trouvaient une foule de choses curieuses. Ce qui advint au cours de ce voyage, je le laisse de côté pour ne pas ennuyer avec toutes ces choses du Levant. Avec ce qui me revint de cette prise, j'achetai des chevaux : j'étais plein d'argent ! Je permutai dans la compagnie du señor marquis de Villalba, fils aîné du duc.

(1) Don Lorenzo Suarez de Figueroa y Cordoba, deuxième duc de Feria, vice-roi de Sicile en 1602, mort en 1607. (Lami et Rouanet.)

CHAPITRE VIII

OU EST CONTÉE LA PERTE
DE MONSEIGNEUR L'ADELANTADO DE CASTILLE
A LA MAHOMETTE, OU JE FUS

On prépara une expédition en Berbérie avec les galères de Sicile et de Malte, quatre de Malte et six de Sicile. L'Adelantado de Castille (1) était, à bord, général de cette escadre-là. Ce qui lui coûta la vie comme on va voir.

Nous partîmes pour la Berbérie, à dix galères, comme je viens de dire, et à nous qui étions sur celles de Sicile, l'Adelantado commanda de laisser les corselets de cuirasses à Messine pour aller plus à la légère. Nous parvînmes à une île qui est à huit milles de la terre ferme de Berbérie, nommée Zembra (2), où se tint le Conseil de guerre. Il y fut à la fin décidé que nous mettrions notre monde à terre devant une ville qui s'appelle

(1) Don Juan de Padilla Manrique et Acuña, comte de Santa Gadea et de Buendia, général des galères de Sicile en 1603. Salazar le fait mourir en 1606, et non en 1605 comme dit Contreras. L'Adelantado était le gouverneur et le grand juge d'une province.

(2) *El Cimbano*.

La Mahomette (1) ; nous l'avions prise avec les galères de Malte quelques années auparavant.

[*Prise de la Mahomette et massacre qui s'ensuit.*]

Étant arrivés à deux lieues de la ville la veille de Notre-Dame d'août, à l'aube, nous jetâmes à terre nos gens, pour qu'ils marchassent par les grèves qui s'étendent jusqu'à la ville, où nous parvînmes une bonne heure après le lever du soleil, à vue d'œil. Je fus un des alférez réformés qui portaient les échelles, celles-ci au nombre de sept. On forma un escadron de cinq cents hommes, tous Espagnols, munis de javelots et d'arquebuses, toutefois sans cuirasses. Nous dressâmes les échelles avec la vaillance coutumière à des gens comme les Espagnols et les chevaliers de Malte ; nous y grimpâmes, les uns tombant, les autres montant ; bref la muraille fut tôt gagnée et nous décollâmes la tête à ceux qui gardaient les ravelins : c'étaient des janissaires de la garnison qui s'étaient fortifiés là.

La porte s'ouvrit : tous nos gens entrèrent, hormis ceux de l'escadron qui était dehors, et qui devaient bien monter à sept cents hommes. Et je vous promets que nous tenions tout juste dans les rues qui sont terriblement étroites, larges au plus d'une *cana* et demie, autrement dit trois aunes ! On prit quelques Maures et Mauresques,

(1) *La Mahometa* ; c'est Hammamet.

mais peu, pour ce que les habitants s'étaient cachés dans les silos ; il y en a dans chaque maison.

Il se trouvait quelque blé dans le pays : l'Adelantado voulut l'embarquer et il en donna l'ordre. Hors des murs se trouvaient des potagers avec leurs *norias* (1), où l'on voyait quelques Maures, une quinzaine de cavaliers, je crois, et des gens de pied qui pouvaient être cent ; mais notre petit escadron les tenait en respect.

Les échelles avaient été laissées sur la muraille : ce fut notre ruine totale. Au bout d'un moment, la trompette se mit à sonner le rassemblement ; impossible de savoir qui le lui avait commandé. Là-dessus chacun de charger sur ses épaules les mauvaises nippes qu'il avait prises et d'aller pour se réembarquer sur les galères, qui s'étaient approchées du rivage, à portée de canon.

Voilà donc nos gens qui commencent de s'embarquer sans autre commandement. Quand on apprit cela à l'Adelantado, il dit : « Qui leur en a donné l'ordre ? » Mais pas moyen de trouver qui. Et, sans qu'on les pût retenir, nos gens continuent leur retraite, tellement que l'escadron se met à faire de même : voyant que tous s'en allaient pour embarquer, il se débande sans savoir qui le lui avait commandé et court à la marine, bien qu'il n'y eût âme qui vive à ses trouses. De la sorte nous nous trouvâmes réunis sur cette langue

(1) Pompes.

d'eau, quasi tous les douze cents hommes que nous étions.

Alors les Maures qui étaient dans les potagers commencent de grimper par nos échelles, qui étaient sur celle des quatre courtines qui regardait la terre, sans voir que la porte, de l'autre côté, était ouverte; ceux qui s'étaient cachés dans les silos commencent d'en sortir, et du haut des murs voilà qu'ils nous criblent avec leur artillerie, que nous n'avions pas seulement démontée ou enclouée. Mais si Dieu avait ordonné ce qui nous advint, comment pouvions-nous garder notre jugement? Il nous l'avait fait perdre à tous, ce jour-là.

A ce moment se leva une si grande bourrasque que les galères pensèrent se perdre, et le vent nous était contraire, car il venait de la mer. Les cavaliers, qui étaient dans les potagers avec quelques gens à pied, coururent sus aux nôtres qui étaient sur le rivage et en firent un si grand massacre que c'est à ne pas le croire. Et il n'y eut pas un de nous pour faire résistance, encore que nous fussions là quasi tous, au nombre que j'ai dit, et que les Maures fussent moins de cent, et sans armes à feu, mais munis seulement de lances, de cimenterres et de courtes massues de bois. Voyez si ce fut miracle manifeste et châtiement que Dieu nous gardait en son juste jugement!

De nous tous qui étions sur la marine, les uns se jetèrent à l'eau, quelques autres dans les terres,

et telle fut leur fuite que je vis un esquif engravé sur la plage avec plus de trente personnes dedans : il leur semblait être en sûreté pour être dans cette barque, et ils ne voyaient pas seulement qu'ils étaient ensablés et qu'il était impossible de la mettre à l'eau pleine de tant de gens, même s'il n'y eût rien eu dedans ! Force gens se noyèrent, qui ne savaient pas nager. Pour moi, je m'étais mis dans la mer, vêtu comme j'étais, et j'avais de l'eau jusqu'un peu plus haut que la ceinture. Je portais par-dessus mes habits une cotte de mailles que m'avait prêtée le comite de la galère et qui valait bien cinquante écus ; il s'en armait en Sicile quand il allait combattre. Elle pesait plus de vingt livres. Nageant comme un poisson, j'eusse bien pu me déshabiller, la laisser et m'en aller à la nage jusqu'à une galère, encore que c'eût été courir de grands hasards ; mais j'étais tellement hors de moi-même que je ne réfléchissais pas et que je restais là, tout interdit, à regarder six moricauds décapiter ceux qui étaient dans la barque sans qu'aucun d'eux se défendît ; après quoi ils les jetèrent à la mer, se mirent dans l'esquif après l'avoir désensablé, et s'occupèrent à tuer tous ceux qui étaient dans l'eau à la nage, sans vouloir en ramener à terre un seul qui fût en vie. L'artillerie et les escopettes, cependant, ne cessaient pas de tirer et nous faisaient grand dommage.

Sur les galères on avait désigné des matelots pour monter dans les esquifs et recueillir tous ceux des

nôtres qu'ils pourraient, mais ils n'osaient s'éloigner parce que, la bourrasque venant du dehors, ils craignaient de s'échouer sur les bancs de sable et de se perdre sur l'un d'eux. Il se trouva que leur chef était le maître de la cotte de mailles, et il me reconnut à un bonnet violet à ganse d'or que je portais, et à ma casaque qui était violette pareillement. Il me cria : « Lancez-vous dans l'eau : nous vous recueillerons à quelque distance ! » Je le fis sans ôter rien de mes vêtements. Grande sottise ! Je nageai peut-être deux pas et commençai tout aussitôt de me noyer, avec ce poids sur le dos et la grande bourrasque qui soufflait. Le comite, pour ne point perdre sa cotte de mailles, me vint sus, me cueillit par un bras et me mit dedans son esquif, avec les potées d'eau que j'avais bues. Un autre pauvre soldat, à moitié noyé, se cramponnait à la barque et l'entraînait à terre, en raison du courant ; ils lui coupèrent la main pour le faire lâcher, si bien qu'il se noya. Cela me fit grande pitié, mais il le fallait pour sauver l'esquif. Le comite me porta sur la galère, où, les pieds en haut et la tête en bas, je vomis l'eau que j'avais bue.

Mort de l'Adelantado à la Mahomette, 1605.

L'Adelantado, voyant ce malheur, alla pour s'embarquer dans sa felouque qu'avait en garde un capitaine d'infanterie, son camarade. Or celui-ci, quand il vit le désordre et la bourrasque,

s'enfuit à la galère. On conte que l'Adelentado le hélait à grands cris par son nom, l'appelant même camarade. Je ne le dirai pas, ce nom, à cause de l'infamie que cet homme commit : loin de retourner à terre, il s'enfuit et abandonna ce bon seigneur, qui se noya en voulant nager. L'esquif de la capitane, l'ayant reconnu, l'embarqua ; mais, quand on le recueillit, il était déjà noyé.

On le porta sur la capitane. Je le vis étendu sur un mauvais tapis, en la poupe de la capitane de Sicile, vêtu comme il l'était à terre, sans aucune blessure, seulement la face noire et meurtrie. Cela me fit considérer que d'être seigneur ou pauvre soldat, c'est même chose, car, tout général qu'il était, cela ne lui suffit pas pour se sauver en cette occasion où d'autres se sauvèrent, encore qu'en petit nombre, puisque de toute l'infanterie du régiment de Sicile qui s'était embarquée, il n'en resta pas plus de soixante et douze, alors que nous étions plus de huit cents quand nous montâmes à bord. Des quatre galères de Malte, il en périt relativement autant, mais je n'ai pas su le nombre.

Je vis donc l'Adelantado comme j'ai dit. Il faut savoir que, dans ma galère, il n'était revenu qu'un officier de la compagnie et pas plus de six soldats, en me comptant. Le capitaine de la galère me dit d'aller voir dans les autres si je ne trouverais pas quelques autres soldats qui fussent saufs. Je pris l'esquif, car il avait plu à Dieu d'apaiser son ire par tant de morts et par celle de l'Ade-

lantado : la mer était blanche comme du lait ; conquérir le pays, le perdre, la bourrasque, tout cela n'avait pas pris trois heures pleines. J'arrivai à la capitane et n'y trouvai d'autre soldat que l'alférez, car tous les autres avaient sauté à terre sans enseigne ; mais c'est là que je vis l'Adelantado comme j'ai dit.

Je m'en retournai à ma galère, qui était en train de lever l'ancre, et il est à remarquer que durant ce peu de temps la grève était redevenue telle que s'il ne s'y était pas fait ce grand massacre. Les Maures ne voulurent prendre vif aucun chrétien : ils les tuèrent tous, hors quelques-uns qui se cachèrent en des jarres grandes comme celles où l'on met le vin en Espagne, et qui se font dans ce pays-là ; il y en avait beaucoup, attachées à une poterne du côté de la terre. Mais ceux qui se cachèrent ainsi n'étaient pas trente.

Notre mestre de camp, un chevalier de l'ordre de Calatrava appelé don Andrés de Silva, ils le prirent vivant et, comme ils se le disputaient, ils le coupèrent par le milieu, tout vif, pour en donner à chacun la moitié, ce qui nous fit grand pitié quand nous l'ouîmes conter. Aux morts ils tranchèrent la tête et brûlèrent les corps. A ceux qu'ils prirent vifs, ils leur mirent à chacun un collier de têtes coupées et une demi-pique à la main avec une autre tête fichée sur la pointe, et de cette manière ils entrèrent à Tunis triomphants. Et telle fut la fin de cette malheureuse entreprise.

Nous partîmes pour la Sicile (1) et en chemin les galères de Malte se séparèrent pour gagner Malte, qui était proche. Nous autres, nous arrivâmes à Palerme, les fanaux des galères voilés de deuil et les tentes déployées quoiqu'on fût en août, voguant sans ordre, d'une manière qui faisait peine à voir, d'autant plus qu'une foule de barques venaient nous interroger, qui pour son mari, qui pour son fils, son camarade, ses amis, et qu'il nous était bien forcé de répondre : « Ils sont morts, » car c'était la vérité. Les clameurs des femmes étaient à faire pleurer les rames des galères.

On enleva le corps de l'Adelantado et le porta, avec force torches, à une église dont je ne me rappelle le nom et où ils le laissèrent en dépôt jusqu'à tant que de l'emporter en Espagne. Au capitaine qui lui avait enlevé sa felouque, on fit un procès et un sien frère, qui était à Palerme fort haut placé, voyant qu'il allait être condamné à une mort infamante pour la raison susdite, lui donna du poison une nuit : au matin il était mort et gonflé comme une outre. J'ai déjà dit que je tais son nom parce qu'il était très connu.

[*Comment j'épousai une veuve et ce qui en advint.*]

On refit ma compagnie et l'on m'envoya loger à Monreale, à une lieue et demie de Palerme.

(1) Le texte porte : *Partimos de Sicilia.*

Je logeais dans la maison d'un fournier ou boulanger qui avait une jument allant à l'amble et bien étoffée : il me la prêtait tous les jours et j'allais à Palerme, puis m'en revenais à Monreale.

J'étais en ce temps-là un beau gars, et galant, qui faisait envie. Dans la rue par où l'on entrait dans Monreale vivait une señora espagnole, native de Madrid et veuve d'un oïdor, avec lequel elle était venue mariée. Elle était belle, rien moins que pauvre, et chaque fois que je passais par là je la voyais à la fenêtre, si bien qu'il me parut qu'elle se souciait de moi. Je sus qui elle était et lui envoyai un message où je lui disais : « Je suis de Madrid ; si je puis servir Sa Grâce en quoi que ce soit, qu'elle me le mande ; je m'y sens plus obligé, puisque je suis de son pays, qu'aucun autre. » Elle me remercia et me permit de lui faire visite. Ce que je fis avec force compliments, et je la régalai de fruits de Monreale, qui sont les meilleurs du royaume.

De fil en aiguille nous en vînmes à parler d'amour et d'épousailles, quoique ce ne soit pas le même état que d'être la femme d'un homme de loi ou oïdor fort à son aise, ou d'un soldat qui ne possède que quatre golilles et douze écus de paie ; encore n'étais-je qu'alférez réformé. Nous en vînmes à parler sérieusement de notre mariage et je lui dis : « Señora, je ne pourrai entretenir un coche, ni tant de valets qu'en a Votre Grâce, quoique vous en méritiez bien davantage. » Elle répondit qu'il n'importait, et qu'elle serait con-

tente avec une chaise, deux servantes et deux valets. Là-dessus nous demandâmes à l'archevêque licence de nous marier dans un ermitage et il nous la donna. Car cela se fit en secret, et le duc de Feria fut aux regrets quand il le sut, parce qu'elle lui était recommandée par le duc d'Arcos.

Nous restâmes mariés avec beaucoup de plaisir plus d'une année et demie, nous aimant l'un l'autre, et tel était le respect que je lui portais que parfois, hors de la maison, je ne me voulais couvrir la tête devant elle, tant je faisais cas de sa personne.

Bref, j'avais un ami auquel j'aurais confié jusqu'à mon âme : il entra dans ma maison comme moi-même. Il fut si traître que, sans considérer la grande amitié qu'il y avait entre nous deux, il commença de jeter les yeux sur ma femme que j'aimais si fort. Encore que je m'aperçusse de divers détails et que l'homme me parût plus soucieux qu'à son ordinaire, je ne songeai pas à une chose pareille jusqu'à tant qu'un petit page que j'avais me fût venu dire : « Señor, est-ce qu'en Espagne les parents donnent des baisers aux femmes de leurs parents? — Pourquoi dis-tu cela? — Parce qu'Un Tel a donné un baiser à la señora, et elle lui a montré ses jarretières. — En Espagne, on en use ainsi, lui dis-je ; sinon Un Tel ne le ferait pas. (Je ne veux pas les appeler par leurs noms, ni elle, ni lui.) Pourtant ne le répète à personne. S'il le fait une autre fois, dis-le-moi pour que je leur en parle. » L'enfant me le raconta une autre

fois. Bref, moi qui ne dormais pas, je faisais celui qui ne songe à rien auprès de celui qui songe à mal, jusqu'à tant que la Fortune me fit les surprendre unis ensemble, un matin. Ils moururent. Dieu les ait au ciel si en cette transe ils se repentirent ! Il y eut force circonstances encore, mais j'écris cela de mauvaise grâce. Je dirai seulement que de tout le bien qu'elle avait je ne pris pas un denier, mais seulement mes papiers de service. Le bien, c'est un fils du premier mari qui en jouit.

CHAPITRE IX

COMMENT JE M'EN FUS EN ESPAGNE ET COMMENT
ON Y PRÉTENDIT QUE J'ÉTAIS ROI DES MO-
RISQUES, D'OU M'ADVINRENT FORCE TRACAS.

Je m'en fus en Espagne, à la Cour, pour m'occuper de mon avancement. On me mit parmi ceux qui étaient proposés pour capitaines, et le poste de sergent-major de Sardaigne étant vacant, on me le donna, après que le Conseil de guerre m'eut consulté là-dessus. Mais, voulant me le souffler pour un frère de son valet, Don Rodrigo Calderon (1) (qu'il soit au ciel!) fit tant qu'on mit sur ma patente : « Au bon plaisir du gouverneur ou capitaine général, » chose qui ne s'était jamais vue.

J'entretins de cela le secrétaire Gasol (2) : il haussa les épaules. Je pris une mule et m'en fus à l'Escorial parler au roi Don Philippe III (qu'il soit au ciel!) : il me renvoya à Don Rodrigo Calderon, car nous n'étions alors qu'en 1608. Je répondis au roi : « Señor, c'est Don Rodrigo qui a

(1) Don Diego Caldéron, marquis de Siete Iglesias, favori de Philippe IV, eut la tête tranchée le 21 octobre 1621.

(2) Il était protonotaire en 1612.

fait mettre sur ma patente la note en question. » Il me dit avec mauvaise humeur : « Je vous ferai dépêcher cela. » Je m'en fus parler à Don Rodrigo ; il savait déjà ce qui s'était passé avec le roi, aussi me dit-il : « Et comment savez-vous que c'est moi qui ai fait mettre en la patente ce dont il s'agit ? Allez, allez ! »

Blessure au scribe à l'Escorial.

Je sortis de là et une heure plus tard vinrent à moi deux hommes qui me dirent : « Que Votre Grâce vienne avec nous. » Cela me parut ressembler fort à un commandement de justice, quoiqu'ils n'eussent pas de verges ; mais, après les choses susdites, qui s'étaient passées avec le roi et Don Rodrigo, j'achevai de me persuader que c'était bien la justice et c'était droitement pensé.

Ils m'emmenèrent donc entre eux deux, tout en causant et m'interrogeant sur mes prétentions d'avancement, tellement que nous parvînmes aux maisons d'en bas. Je pensais qu'ils allaient m'enfermer dans la prison, mais nous passâmes tout à côté d'elle, car elle se trouve sur le chemin. Cependant, nous étions sortis du village : comme nous en étions à deux portées de mousquet, l'un d'eux, qui marchait à mon côté droit, mit la main par derrière sous sa cape. Mais moi, c'étaient ses mains que je regardais, plus que sa cape : je tire sur-le-champ mon épée et lui en donne un si bon coup de taille sur la tête, que le voilà par

terre, son écritoire à la main ; et si je ne l'avais vue, j'aurais redoublé. L'autre, qui était alguazil, de mettre aussitôt l'épée à la main ; sur quoi, m'écartant un peu, je trace une raie par terre avec ma lame et m'écrie : « Que personne ne passe outre, ou je le mets en pièces ! » Là-dessus l'alguazil se met à étancher le sang du blessé avec des mouchoirs ; et c'est de la sorte qu'on me notifia de ne pas entrer dans l'Escorial sans licence du roi, sous peine de la vie. Je dis : « Et ma mule, qui est à l'auberge ? Je ne puis pas même l'aller prendre ? — Non, dirent-ils, nous vous l'enverrons. » Et en toute hâte ils s'en furent panser le scribe et rendre compte à celui qui les avait envoyés. Il paraît qu'on rit beaucoup de mon histoire au souper du roi.

[*Je me fais ermite.*]

Ma mule amenée par un paysan, je me mis en selle et pris le chemin de Madrid. Durant ces sept lieues, j'entrai en compte avec moi-même et pris la résolution d'aller servir Dieu au désert et de ne mettre plus les pieds à la Cour ni au Palais. A Madrid, ayant regagné mon hôtellerie, j'y persistai dans ce propos et m'occupai sur-le-champ de mon voyage, qui était de m'en aller au Moncayo, de construire un ermitage dans cette montagne et d'y terminer ma vie.

J'achetai donc les ustensiles qu'il faut à un ermite : cilice, disciplines, de cette bure dont ils

font leurs frocs, un cadran solaire, force livres de pénitence, des semences, une tête de mort et une petite houë. Je serrai le tout dans une grande valise et retins deux mules et un garçon pour mon voyage, sans dire à personne où j'allais. Puis je renvoyai un valet que j'avais et reçus la bénédiction de ma mère, qui pensait que j'allais accomplir ma charge de sergent-major ; beaucoup le crurent aussi quand ils me virent passer par San Felipe (1), sur le chemin d'Alcala et de Saragosse.

J'arrivai au port d'Arcos, où l'on examine les bagages, et comme on voulait me faire ouvrir cette valise qu'on voyait si grande, je dis : « Je supplie Vos Grâces de ne point l'ouvrir, il ne s'y trouve rien à censurer. Que voulez-vous que possède un soldat qui vient de la Cour ? » Ils la voulurent ouvrir néanmoins et trouvèrent d'abord les ustensiles susdits, dont ils restèrent pantois. « Señor, dirent-ils, où allez-vous avec cet attirail ? — Servir un peu un autre roi, car je suis las, » répondis-je ; et comme ils me virent bien résolu, cela les émut de pitié, singulièrement le muletier qui pleurait comme un nouveau-né.

Nous continuâmes notre chemin tous les deux, causant de ma retraite, jusqu'à Calatayud, où il y avait quelques chevaliers de Malte de ma connaissance. Je leur demandai des lettres de recommandation pour m'accréditer auprès de l'évêque

(1) Église d'un couvent d'Augustins qui se trouvait à l'angle de la Calle Mayor et de la Puerta del Sol,

de Tarazona qui a le Moncayo dans son diocèse. Ils me prêchèrent de leur mieux pour me détourner de prendre une si forte résolution, sachant bien quelle sorte d'homme j'étais ; mais ne me pouvant ôter mon dessein, ils me donnèrent une lettre de forte recommandation où, par ailleurs, ils suppliaient l'évêque de me tirer ce projet de la caboche. L'évêque était un frère de l'ordre de Saint-Jérôme, qui avait été le confesseur du roi Philippe II (1).

Arrivé à Tarazona, je me rendis à une auberge, renvoyai le garçon avec ses mules, qui ne pouvait se décider à s'en aller, tant il m'avait pris en affection, et deux jours plus tard je fus voir l'évêque et lui donnai la lettre. Il me commanda de rester à souper avec lui et au dessert il me fit un petit sermon, où il me montrait les mille inconvénients de mon nouveau métier et ma jeunesse. Mais je restai ferme en mon dessein. Je demurai dans sa maison huit jours à ses frais, et toujours des sermons, jusqu'à tant qu'il s'aperçût qu'il n'y avait pas de remède. Alors il me donna une lettre pour son vicaire, qui était à Agreda, sur le versant du Moncayo. Et j'allai remettre mes deux lettres au vicaire qui resta étonné de ma résolution et me dit que je pourrais commencer quand je voudrais.

Il y avait pour corregidor en cette ville un grand ami à moi, de Madrid, qui avait nom Don Diego

(1) Frère Diego de Yepes, évêque de Tarazona de 1599 à 1613, qu'il mourut.

Castellanos de Maudes. Quand il me vit, il m'emmena pour quelques jours dans sa maison, où il sut presque me faire renoncer à mon idée. Dans la ville, lorsque l'on apprit mon projet et qu'on connut que le corregidor m'avait à la bonne (c'était un homme qui s'était montré à son honneur en une foule d'affaires), je gagnai la bonne volonté de tous. Et voyant ma persévérance, on m'aida à construire mon ermitage, que je plaçai à un peu plus d'une demi-lieue de la ville, sur la pente de la montagne.

Je le munis de menues choses, avec l'image de Notre-Dame-de-la-Grâce en sculpture. Je fis une confession générale dans un couvent de San-Diego, de frères franciscains déchaux, qui se trouvait hors de la cité, sur le chemin de mon ermitage, et, le jour que je pris l'habit d'ermite déchaux, ce fut le vicaire qui le bénit et qui dit la messe, où assistèrent le corrégidor et force cavaleros. La messe dite, ils s'en furent tous et je me trouvai seul, fort occupé à répartir mon temps entre des besognes salutaires à l'âme. Je passai le froc de la couleur de saint François, déchaux de pied et de jambe. Je venais tous les jours ouïr la messe au couvent, où les frères me tourmentaient pour que je devinsse des leurs ; mais je ne le voulais pas.

Les samedis, j'entrais dans la ville et demandais l'aumône. Je ne prenais pas d'argent, mais de l'huile, du pain et des aulx, dont je me sustentais, mangeant trois fois par semaine une

soupe avec ail, pain et huile, le tout cuit ensemble ; et les autres jours, du pain, de l'eau et de diverses herbes qui sont en cette montagne.

Je me confessais chaque samedi et communiais. On m'appelait Frère Alonso de la Mère de Dieu et certains jours les frères me faisaient manger avec eux, ayant dessein que je me misse moine. Toutefois, quand ils virent qu'il n'y avait pas moyen, ils me firent un procès pour que je quittasse l'habit ou froc de leur ordre que je portais. Ils en vinrent à bout et je dus (j'en fus fort marri) changer de hardes et prendre les couleurs des frères victoriens. Apparemment que s'il y eût eu de ceux-là dans le pays, ils eussent fait de même, tant ces moines tenaient à me faire entrer dans leurs religions !

Je passai environ sept mois à mener cette vie, sans qu'on ouît dire rien de mal sur moi ; j'étais plus gai qu'un jour de Pâques ; et je vous promets que si l'on ne m'eût pas arraché de là comme on m'en arracha, et que j'y fusse resté jusqu'aujourd'hui, je serais souï de faire des miracles.

[Bruit d'une conspiration des morisques.]

Revenons en arrière, au temps où j'étais à Hornachos : il y avait alors cinq ans passés depuis cette année 1603 jusqu'à l'an 1608, qui était celui où j'étais dans mon ermitage ou y étais venu.

Le bruit courut en Espagne que les morisques

se voulaient soulever. L'alcade Madera (qui était alcade de Casa y Corte), s'étant rendu à Hornachos pour y faire une sérieuse enquête sur la rébellion pour laquelle on disait que les morisques s'étaient conjurés, se trouvait audit village avec sa cour : il y fit pendre six morisques. Pourquoi, je l'ignore, mais ce que je sais bien, c'est que des laboureurs, étant venus du village de Guareña à Hornachos pour vendre du froment, virent les morisques pendus, ce qui leur fit dire : « Ce n'est pas sans raison que les soldats qui ont passé par notre pays il y a quelques années, disaient que ces gens-là avaient une cave pleine d'armes cachées. » Il ne manqua pas de se trouver quelqu'un pour ouïr ces mots et aviser l'alcade. Celui-ci les envoya prendre, et ils confessèrent ce qu'ils savaient, disant qu'une compagnie de soldats avait passé par leur pays quelques années plus tôt, que les soldats avaient eu une rixe avec les gens du lieu, et qu'ils criaient : « Ah ! cordieu ! si nous étions armés des armes qu'on a trouvé cachées dans la cave de Hornachos ! » Interrogés quel était le capitaine, les paysans dirent qu'ils ne le savaient pas. Là-dessus l'alcade dépêcha quelqu'un au village pour voir s'il pourrait l'apprendre, et comme en tous les cantonnements, avant de faire les logements, on publie un ban au nom du capitaine, on le connut avec facilité.

Une fois qu'on sut le nom du capitaine, qui à cette époque était à Naples, on trouva dans le village des témoins qui déclarèrent : « La faute

est à l'alférez. Puisqu'il avait découvert ces armes sans en rien dire à personne, il eût dû les répartir entre les soldats. » Là-dessus, l'alcade de chercher qui était l'alférez. On ne le lui sut dire. Mais il envoya à la Cour pour savoir qui était l'alférez du capitaine Don Pedro Jaraba del Castillo, lors de la levée de l'an 1603, et l'on apprit aisément que c'était moi.

On me rechercha et l'on parvint à savoir que j'étais ermite dans le Moncayo et que j'avais renoncé à exercer l'office de sergent-major de Sardaigne. J'avais en effet écrit de mon ermitage à ma mère et à quelques officiers de la secrétairie d'État, mes amis ; c'était le señor Andrés de Prada, le vieux, qui la tenait alors, et il me faisait mainte faveur. On dépêcha donc une cédule royale portant qu'on me vînt arrêter. Puisque j'avais trouvé ces armes ; puisque je n'avais pas fait de rapport à ce sujet jusqu'à présent ; puisque enfin c'était juste au moment où les morisques complotaient de se soulever, qu'au lieu d'aller en Sardaigne exercer mon office, je m'étais retiré en habit d'ermite au Moncayo qui est le lieu le plus fort de l'Espagne, communiquant avec Aragon et Castille et sur la frontière de l'un et de l'autre, tout cela donnait à penser, estimait-on, que j'étais peut-être le roi de ces morisques, car on ignorait ce qui m'avait obligé à me retirer ici.

Mes prisons, étant ermite.

Celui qui avait commission de m'arrêter (il s'appelait Un Tel Llerena, alguazil de Cour) arriva, présenta secrètement ses lettres au corregidor d'Agreda et, après avoir convoqué force gens armés, il s'en vint à mon ermitage. Comme le chemin n'était pas route royale, ni même route d'aucune sorte, je m'étonnai fort de voir arriver ensemble tant de personnes en armes ; j'imaginai que c'était une compagnie de soldats de recrue qui passaient en Aragon ; mais, quand je les vis s'acheminer vers l'ermitage, je ne sus que penser, d'autant plus qu'ils avançaient avec non moins de précautions que si c'était une citadelle qu'ils eussent à emporter.

Les voilà donc qui s'approchent de moi, qui me tenais là le rosaire d'une main, un bâton de l'autre ; ils me saisissent, me font prisonnier, me lient sur-le-champ les mains derrière le dos et me mettent une paire de fers aux pieds, plus contents que s'ils s'étaient emparés d'une place très forte. Enfin ils me placent sur le dos d'un âne, assis et ligoté, et se remettent en route vers la ville. J'entendais dire : « C'est le roi des morisques. Admirez avec quelle dévotion il vivait dans la montagne ! » D'autres ajoutaient mille sottises. Et nous parvînmes de la sorte en un endroit où tout le village s'était assemblé pour me voir ; aux uns je faisais pitié, aux autres je donnais à jaser.

On me mit sous bonne garde en prison, où je passai cette nuit-là à me recommander à Dieu et à faire l'examen de ma vie : pourquoi avait-on bien pu me faire prisonnier avec tant de précautions et sur l'ordre du roi? Je ne pouvais savoir ce qui s'était passé et je faisais mille conjectures. Le lendemain je priai qu'on appelât le corregidor et, quand il fut venu, je lui demandai de me dire, s'il la savait, la cause de ma prison. « Je crois, me répondit-il, que cela touche les morisques. » Là-dessus, je songeai que cela pouvait être au sujet des armes que j'avais découvertes à Hornachos, lesquelles me revinrent aussitôt à la mémoire, et je dis : « Si c'est à cause des armes que j'ai découvertes à Hornachos, pourquoi m'a-t-on arrêté avec tant de cautèle? Si l'on m'eût interrogé, j'aurais tout dit. » Fort étonné, le corregidor manda sur-le-champ le Llerena, à qui il repète mes paroles : l'autre d'en sauter de joie ! Il commanda de m'ôter les fers des mains, qui me tourmentaient.

On me donnait à manger fort exactement : et comme j'étais habitué à me nourrir d'herbes, j'enflai bientôt, tellement qu'on me crut mort, pensant que c'était le poison. On manda des médecins ; ils me soignèrent et connurent tout de suite ce que j'avais, qu'il était aisé de guérir. Nous cheminions vers Madrid : tout le long de la route je fus régalingé, mais toujours avec mes fers et douze hommes de garde armés d'escopettes. Nous arrivâmes ainsi à Madrid et l'on me fit

mettre pied à terre à la rue des Fontaines (1), dans la maison de l'alcade Madera, qui était venu de Hornachos.

Dès que je fus descendu, il me fit ôter mes fers et m'emmena dans une salle où nous demeurâmes seuls et où il se mit à me demander avec affection pour quelle raison je m'étais retiré du monde. Je lui dis ce que j'ai écrit ci-dessus. Passant outre, il me dit : « Êtes-vous jamais allé à Hornachos? » Je répondis : « Señor, si c'est au sujet des armes que j'ai découvertes là dans un silo, lorsque j'y étais avec ma compagnie, il y a cinq ans, que Votre Grâce ne se fatigue pas à m'interroger, car je vais lui dire comment les choses se sont passées. » Il se mit debout et m'embrassa, en s'écriant que j'étais un ange et non un homme, puisque Dieu avait voulu me conserver pour faire la lumière sur la méchanceté et les mauvais desseins des morisques. Je commençai de lui conter ce que j'ai déjà dit. Il me fit conduire à la maison d'un alguazil de Cour qui avait nom Alonso Ronquillo, avec six hommes pour me garder à vue, mais sans fers, ordonnant qu'on me régâlât et qu'un médecin fût présent à mon dîner et à mon souper, lequel ne me laissait manger ni boire à mon gré, mais seulement au sien : par quoi je vis qu'un ouvrier mange mieux qu'un grand seigneur.

A quinze jours de là, durant lesquels je pus

(1) *Calle de las Fuentes.*

communiquer avec ma mère et mes amis, encore que toujours gardé à vue, mais sans médecin à ma table, arriva une nuit l'alguazil Ronquillo, sur le coup de minuit, en habits de voyage et des pistolets à la ceinture, en compagnie de six hommes équipés de même. Il entre dans la chambre et dit : « Señor sergent-major, que Votre Grâce s'habille : nous avons affaire. » J'avais peu d'effets à mettre : je me jette un froc sur le dos et, cela fait, je demande : « Où va Votre Grâce? — Où l'ordonne le Conseil. » Je réplique du tac au tac : « Plaise donc à Votre Grâce d'envoyer quérir à San Ginès un prêtre qui me confesse, car je ne sortirai point d'ici à moins que cela. — Il est tard, reprend-il. Allons ! il n'en est pas besoin. » Mais, à cause de cela même, je craignais ce que mon imagination me représentait, qui était qu'on ne me menât hors de la ville pour m'y donner le garrot.

CHAPITRE X

OU L'ON CONTINUE DE CHERCHER DES TÉMOIGNAGES SUR MA ROYAUTÉ

En somme, on m'amena le vicaire du curé de San Giniès, qui logeait à trois maisons de là, et je me retirai dans un coin où je me confessai. Plût à Dieu qu'aujourd'hui où j'écris, je fusse le quart aussi bon que j'étais alors ! Je suppliai et requis instamment le confesseur de rendre compte de tout, dès le lendemain, au secrétaire Prada et à ma mère, et de les supplier de poursuivre la cause, afin que nul ne pût dire jamais que j'avais été traître au roi. Et là-dessus la confession prit fin et le vicaire s'en fut. A moi, on me mit les fers et l'on me lia soigneusement sur une mule de selle ; sous son ventre on attachait mon autre pied qui n'avait point de fers.

Nous sortîmes de la maison, qui se trouvait au coin de San Giniès, et l'on me conduisit par le chemin des pendus : nous entrâmes sur la place (1), descendîmes par la rue de Tolède, la porte Cer-

(1) *La Plaza Mayor.*

rada et la rue des Justiciés (1). A vrai dire, c'était afin de gagner la porte de Ségovie par laquelle il faut qu'on passe quand on se rend à Hornachos, où l'on me menait ; mais il aurait pu me le dire et m'épargner l'appréhension où j'étais qu'on ne m'allât donner le garrot. En somme, nous cheminâmes durant tout le reste de la nuit, et chaque ombre d'arbre, je la prenais pour le bourreau.

Nous vîmes le jour se lever à Mostoles et nous cheminâmes jusqu'à Casarubios, où nous donnâmes la provende aux bêtes et déjeunâmes, quant à moi de mauvais appétit. Je demandai à l'aiguazil pourquoi il ne me disait pas où nous allions et ne m'avait pas épargné l'angoisse que j'avais eue toute la nuit. « Nous nous rendons, répondit-il, à un endroit que je ne veux vous dire jusqu'à tant que nous y soyons parvenus : c'est l'ordre du Conseil. » Malgré cela, il me demeura quelques soupçons.

Quand nous fûmes en vue de Hornachos, il me dit : « C'est là que nous allons. On y doit faire cette nuit une exécution ; c'est pourquoi nous n'y entrerons pas avant minuit. » Nouveaux soucis pour moi : nous étions dans un jardin en attendant l'heure et je me disais qu'elle serait ma dernière, mais je m'en tourmentais peu. Quand elle viendra, qu'il me soit seulement donné d'être comme j'étais alors, et je serai content !

(1) *De los Ajusticiados.*

[*De ce qui m'advint à Hornachos et à Madrid.*]

A l'entrée du village, il m'ôta les fers et me délia en disant : « Que Votre Grâce nous désigne la maison où étaient les armes. — Señor, répondis-je, je ne connais pas le village, car je n'y ai demeuré qu'un après-midi et une nuit : quand le soldat me vint chercher, il faisait nuit, et il y a cinq ans de cela. Mais que Votre Grâce me mette en une certaine rue qui est là-haut, où il y a une fontaine, et j'espère en Dieu que je reconnaîtrai la maison. » Ainsi fit-il, et je dis : « La maison, c'est celle-ci ou bien celle-ci. — Bon, fit-il. Allons à l'auberge. » Nous y fûmes et il me donna à souper. Qu'il soit crevé ! Imaginez si le souper me parut bon après des angoisses pareilles !

Quand il fit jour, on imagina un moyen de me faire entrer dans les deux maisons sans scandale pour les reconnaître : ce fut, en pénétrant dans diverses autres, de dire que j'étais envoyé par l'évêque de Badajos pour voir si dans les maisons on avait bien des images et des croix, et, comme j'étais vêtu en ermite, les gens le crurent. Cela fut même cause que des marchands d'objets de piété accoururent à Hornachos avec des images sur papier et s'y firent riches ; il n'y était plus de porte où ne se vissent deux ou trois croix : on se fût cru sur un champ de bataille.

J'entrai dans la maison et retrouvai le silo ;

mais il n'était plus comme je l'avais dit dans ma déposition, savoir blanc comme pigeon et d'environ trente pieds de long sur vingt de large. Je demeurai interdit et appuyé au mur, que j'égratignais du doigt comme un homme confus, lorsque Dieu voulut que je fisse tomber une plaque de boue à l'endroit où je grattais ainsi : le dessous était demeuré blanc. J'examinai la muraille et dis : « Señor, qu'on amène quelqu'un pour jeter bas un mur de torchis ; » en grattant toutes les parois, j'avais vu qu'il n'y en avait que trois blanches et que l'une d'elles était noire. Ils amenèrent quelqu'un qui démolit la noire et bientôt apparut le silo en l'état que j'avais dit : ils avaient jeté une cloison au milieu, d'une pièce ils en avaient fait deux, et plaqué une couche de boue partout.

On arrêta le maître de la maison. Il dit qu'il l'avait achetée, deux années auparavant, à un autre morisque dont je ne sais le nom. On voulut prendre celui-ci, mais le bruit ayant couru qu'on avait démoli sa maison, il avait sauté sur une jument qu'il avait et s'était enfui en Portugal, d'où il coûta gros pour le tirer. On mit l'embargo sur son bien et c'est pour l'alguazil et les gardes que fut la fête. Avec tout cela, ils me gardaient avec moins de soin. On dépêcha à la Cour pour rendre compte de ce que je viens de dire et l'alcade apprécia fort la nouvelle.

J'étais quasi malade à la mort ; mais on me donna tant de remèdes et de soins, que je guéris

promptement. On m'envoya chercher et, pour m'emmener, on manda une litière et un médecin qui demeura près de moi, car j'étais encore en convalescence. En tous les villages où je passais, le corregidor ou l'alcade sortait pour prendre livraison de moi, jusqu'au lendemain qu'il me passait à un autre, avec cela très bien régalé, et en de beaux logis, non dans la prison, car je n'y entrai jamais plus. Nous arrivâmes de la sorte à Madrid et l'on me conduisit à la même maison d'où j'étais parti. En me revoyant, ma mère versa d'abondantes larmes.

Moi, j'étais déjà en bonne santé. Un jour on me mène dans la maison du président de Castille, qui était le señor Don Pedro Manso (1), où se tenait une junte des conseils du roi et de la guerre. Le señor Don Diego de Ibarra (2) et le señor comte de Salazar (3) faisaient partie de celui de la Guerre. Les autres, je ne les connaissais pas, hormis le señor Melchor de Molina (4), qui était fiscal.

On amena pour le confronter avec moi le commissaire à qui j'avais dit dans mon interrogatoire que j'avais rendu compte : il niait qu'il eût jamais été à Hornachos. On me lit ma déposition et je

(1) Alcade de Cour, puis président de la chancellerie de Valladolid en 1606, président du conseil de Castille en 1608, démissionnaire en 1610 et mort la même année. Patriarche des Indes et archevêque de Césarée.

(2) Majordome de l'archiduc Albert, ambassadeur en France, membre du Conseil d'État, mort en 1626.

(3) Don Bernardino Velasco y Aragon.

(4) Fiscal du Conseil du Roi en 1612.

déclare : « Je connais ce commissaire, et la vérité, je l'ai dite tout entière dans cette déposition. Pourquoi nie-t-il une chose si claire? » Mais il nie encore. Alors moi, je dis : « Señor, c'est la vérité, et s'il me faut la certifier en souffrant la question, je le ferai ! » Les choses en restèrent là, et l'on ordonna de me reconduire à ma prison accoutumée et le commissaire à la prison de la Cour.

On me donne la question.

Peu de jours s'étaient écoulés, lorsqu'une nuit que j'étais couché, on me fit vêtir et, me mettant en chaise, on me mena à la rue des Fontaines. On me dépose dans une salle fort tapissée, où se trouvait une table avec deux voiles et un crucifix, un encrier, de la poudre à sécher et du papier : non loin un chevalet dont la vue me réjouit peu ; et le bourreau, l'alcade et un greffier étaient là. L'alcade me conforte et me dit : « Le commissaire nie que Votre Grâce lui ait fait part de sa trouvaille des armes : aussi vous faut-il mettre à la question, et cela pèse à mon âme. » Puis il commande qu'on fasse le nécessaire. Le greffier me notifie je ne sais quoi, dont il ne me souvient, et le bourreau me met nu, me jette sur le chevalet et me passe ses cordes.

Ils commencèrent par m'inviter à dire à qui j'avais livré les armes. Je répondis que je m'en remettai à ma déposition : « Je sais qu'on t'a

donné à toi et à ton capitaine, quatre mille ducats pour que tu ne parles pas, dit l'alcade. — C'est mensonge, fais-je, mon capitaine n'a jamais ouï parler de cela plus que du Grand Turc. Ce que j'ai dit est la vérité. » Après quoi je ne voulus plus répondre un mot tout le temps qu'on me tint là, si ce n'est que je dis : « C'est un peu fort d'être torturé pour avoir dit la vérité et surtout quand il m'importait si peu de dire la chose tout bonnement ! Si Votre Grâce veut que je me dédise, je le ferai. — Serre, dit-il, et donne un autre tour. » Mais il me sembla que ce tour-là ne me faisait pas beaucoup de mal, et aussitôt il commanda de m'enlever, de me mettre sur la chaise et de m'emporter à la maison, où l'on me soigna et régala comme le roi ; et en me mettant dans la chaise, l'alcade m'embrassa.

Je demeurai au lit, bien régalé, plus de dix jours, après lesquels je me levai. Le commissaire cependant était cuisiné dans la prison de la Cour ; mais il appartenait au Connétable vieux, qui l'aidait, et au comte du Rhin, homme âgé, sans compter qu'il possédait trente mille ducats, à ce qu'on dit. Un arrêt fut rendu, par lequel j'étais relaxé sous serment de ne point sortir de la Cour jusqu'à tant qu'on me le commandât, et l'on m'ordonna de quitter mon habit d'ermite, au lieu duquel on me remit des habits de soldat en velours, et fort bons ; avec cela on m'assignait quatre écus d'or par jour pour manger et loger, que le secrétaire Miña me délivrait ponctuelle-

ment tous les quatre jours. Tout cela sur les biens des morisques.

Je me rendis à San Félipe, galant comme je viens de dire. Tous s'ébahissaient de me voir et se réjouissaient de ma liberté. Chaque soir je me rendais chez l'alguazil qui m'avait tenu prisonnier et sa femme me disait : « Señor, le commissaire prouve à grand renfort de témoins qu'il n'est pas allé à Hornachos. Moi, pour ce que Votre Grâce a mangé le pain avec nous, je vous conseillerais de fuir. N'allez pas retomber en prison ! Comme on dit, mieux vaut saut en maquis que prières de bonnes gens. » Je pensais qu'elle parlait en bonne intention et, pardi ! je me préparai à partir comme elle me le conseillait. Mais elle le faisait sur les instances du commissaire qui, comme j'ai dit, était riche, et en somme elle en vint à ses fins.

[*Je quitte Madrid à la dérobée.*]

J'avais quelques économies et demandai au secrétaire de me donner ma pension de deux jours, sous prétexte que j'en avais besoin. Je vendis mes habits noirs, achetai en la rue des Postes des chausses et une capote grises, sans doublure, avec des guêtres et une mauvaise épée, et une nuit, au crépuscule, je sortis de Madrid, le sac au dos et la *montera* en tête, mettant le cap sur Alicante. C'était en janvier : qui a suivi ces chemins-là en pareille saison me prendra en pitié.

Je vis l'aurore dans la barque de Bayona et continuai à travers la Manche. Arrivé à Albacete, je pris la route d'Alicante, où je parvins en quatre jours. J'y pris langue pour savoir où était le régiment de la Flotte, car tous les régiments d'Italie et de la Flotte étaient dans ce royaume de Valence, et beaucoup des soldats qui appartenaient à ma compagnie quand nous passâmes à Hornachos en faisaient partie : en effet, comme on refondit ma compagnie lorsqu'on me réforma à Lisbonne, tous les soldats qu'on garda en pied, on les fit entrer dans la Flotte ou, pour mieux dire, dans son régiment.

J'appris que ce régiment se trouvait dans la montagne de Cortes à Lahuar, et je m'y acheminai, vêtu comme j'ai dit. Comme je voulais retrouver quelques-uns de mes soldats, je m'arrangeai pour aller voir entrer chaque jour les compagnies de garde et parmi elles je reconnus plus de quinze de mes hommes, dont deux étaient devenus alférez. A ceux-ci je contai mes peines ; ils y compatirent et m'emmenèrent à leur auberge. Quand je leur dis que le commissaire niait d'avoir été à Hornachos, ils s'écrièrent qu'il mentait et qu'ils pourraient lui remettre en mémoire ce qu'il avait mangé ce matin-là, et en quelle auberge. Nous parlâmes à quelques-uns des soldats pour qu'ils dissent leur mot et j'adressai un mémoire que je tenais tout prêt à l'auditeur du régiment. J'y racontais que, pour recouvrer certain bien, il m'importait d'avoir certains témoignages éta-

blissant qu'à telle époque, Un Tel avait été présent en un pays ou village qui avait nom Hornachos, en raison de quoi je lui faisais cette supplique et lui donnais les noms des témoins.

Grâce à cela, je recueillis cinq témoignages comme quoi le commissaire était à Hornachos au temps où la compagnie s'y trouvait. Une fois écrits, je les gardai à part moi et je voulus repartir. Mais, comme nous attendions d'heure en heure qu'on nous envoyât mettre à sac les morisques de cette montagne, je demurai là quelques jours ; à cause du mauvais temps aussi, qui était cruel.

Or, deux jours après ma fuite de Madrid, on s'était aperçu de mon absence et l'on m'avait fait rechercher de divers côtés, en même temps qu'on me faisait crier dans la ville par le crieur public. Comme je ne répondais pas et qu'on ne savait où j'étais, encore qu'on eût appris à de certains indices qu'on avait relevés que je m'étais enfui jusqu'à Valence, le commissaire commença de demander à être relâché : « Tout ce qu'a raconté Contreras est mensonge, disait-il ; il est retourné joindre les morisques pour se mettre avec eux. » Le coquin avait de l'argent et deux grands seigneurs l'aidaient : grâce à cela il n'eut pas grand-peine à se faire relaxer. L'alcade pourtant ne voulut rien croire de mal sur mon compte, d'autant moins qu'on avait fait secrètement pleine enquête, et en remontant jusqu'au quatrième degré, pour savoir si j'avais du sang more ou juif ; je dis cela,

parce que le secrétaire Piña me dit plus tard : « Si Votre Grâce avait de bien ce qu'ont coûté les enquêtes et informations sur votre naissance, vos pères et aïeux paternels et maternels, vous auriez de quoi vivre bien des jours ; et il est heureux qu'on n'ait pas trouvé trace de sang juif ou more, car il est certain que Votre Grâce eût été pendue. » Mais pendant ce temps-là ce brave commissaire était sorti de prison, et l'on fulminait la sentence contre les morisques (1), tandis que moi, on me recherchait.

Retour de Valence à Madrid.

Au bout de quelques jours, dans un petit pillage qui fut fait des morisques dans la sierra de Lahuar, il m'échut un mulet superbe, un mulet de muletier (2). L'ayant monté, je pris le chemin d'Albacete, avec un passeport du sergent-major du régiment, disant que je n'étais pas en activité et que j'avais gagné le mulet, qu'il était mien, donnant son signalement. A Albacete, je vendis l'animal, dont je tirai trente-six ducats, quoiqu'il en valût cent. Je m'acheminai vers Madrid et, à une lieue de Vallecas, je fis un pli portant cette adresse : *Au roi notre Sire, aux mains du secrétaire Andrés de Prada*; puis avec mon bissac, comme un courrier, j'entrai dans Madrid à la nuit tombante.

(1) La sentence qui les expulsa d'Espagne en 1609 et 1610.

(2) Un mulet de connaisseur.

Je m'en fus tout droit à la maison du señor comte de Salazar et parlai à son secrétaire Medina. D'abord qu'il me reconnut, il me dit : « Fuyez avec l'aide de Dieu ! Si l'on vous prend, vous serez pendu demain. » Je lui réplique ; il me répète : « Fuyez » ; j'appelle un page et lui dis : « Que Votre Grâce dise au comte qu'il y a ici un courrier qui vient de l'armée de Valence. » Le comte me fait entrer sur-le-champ et, sitôt qu'il me reconnaît, le voilà qui regarde de côté et d'autre, à ce qu'il me semble, s'il y a là quelqu'un pour m'arrêter. Je lui dis : « Señor, je suis l'alférez Contreras. Le souci de ma réputation m'a obligé à venir fait de la sorte (j'avais de la boue jusqu'à mi-jambe) et, pour que Votre Seigneurie voie de quoi il s'agit, j'apporte ici une enquête prouvant que le commissaire a été à Hornachos. C'est afin de l'aller faire là où il y avait des soldats de la compagnie que je me suis enfui sans congé. Que Votre Seigneurie commande ce que bon lui semblera. » Il dit alors : « Par cet habit (1) ! j'ai toujours eu bonne opinion de Contreras. Rendez-vous chez Melchor de Molina, le fiscal ; contez-lui la chose sur-le-champ et voyons-nous demain. »

J'allai à la maison de Melchor de Molina, le fiscal, mais on me dit qu'il était au lit. Sur quoi je décidai de me rendre chez une femme de ma connaissance. J'appelle à la porte ; une fille de service qu'elle avait me répond, ouvre et, sitôt

(1) Il veut parler de l'ordre de chevalerie dont il fait partie.

qu'elle me reconnaît, s'écrie, comme stupéfaite : « Oh ! c'est l'alférez ! » J'entre, fait comme j'ai dit, ce qui rendait malaisé qu'on me reconnût, et je dis : « Pourquoi se frapper si fort ? — Est-ce le moment de venir à Madrid ? dit la femme. Vous serez tôt pris et pendu. Par les plaies de Dieu ! réfugiez-vous dans une église. — Petite Isabelle, fais-je, tiens, va à la maison de l'ambassadeur d'Angleterre (1) et rapporte un pâté quelconque, du vin aussi. Je suis mort de faim. Si je dois être pendu, que je meure du moins la panse pleine ! »

La jeune fille alla et revint comme le vent ; elle apporta le pâté et le vin, et dit à sa maîtresse : « Asseyez-vous et soupez. » L'autre répondit qu'elle avait déjà soupé, mais moi, je me mis à manger. Quand ce fut fini, je me fis laver les pieds avec un peu de vin et me couchai.

Je dormis, fatigué comme j'étais, et pour promptement que je me levasse, le fiscal était déjà sorti. On me dit qu'il était allé entendre la messe à la Compagnie de Jésus. J'y fus et, au sortir de l'église, je lui parlai et lui contai comment j'apportais une enquête, et comment le comte m'avait dit de la lui remettre, et qu'ils se verraient au Palais. Il prit l'enquête (il avait deuil de me voir) et me dit de l'attendre à sa maison, ce que je fis comme il me le commandait.

La servante de la dame chez qui j'avais soupé était la bonne amie d'un recors. Elle l'avisa dès

(1) Aux cuisines de l'ambassade, dont les cuisiniers vendaient à manger.

le matin, pendant que je me rendais chez le fiscal ; d'ailleurs j'avais dit moi-même que c'était là que j'allais, quand j'étais sorti, le matin. Le recors avertit son maître, qui était un alguazil de Cour appelé Artiaga, et, s'étant arrangés avec d'autres recors, ils furent attendre que je sortisse de là. J'attendis moi-même jusqu'à midi ; enfin le fiscal arriva. En descendant de sa voiture, il me vit et dit : « Que Votre Grâce s'en vienne : Sa Majesté veut vous faire force faveurs. » Puis il me prit par la main. Ce que voyant, ceux qui arrivaient avec lui furent fort étonnés de ce qu'il fit de si grandes politesses à un homme qui avait l'air d'un courrier à pied, ou de moins encore. Nous entrâmes dans son cabinet où nous nous assîmes et il commença d'exalter ma valeur, disant : « Que Votre Grâce se rende chez le comte. Nous nous sommes trouvés ensemble au Palais et il a été pris une décision quant à Votre Grâce. »

Je sortais de la maison, quand l'alguazil et ses recors me coururent sus, en criant : « Aide au roi ! » Je mets la main à ma ferraille et commence d'en jouer, croyant que c'était une embûche du fiscal, et je ne me laissais approcher par personne. On avise le fiscal ; il paraît à la porte et dit : « Coquins, larrons ! que faites-vous ? Savez-vous qui est cet homme vêtu en courrier ? » L'alguazil en demeura stupide et moi, rengainant ma petite épée, je me rendis à la maison du comte, avec plus de cent personnes devant et derrière. J'attendis son arrivée, et la foule était encore à sa

porte quand il entra et me dit : « Montez chez moi, señor alférez. » Je le suivis et, une fois en haut, il me dit : « Votre Grâce s'est comportée comme un très homme de bien. Tout est arrangé. Voyez si vous voulez une compagnie et l'on vous en donnera le brevet. » Je lui baise la main pour cela et réplique : « Señor, puisqu'il en doit être ainsi, que ce soit pour les Flandres. » Alors il me donne un billet pour le secrétaire Parda et de plus trois cents réaux en pièces de deux.

Ainsi muni, je me rendis chez le secrétaire et lui remis le billet ; il me donna un pli qu'il fit pour le roi, lequel était alors au Pardo. J'allai au Pardo, présentai le pli au secrétaire, et il me dit de revenir au bureau le soir, à l'orée de la nuit. Quand j'y revins, il me chargea d'un pli pour ce même secrétaire Parda et me fit don de mille réaux en pièces de quatre. Je pris l'un et l'autre, gagnai Madrid, présentai le pli : il contenait une cédule pour les Flandres de douze écus de haute paye et une lettre pour l'archiduc, par laquelle le roi lui mandait de me donner une compagnie d'infanterie. Sur quoi je me vêtis à la manière d'un soldat et me mis en route pour Agreda, où j'avais été ermite, après avoir demandé à ma mère sa bénédiction et lui avoir donné quelque petit secours de ce qui m'avait été octroyé.

Quant au commissaire, comme il avait de l'argent et de très bons anges gardiens, qu'il était

déjà libre sur sa parole, et qu'on avait rendu contre les morisques la sentence qui les chassait d'Espagne, on le condamna à un bannissement qui dut peu durer, puisque je le vis à la Cour à quatre ans de là ou un peu plus.

CHAPITRE XI

OU L'ON CONTE COMMENT JE PARTIS DE MADRID
POUR ME RENDRE DANS LES FLANDRES ET CE
QUI ADVINT A LA MORT DU ROI DE FRANCE.

Je sortis de Madrid et m'acheminai vers Agreda, où je parvins en très peu de jours. Je m'en fus à une auberge et tout le village sut que j'étais là ; on se réjouit infiniment de me voir, surtout avec le brevet que j'avais eu du roi et qui me faisait honneur.

Après être demeuré cinq jours, je partis pour Saint-Sébastien, où j'arrivai en bonne santé, et je m'embarquai sur un navire de Dunkerque pour gagner les Flandres, que j'atteignis en huit jours. Débarqué, je m'en fus à Bruxelles et présentai mes dépêches à l'archiduc, lequel me reçut avec beaucoup de faveur et me fit toucher la solde, ajoutant qu'à la première occasion il me donnerait une compagnie. Après avoir touché, je m'enrôlai dans la compagnie du capitaine Andrés de Prada, parent du secrétaire d'État, dans le régiment du mestre de camp Don Juan de Meneses, lequel tenait garnison à Cambrai.

En plus de deux ans, l'occasion ne se trouva

pas de faire campagne ni de me donner une compagnie, jusqu'à tant que se terminât l'affaire de la princesse de Condé qu'aimait le roi de France, Henri IV, et il sait pour quel motif ! Elle était venue chercher asile auprès de Madame l'Infante, qui la tenait sous sa protection à Bruxelles, aussi bien que son mari, le prince de Condé, reconnu en France pour prince et héritier légitime de la couronne, si la grande valeur de Henri IV ne la lui eût ôtée (1). Et ici s'offre à moi l'occasion de raconter un prodige dont j'ai été témoin ; j'ai, au reste, dit ce que j'avais à dire à ce sujet devant le magistrat de Cambrai.

*[Comment j'appris par un prodige
la mort du roi de France.]*

Il faut savoir que le roi de France avait fait avec les potentats d'Allemagne et d'Italie une ligue dont le lecteur doit avoir entendu parler. Ce fut celle de l'an 1610, et je crois même qu'elle dure encore.

Il se proposait de s'en aller à Saint-Denis pour faire prêter serment à la reine, qu'il laissait à sa place. Le jour que cela se fit, il s'en vint à Paris,

(1) Henri IV, quoique barbon quinquagénaire, était tombé amoureux de Charlotte de Montmorency qui avait quinze ans. Le prince de Condé emmena prudemment sa femme à Bruxelles. Il n'est nullement prouvé que le désir de se venger de l'archiduc, qui avait reçu la petite princesse à sa cour, ait été pour quelque chose dans la guerre avec l'Espagne que le roi préparait au moment où il fut assassiné, en 1610.

ce qui faisait deux lieues sur une grand'route. En entrant dans la ville, par une rue étroite où la garde ne pouvait entourer le carrosse où se tenait le roi, un homme se rua et lui porta un coup avec un couteau. Puis, voyant que le roi parlait, disant : *No le a tué*, ce qui signifie : « Ne le tuez pas, » l'homme se rua une seconde fois et lui donna un autre coup de poignard, dont il assassina le plus vaillant monarque qui se soit trouvé en ces contrées depuis deux cents ans. On prit cet homme auquel on donna des tourments infinis pour le tuer, lui faisant souffrir chaque fois un nouveau genre de torture ; et le plus qu'il dit jamais fut : *Mon Dio de Paradi*, ce qui signifie : « Mon Dieu du Paradis. » En outre, lorsqu'on lui demandait qui l'avait chargé de faire cela, il répondait : « Personne. Je l'ai fait pour que les chrétiens ne pâtissent pas. Je suis venu de mon pays deux autres fois pour faire le coup, mais je n'en ai pas trouvé l'occasion, et ayant dépensé ce que j'avais apporté, je m'en suis retourné. »

Il avait nom François Ravailac (1), natif d'Angoulême. Il était maître d'école. Angoulême est en Bretagne. La chose advint le 14 mai 1610, à quatre heures du soir. Tout cela est relation véridique, car étant à Cambrai, qui est proche, je m'assurai de tout. Maintenant, que je vous dise ce que j'ai vu et dont j'ai parlé plus haut.

Comme j'ai dit, j'étais en garnison à Cambrai

(1) *Francisco de Rubillar*, dit Contreras.

avec mon régiment, auquel on avait donné l'ordre de se préparer à entrer en campagne, ce que nous autres, les soldats, nous souhaitions autant que notre salut.

Il advint que je fus nommé pour être de ronde à la muraille avec un autre alférez, mayorquin, qui s'appelait Juan Jul, notre compagnie étant de garde. Nous montons sur la muraille où il y avait beaucoup de guérites et, en arrivant au-dessus de la porte de Péronne, nous entendons le cornet d'un courrier, ce qui nous réjouit. Il faut savoir que les maîtres de poste gardent hors de la ville six chevaux pour les courriers de passage, qu'ils ne peuvent donner que sur présentation d'un bulletin du gouverneur. Ce bulletin, on l'envoie dans une cassette qui glisse sur des cordes depuis la terre jusqu'à l'autre bord du fossé. Quand ils arrivent là, les courriers crient : « A la garde ! » On leur demande : « D'où venez-vous ? » S'ils ont des lettres, ils les jettent dans la cassette et on les porte à la maison du gouverneur, où se donne le bulletin qu'on jette dans la cassette. Tirant la corde, le courrier le prend et le remet au maître de poste qui lui fournit les deux chevaux.

Donc, voilà le courrier qui hèle. Nous lui répondons : « D'où venez-vous ? — D'Espagne, » dit-il ; c'est en effet le chemin. « Portez-vous des lettres pour le gouverneur ? lui demandons-nous. — Non, dit-il. Dépêchez-moi vivement. » Là-dessus nous demandons encore : « Quoi de nouveau ? — Ce

soir, on a tué le roi de France avec un couteau et on l'a poignardé deux fois, » dit-il. Sur quoi, nous décidons que j'irai en donner avis au gouverneur, comme étant le plus agile. J'y cours ; il était couché : quand je lui appris la nouvelle, il en demeura stupéfait, car il savait l'état des affaires et les risques de la situation.

Il me donne le bulletin et je m'en reviens à la muraille : nous jetons le papier dans la cassette où le courrier le prend ; il avait mis pied à terre et n'avait qu'un seul cheval. Il s'en va, le tenant en main, dans la direction du maître de poste qui était à une portée de mousquet de là.

Quant à nous, nous poursuivons notre ronde, donnant avis dans les corps de garde de ce qui s'était passé dont tous s'ébahissaient. Là-dessus le jour paraît, et voilà que de tout le Cambrésis, où il y a force villages, les paysans s'en viennent, portant leurs hardes dans des charrettes pour les mettre dans Cambrai, car, disaient-ils, « la gent armée va tout mettre à sac en raison de la mort du roi. » Or la mort du roi n'était que menterie qui m'avait été contée, de manière que tout le monde me donnait la baie !

Cela s'étant passé ainsi qu'on vient de l'entendre, au bout de neuf jours naturels (1) arriva un valet de Don Inigo de Cardénas, ambassadeur du roi (2) à Paris, lequel courait la poste. Il nous conta la mort comme je l'ai narrée sans s'en écarter d'un

(1) Un *jour naturel*, c'est un jour de vingt-quatre heures.

(2) D'Espagne.

point, ajoutant que la maison de l'ambassade était sous la sauvegarde de deux compagnies que la reine y avait fait mettre, pour que le peuple ne tuât point l'ambassadeur et ses gens, sous prétexte qu'il était la cause de l'assassinat.

On s'émerveilla du cas et l'on manda le maître de poste pour qu'il dît s'il avait donné les chevaux telle nuit. « Non, » répondit-il. Là-dessus on nous commanda de répéter ce que nous avions raconté, tel que nous l'avions dit, et l'on finit par croire que ce courrier était quelque diable ou quelque ange.

Nous autres, nous entrâmes en campagne et y fûmes jusqu'en septembre, que nous nous retirâmes. Alors je demandai congé à l'archiduc, car je savais qu'il se tenait à Malte un chapitre général, où je prétendais recueillir quelque fruit de mes travaux, comme il advint en effet.

Mon départ des Flandres en habit de pèlerin.

Il me le donna et, comme je n'avais pas les moyens d'aller à cheval, soit avec un valet, soit seul, je pris un habit de pèlerin à la française, car je parlais bien la langue. Je glissai une épée dans le bourdon, serrai mes papiers dans une panetière, et me voilà parti.

Je passai par une ville nommée Creil (1), qui se trouve entre Amiens et Paris ; le prince de Condé

(1) Creu.

y était avec la princesse qui s'était retirée là sans plus rien craindre. Je le priai de me faire la grâce d'une lettre pour le maître de Malte. Il me la donna (elle n'avait pas plus de longueur et de largeur que le doigt) et en outre trois cents réaux. Je continuai mon chemin, entrai en Bourgogne et arrivai à une ville qui s'appelle Châlons (1) et où une rivière passe sous les murs.

La porte de la route par où je venais était close et je dus côtoyer la rivière pour entrer par une autre. J'allais en curieux, examinant sottement les fortifications. Cela fut remarqué et, au moment où j'entrais par la porte, on m'arrête. Moi, comme je n'avais rien fait, je ne veux pas lâcher mon bourdon, je me démène, et eux de dire : « Le bougre d'Espagnol espion ! » car nous pouvons nous déguiser, mais l'Espagnol en nous se voit toujours. A force de nous débattre, le bourdon se déboîte et voilà qu'on aperçoit l'épée ! Cela achève de leur faire croire que je suis un espion, si bien qu'ils me conduisent en prison, où ils se mettent en devoir de me donner la question. Plusieurs eussent été d'avis de me pendre : puisqu'on m'avait pris avec des armes cachées, qu'était-il besoin d'autres preuves ? J'avais beau montrer mes papiers et la permission de l'archiduc, cela ne servait de rien. Tellement qu'un Espagnol qui vivait là marié (il ne pouvait résider dans les

(1) *Jalon*, Châlons-sur-Marne.

États du roi, ayant été de ces mutins des Flandres qui furent déclarés traîtres) compatit à mes peines en tant qu'Espagnol et me vint dire : « Señor, que Votre Grâce fasse attention : ces gens vous veulent pendre. Voyez si vous voulez que je fasse quelque chose. » Je crus qu'il se moquait, mais je vis bientôt qu'il disait vrai, et je me sentais devenir fou à l'idée de mourir ainsi sec et sans pluie (1). Je lui dis : « Señor, j'ai là une lettre de recommandation que m'a donnée le prince de Condé pour le grand-maître de Malte, où l'on verra que je vais mon chemin et que je ne suis pas un espion. — Donnez-la moi, » dit-il. Cordieu ! elle était si petite que je ne la trouvais quasi pas. Il la prit et la porta au magistrat.

Moi, cependant, je restais déconforté comme on peut penser. Et une heure plus tard, voilà que j'entends une grande troupe de gens dans la prison : déjà j'imagine qu'ils viennent exercer leur cruauté sur moi, et d'autant plus que j'entendais une voix qui disait : *Du eté lo español?* ce qui signifie : « Où est l'Espagnol? Appelez-le. » Je m'approche : toute la justice était là. On me dit en français : « Venez avec nous, » et l'on me mène à une hôtellerie où ils commandent de me bien régaler, ce que fit l'hôte, lequel n'était pas plus hérétique que Calvin. Le lendemain on me donna deux cheveu-légers pour m'escorter jusqu'à Lyon (2) et un cheval pour moi, de manière que

(1) Sans rime ni raison.

(2) *Léon de Francia.*

je ne dépensai pas un blanc avant d'arriver là, et mangeant bien.

A Lyon on me remit au gouverneur. Il fit de même et, après m'avoir régalé dans une hôtellerie, deux autres chevau-légers me menèrent jusqu'aux terres du duc de Savoie où ils me laissèrent, c'est-à-dire à Chambéry. Je continuai ma route et pris le chemin de Gênes, où je m'embarquai pour Naples, et de là pour Palerme, où le duc de Ossuna était vice-roi. Je lui parlai et il me fit donner cent ducats de gratification, parce qu'il vit que j'avais un congé régulier. Pourtant quelqu'un ne se fit pas faute de me dire qu'il avait commandé de m'arrêter en raison de mes meurtres passés et moi, sans savoir si c'était la vérité (et ce ne l'était pas!), je m'embarquai et gagnai Malte où je fus très bien accueilli. On m'envoya tout aussitôt en éclaireur sur une frégate pour prendre langue, tandis que notre flotte allait aux Kerkennah (2) en Berbérie. Ce fut en l'an 1611 (3).

[*Je suis reçu pour servant d'armes.*]

Je fis mon voyage et rapportai des renseignements véridiques. On tint un chapitre général, où l'on me reçut au prieuré de Castille avec le grade de frère servant d'armes, sans m'obliger

(1) Contreras appelle ces îles *los Querquenes*.

(2) En tête de la phrase suivante, Contreras a écrit : *Tercera jornada*, troisième étape. Il est possible qu'il ait eu l'intention de faire commencer ici le troisième livre de ses *Mémoires*.

à fournir les preuves nécessaires pour cela et sans qu'un seul vote me fût contraire dans tout le chapitre qui comportait plus de deux cents membres (1). Je fis mon année de noviciat et après cela l'on me donna l'habit, encore que certains chevaliers arguassent contre moi que j'avais commis deux homicides publics; nonobstant je fis profession, parce que le grand-maître l'ordonna. Durant l'année de mon noviciat j'eus dispute avec un chevalier téméraire, de la langue italienne. Ce fut pour avoir pris le parti d'un autre qui m'avait fait du bien. J'essuyai deux coups de pistolet qui ne me firent point de mal.

Je demandai congé d'aller en Espagne. Je m'en vins dans les galères de la Religion jusqu'à Carthagène sans rien dépenser pour ma nourriture, en compagnie du chevalier pour qui j'avais eu cette querelle. Si je voulais dire toutes les choses qui m'advinrent, il n'y aurait pas assez de papier dans Gênes!

Ce chevalier me mena jusqu'à Madrid, où il me laissa, et moi, je me montrai avec l'habit de mon ordre, dont tous me félicitaient, les uns avec jalousie, les autres avec affection. Je demandai au Conseil une compagnie et l'on m'envoya servir dans la flotte royale où je me trouvai dans toutes

(1) Il y avait trois classes dans l'ordre de Saint-Jean : les *Chevaliers de justice* qui étaient tenus à prouver une très antique noblesse, les *Chapelains*, prêtres et aumôniers; les *Frères servants d'armes* qui étaient sous les ordres des chevaliers.

les occasions qui advinrent jusqu'à tant que je revinsse à la Cour avec un congé.

*[D'une vilénie que je fis à une femme mariée
dont j'étais épris.]*

Or, en ce temps-là, je m'épris d'une femme mariée. Nous fûmes amis quelques jours, et une autre que je connaissais, mariée pareillement, me faisait tant de scènes de jalousie qu'elle m'obligea à commettre une vilénie, car je la tiens pour telle. C'est que je me rendis chez elle, bien résolu de lui taillader le visage en présence de son mari. Je tirai la dague pour le faire ; elle qui me vit résolu, se couvrit la face et baissa la tête jusqu'à la mettre entre ses jambes. Bien fâché, je lui lève ses jupes, ce qui était à propos, et lui trace sur les fesses deux estafilades, comme sur un melon. Le mari prend son épée, se précipite derrière moi (il se trouvait dans sa boutique où il travaillait, étant ouvrier), et il y a tant de gens de justice à Madrid que les voilà aussitôt qui me courent sus pour m'arrêter. Je me mets dans une maison, où je tiens ferme à la porte, sans laisser entrer âme qui vive, sinon en passant par la pointe de mon épée. Il y avait là des gens de justice de la Ville et de la Cour, et plus le temps s'écoulait, plus il en venait, tellement qu'ils appelèrent un de leurs alcades de Cour, qui était Don Un Tel Fariñas. Il s'approche avec une grande troupe d'alguazils et me dit en ôtant son chapeau :

« Je supplie Votre Grâce de remettre son épée au ceinturon. — Votre Grâce, répliqué-je, me le demande avec tant de courtoisie que, me voulût-on trancher la tête, je le ferai ; » et je fais comme j'ai dit : « Que Votre Grâce jure sur cette croix de ne pas prendre la fuite et de venir avec moi, » dit-il encore. Je réponds : « Qui a fait ce que Votre Grâce lui a commandé n'a pas besoin de cela. Que Votre Grâce me guide où il lui plaira. » Et, partant côte à côte, nous arrivons à la prison de la Cour, où il dit : « Votre Grâce restera en dépôt céans, jusqu'à tant que j'aie fait part de tout cela à l'assemblée et à Son Altesse le prince grand prieur... Holà ! dites qu'on lui donne une chambre, la meilleure qu'il y ait !... Et soyez avec Dieu ! Cette nuit, je viendrai voir Votre Grâce. »

En prison à Madrid.

Le geôlier me dit : « Si Votre Grâce veut être en chambre avec des chevaliers génois, elle aura de la compagnie. — Oui, » fais-je. Il monte le leur demander et ils consentent de bonne grâce.

J'avisai sur-le-champ le secrétaire de mon assemblée, mais il savait déjà la nouvelle. Les Génois me donnèrent à souper et commandèrent de me faire un lit sur le sol, lequel ne fut pas mauvais. A minuit, l'alcade vint pour donner la question à un voleur et, en passant, voulut prendre ma déposition. Je lui réponds : « Votre

Grâce sait bien que le jour où j'ai pris l'habit et fait profession, je me suis dépouillé de ma liberté et que je n'ai même pas celle de marcher devant Votre Grâce. Je la supplie de me remettre au prince grand prieur comme à mon juge (1). — Vous parlez ainsi pour ajourner je ne sais quoi, répond-il. — Ce que j'ai dit, je le répète et le signe de mon nom. » Telle fut ma déposition. Là-dessus, le señor alcade s'en fut et moi je me mis au lit.

Au matin l'alcade vint en toute hâte me dire de m'habiller que la Chambre de justice m'attendait. « Ces señores ne sont pas mes juges, répondis-je ; par conséquent je ne veux pas y aller. » Il fut le leur répéter. Aussitôt ils firent monter huit galériens pour me porter avec mon lit et tout dans la salle, ce qui fut fait sur-le-champ, et l'on me déposa au beau milieu, tel que j'étais dans ma chambre. On commença de dire ce qu'il est coutume en ce tribunal-là. Moi, je répondis par un mot qui les obligea d'ordonner qu'on me mît au cachot. En passant par les couloirs, je rencontrai deux chevaliers de mon habit et le fiscal qui venaient me réclamer par ordre de l'Assemblée. Ils entrèrent dans la salle et tous, à huis clos, ils résolurent qu'un alcade s'en irait faire rapport au Conseil. L'un d'eux qui avait nom Un Tel de Valenzuela y alla, monta chez le Roi et, revenant à midi (pendant ce temps ils ne virent aucun accusé),

(1) Appartenant à l'ordre de Malte, il n'était plus justiciable des tribunaux royaux.

rapporta un décret dont je détiens l'expédition.

Il y est dit : « Qu'on remettre l'alférez Alonso de Contreras au prince grand prieur, avec les originaux de tout ce qu'il a pu écrire, sous réserve qu'on sache premièrement s'il est profès et, s'il l'est, qu'une expédition de sa lettre de profession demeure entre les mains des alcades. » Là-dessus, on vint m'appeler (j'étais alors vêtu) et l'on me demanda ma lettre de profession. Je l'envoyai prendre et, après l'avoir enregistrée, ils me remirent aux chevaliers qui me conduisirent à la prison de la Couronne. J'y demeurai jusqu'à ce que l'assemblée m'eût condamné à deux années de bannissement. Je fus servir dans la flotte et y restai jusqu'au jour où je demandai congé d'aller à la Cour pour solliciter une compagnie.

On fit une promotion de quarante capitaines, mais le sort ne me toucha point. Je partis de Madrid, résolu de me rendre à Malte, car il me paraissait que là je pourrais accroître mon bien. Je tombai sur un chevalier qui allait à Malte et nous nous y rendîmes de compagnie. A Barcelone, nous nous embarquâmes pour Gênes ; puis de cette ville nous partîmes pour Rome par terre, et y arrivâmes en peu de temps.

Poison qu'on me donna à Rome.

Il m'y advint un petit ennui. Ce fut que, malade d'une fièvre tierce que pourtant j'endurais sur pied, j'allai un jour chez quelques femmes

espagnoles pour passer le temps. Surviennent deux gentilshommes italiens : ils montent en haut, la servante leur ayant ouvert à l'insu de moi et des maîtresses du logis. Entrés dans la salle, ils me demandent : « Que faites-vous là ? » Je réponds : « Je parle avec ces dames du pays, car nous sommes compatriotes. » Ils me disent sèchement : « Allons, va-t'en ! » Il me parut qu'il était dégradant de partir de cette manière et, faisant comme si je n'avais pas entendu, je continuai de causer avec l'une des dames. Alors ils se reprennent à dire : « Attendez-vous que nous vous jetions en bas par l'escalier ? » Moi, n'en pouvant souffrir davantage, je lève mon épée, que je tenais à la main comme un malade, et je leur cours sus, si bien qu'ils roulent tous deux dans les escaliers, et l'un la tête vilainement rompue. Aux cris les sbires d'accourir (il y en a foison dans cette ville) et, nous mettant tous ensemble dans un carrosse, ils nous conduisent à la maison du gouverneur. Là, le cas ayant été conté, les femmes et ces dits gentilshommes me demandent de leur donner la main ; et là-dessus chacun de s'en retourner à son logis.

Or ces hommes, n'ayant pas le courage de me tuer, s'accordèrent avec mon hôte et me firent dire par lui que, si je voulais guérir de ces fièvres tierces, il y avait un médecin qui en quatre jours me les ferait passer, sans me prendre d'argent jusqu'à tant qu'il m'eût guéri. Moi, qui désirais fort de recouvrer la santé, je réponds : « Amène-le, »

et le lendemain l'hôte entre chez moi et m'annonce que le médecin est là. Il entre ; c'était un homme vêtu en clerc. Il me visite, m'interroge sur mon mal et je lui réponds. « En quatre jours, me dit-il, je donnerai la santé à Votre Grâce. Soyez avec Dieu ; je reviendrai demain. Ne vous levez pas du lit. » Il sort et l'hôte me dit : « C'est le meilleur médecin de Rome celui du cardinal de Joyeuse (1). » Et moi d'attendre, le lendemain, que revienne ce bon médecin ou diable. Il tire une petite fiole de vin rouge et un paquet de certaines poudres, demande un bol, y verse force poudres avec du vin de la fiole et, remuant le tout, me dit : « Que Votre Seigneurie boive. » Ce que je fais, et quand j'ai fini, il me dit encore : « Couvrez-vous bien ; c'est comme si vous étiez déjà guéri. »

Il s'en fut, mais en moins d'un quart d'heure, voilà que mes dents et mes entrailles commencent à se nouer : je crevais ! Je demande confession et rejette par en haut tout ce que j'avais pris et, par en bas, noir comme de l'encre. Mon camarade le chevalier s'en va tout courant à la maison de l'ambassadeur d'Espagne et appelle le docteur, un Portugais, qui vient sur-le-champ. On lui conte le cas ; il examine ce que j'avais rejeté par le haut et par le bas, et ordonne des remèdes par lesquels, quoique non sans peine, il arrêta un si grand mal. Par la suite il me dit, pour faire pa-

(1) François de Joyeuse, légat du pape en France.

raître la grande robustesse de mon estomac : « Je veux donner à une mule gros comme une coquille de noix de ce que vous avez pris et qu'elle crève dans l'heure. » A moi, on m'en avait colloqué une pleine cuillère d'argent !

Il continua jusqu'à tant qu'il m'eût remis sur pied, et, comme il voulait faire arrêter ce médecin, l'hôte dit : « Je ne le connais pas ; il est venu faire ses offres de service, se disant docteur du cardinal de Joyeuse. Ce que j'en ai fait, c'était pour votre bien. » Oncques ne reparut ni ne revint ledit médecin : c'est pourquoi je crois qu'il avait été envoyé par les deux hommes qui avaient roulé dans l'escalier. Mais quoi ! nous le laissâmes et, sitôt que je me sentis bien, je partis pour Naples avec mon camarade, et de là pour Messine, et de là pour Malte.

CHAPITRE XII

COMMENT J'ARRIVAI A MALTE, M'EN RETOURNAI
EN ESPAGNE ET FUS CAPITAINE D'INFANTERIE
ESPAGNOLE, ET AUTRES AVENTURES.

J'y trouvai des lettres d'Espagne. L'une était du roi pour le grand-maître, et lui mandait de me donner congé d'aller lever une compagnie d'infanterie espagnole, qui m'était échue dans une promotion de huit capitaines qu'on avait pourvus. L'autre était pour moi, du señor Bartolomé de Anaya, qui était du Conseil de la Guerre, et m'avisait de la promotion. Je m'occupai de mon départ qui se fit dans les quinze jours, et le Maître me recommanda, chemin faisant, de passer par Marseille pour donner avis à deux galères de la Religion qu'elles partissent en grand secret pour Carthagène, afin d'y embarquer deux cent mille ducats appartenant à l'Ordre (1).

Je passai à Barcelone et à Madrid, le tout en vingt-sept jours depuis Malte ; mais, quand j'arrivai, on était déjà allé lever les compagnies. La

(1) Il s'agissait du revenu d'une commanderie qui, à la mort de chaque titulaire, appartenait à l'Ordre pendant quelque temps.

mienne, un cousin à moi, alférez des Flandres, l'était allé lever à Osuna. N'en ayant pas obtenu lui-même, il voulait lever la mienne en mon nom, à titre d'alférez, et, si je n'arrivais pas à temps pour l'embarquement, éloigné comme j'étais, il espérait la garder pour lui. Le Conseil avait consenti à cela ; mais moi, je me donnai tant de hâte, que j'arrivai plus de quatre mois avant l'embarquement, qui était pour les îles Philippines. Je partis de Madrid pour Osuna, où j'entrai en poste avec les lettres patentes qu'on m'avait données à Madrid ; et quand le cousin me vit, il se crut mort, car il se croyait déjà capitaine.

Poison qu'on me donna à Osuna.

Nous causâmes. Moi, je lui offris tout ce que doit un bon ami et parent. Il dit qu'il voulait faire la campagne. Je l'en estimai, mais je ne savais pas son intention damnée. En effet, il circonvinrent un page écuyer que j'avais, et l'amena à me donner de l'arsenic pour me tuer. La première fois, le page le jeta sur deux œufs cuits à l'eau sans coquille, qu'il saupoudra d'arsenic et sucra. Je les mêlai avec du pain, comme j'avais coutume, et les mangeai. Au bout d'une heure, voilà qu'il me prend des nausées à mourir ; je me mets à vomir ; on appelle les médecins : ils me font confesser tout incontinent, pensant que j'allais expirer dans la nuit même. Je faisais pitié à toute la ville.

A minuit, ils me donnent un riche cordial. Le jeune drôle, qui s'en va le quérir, y jette pour dix maravédis d'arsenic, si bien qu'à le boire je me fais quatre plaies dans la gorge et ne le puis achever. Les médecins en devenaient fous. Ils allèrent à la boutique demander ce qu'on m'avait donné : « Ce que vous avez formulé, » dit l'apothicaire. Ils me firent prendre un vomitif, mais point n'en était besoin : la nature s'en chargeait sans remèdes et ce fut là le vrai remède. Au matin le gouverneur me vint voir, avec ce qu'il y avait de mieux dans la ville. Il commanda de me faire à manger dans sa propre maison et d'arrêter, sans m'en instruire, une femme qui était chez moi.

Vint l'heure du dîner. Le petit drôle va chercher la nourriture et jette dedans un autre cornet d'arsenic. Je mange et aussitôt les nausées ordinaires recommencent ; on pensait qu'elles venaient de mes précédents repas, mais je rendis tout ce que j'avais pris, qui ne me resta pas un instant dans le corps. Il y avait un soldat nommé Un Tel Nieto, qui me chassait les mouches, car c'était en août. Il était quelque peu malade du bas : « Donnez ce qu'il y a de surplus à Nieto, me dit-il ; il peut bien le manger, quoique ce soit vendredi. » Le pauvre, il mange : à cinq heures du soir, il était déjà mort.

Avec tout cela, mon parent l'alférez n'était pas venu me voir. Le petit garçon s'en fut chez un alcade, à qui j'avais confié le *désappropriement* de

mes hardes (c'est comme un testament) et qui gardait la clé de ma malle : « Señor, lui dit-il, mon maître dit que Votre Grâce me donne la clé du coffre pour en tirer un chapelet indulgencié qui s'y trouve » ; et c'était la vérité. L'alcade la lui donne et il prend six cents réaux, une grande croix de Malte qui pesait deux cent cinquante [carats], des bas, des jarretières, des écharpes, et de tout le jour ne paraît plus.

Le soir l'alcade me vient voir et me demande : « Comment vous sentez-vous? — Mieux, » dis-je, et en effet le page ne me donnait plus d'arsenic. Il m'interroge sur le chapelet, voulant savoir les indulgences qui y étaient attachées. « Quel chapelet? fais-je. — Votre Grâce, répond-il, n'a-t-elle pas envoyé le page pour avoir la clé de la malle, afin de l'ouvrir? — Non, señor. — Eh bien, moi, je la lui ai donnée. » On fut chercher le garçon et on le trouva dans la maison d'un muletier avec qui il s'était mis d'accord pour aller à Séville. On l'amène devant moi ; je lui demande la clé de la malle ; il la tire et, la malle ouverte, on y trouve en moins ce que j'ai dit. Je lui demande : « Où as-tu mis ce qui manque là? — Je l'ai caché, » fait-il. On va avec lui et l'on retrouve tout, moins vingt-six réaux. Moi, je dis : « Fouillez-lui les poches. » En le faisant on découvre un papier plein d'arsenic, et comme on l'ouvrait, l'hôtesse s'écrie : « Ah! señores, voilà le poison qu'on donnait au señor capitaine! » Ayant reconnu que c'est de l'arsenic, je demande au drôle : « Traître! que

t'avais-je fait, moi, que tu m'aies voulu tuer par l'arsenic? — Ce papier, je l'ai trouvé dans la rue, » répond-il. Je dis à l'alcade : « Señor, que Votre Grâce mande ici le bourreau et ce vaurien avouera la vérité. — Mieux vaut que nous le menions en prison et qu'on lui fasse procès selon les formes : en lui donnant la question, nous saurons qui l'a poussé. »

Cela me parut très bien. J'appelai l'alférez, que je n'avais pas vu depuis deux jours, et lui commandai de mener entre quatre hommes le garçon à la prison. Il obéit parce qu'il avait peur, et le fit ; mais, comme il était lui-même la cause de tout le mal, il conduisit le page par l'église de Santo Domingo et lui conseilla de s'y réfugier. Ce que l'autre fit, et l'alférez recommanda aux moines de ne pas le livrer, pour ce que le capitaine le pendrait sur-le-champ. Les frères suivirent cet avis et envoyèrent le page dans la nuit même à Séville.

Quand cessa la cause de ma maladie, qui était l'arsenic, j'allai de mieux en mieux, car Dieu voulut me conserver pour ce qu'il sait. Je guéris, me levai au plaisir de toute la ville et me déterminai à me rendre à Séville avec six soldats. J'y fis diligence pour chercher le jeune drôle ; je le trouvai avec facilité et le ramenai à Osuna, où on le désirait pour lui infliger un châtement exemplaire. On instruisit la cause et, mis à la question, il confessa qu'il avait agi par ordre de l'alférez, qui lui avait promis de grands présents. On aurait

voulu le pendre, mais on ne lui en trouva pas l'âge : on lui donna cent coups de fouet dans la prison, à un poteau, et on lui coupa à chaque main les deux doigts dont il saupoudrait mes aliments d'arsenic.

En la confession que j'avais faite à l'article de la mort, j'avais offert à Dieu par devant le confesseur de pardonner à qui aurait été la cause de mon trépas : le confesseur m'avait demandé cette parole, sachant que c'était l'alférez. Le gouverneur voulut s'en prendre à celui-ci, mais moi, je n'y consentis pas ; je l'avais seulement envoyé chercher au moment que le page venait d'avouer et lui avais dit : « Que Votre Grâce s'en aille avec Dieu et n'en demande pas la cause. Si vous avez besoin de quelque chose, dites-le et je vous le donnerai. » Il en demeura comme mort et partit en moins d'une heure, ne lui paraissant pas possible que je ne me repentisse de ce que j'avais dit. Je sus depuis qu'il s'était rendu aux Indes, et jamais plus il ne reparut en Espagne.

Avec tout cela, je demeurai pour plus de deux ans quasi-perclus des doigts des pieds et des mains, qui sans cesse me fourmillaient, sans compter que j'avais perdu la force que j'avais. Les médecins dirent que, si je n'étais pas mort, c'était parce que mon estomac était habitué au poison, à cause qu'on m'en avait donné à Rome si peu de temps auparavant,

[*Missions dont je fus chargé en Espagne.*]

Vint le commissaire : il passa en montre ma compagnie et nous marchâmes vers San Lucar, où était, tout armée, la flotte qui devait aller aux Philippines. Il m'échut d'embarquer dans le galion la *Conception*, comme chef de trois compagnies qui y allaient.

Nous sortîmes de San Lucar et nous dirigeâmes sur Cadix pour cingler de là vers les Philippines. Sur ces entrefaites vint du roi l'ordre de ne point partir, mais de nous incorporer à la flotte royale et tous ensemble, galions de l'argent et toutes les galères d'Espagne, nous gagnâmes Gibraltar, où l'on disait qu'une flotte de Hollande allait arriver. Le prince Philibert était général en chef.

A l'entrée de Cadix, il y a un écueil sous l'eau à quatorze palmes, qu'on appelle le Diamant, sur lequel se sont perdus force navires. Comme le plus malchanceux, j'y touchai et me perdis à la vue de toute l'escadre. Nul ne se noya parce que toutes les chaloupes de la flotte me secoururent et aussi le señor marquis de Santa Cruz avec sa capitane.

Le prince ordonna de m'arrêter. On me transporta sur le galion, où je restai embarqué durant toute cette croisière, et même je ne descendis point à terre avant que le Conseil de Guerre m'eût libéré, voyant que ce n'était pas ma faute.

Nous courûmes dans ce détroit, entre Gibraltar

et le cap Spartel, avec quelques navires de la flotte durant plus de trois mois, attendant l'escadre qui oncques ne vint. Cela fut pendant le mois de janvier 1616, et en mars et avril ordre fut donné à la flotte de se désagréger, comme elle fit, mêmeement celle qui devait aller aux Philippines, où pourtant il en était grand besoin. Il fut commandé que les six galions se joignissent à la flotte royale et que l'infanterie, qui était la meilleure du monde, passât en Lombardie sous les ordres de Don Carlos de Ibarra qui la conduisit. Était mestre de camp de ces deux mille cinq cents hommes Don Pedro Esteban de Avila. Moi, je restai en Espagne avec un autre capitaine, parce que l'ordre en était venu en ces termes, dans un paragraphe d'une lettre écrite au marquis de Santa Cruz par le roi :

« Attendu qu'il convient à l'Espagne de renforcer les régiments de Lombardie, il sera bien que passe en ce pays celui de Don Pedro Esteban de Avila qui devait aller aux Philippines, sans laisser les deux cents hommes que nous avons désignés pour s'y rendre avec les capitaines qui ont la pratique de la navigation et qui sont Contreras et Cornejo ; ceux-ci peuvent demeurer en Espagne pour lever de nouveau des hommes à cet effet. »

Nous demeurâmes donc et nous rendîmes à la Cour sur l'ordre du marquis. On nous y retint plus de six mois, jusqu'à tant qu'on me commandât d'aller immédiatement à Séville pour la Junte de guerre des Indes : sur le chemin un ordre

m'atteindrait, qui me dirait ce que j'avais à faire. Don Fernando Carrillo, qui était président de ce Conseil, me fit appeler et donner cinq cents écus ; ce même soir je pris des mules pour Séville, où je me rendis.

A Cordoue me joignit un pli où il m'était ordonné de voir le président de la *Contratación* de Séville, ce que je fis sitôt arrivé. Il me commanda de partir pour San-Lucar, où le duc de Medina Sidonia me donnerait des ordres. Je vis Son Excellence ; il m'enjoignit en secret de passer à Cadix avec un ordre au gouverneur de cette ville et me dit qu'à neuf heures du matin il s'y trouverait deux galères pour embarquer l'infanterie.

Je vis le gouverneur de Cadix. Il lui était prescrit de faire battre la caisse pour approvisionner les compagnies de la flotte qu'il avait là. Lorsqu'elles seraient rassemblées dans la maison du roi, on embarquerait deux cents hommes à mon choix dans les deux galères. Ceux-ci m'étaient confiés, mais sans aucun officier-major, je dis point de capitaine, point d'alférez, point de sergent. Cela fut fait avec le secret requis, sinon on n'eût pas seulement embarqué un homme, car les soldats de cette garnison et de ces flottes sont les ruffians les plus madrés de l'Andalousie.

Je partis donc pour San-Lucar, où le duc tenait tout prêts deux galions de quatre cents tonneaux, avec leur artillerie et les approvisionnements nécessaires, outre les munitions de poudre, de

mèche et de plomb qu'on emportait pour la place que nous allions ravitailler.

A San-Lucar, le duc me commanda d'embarquer l'infanterie dans les galions, ce que je fis, mettant dans chacun d'eux une centaine d'hommes, qui se virent comme enlevés d'assaut sans savoir ce qui leur était advenu. Arriva de la Cour l'autre capitaine pour l'autre galion, et nous embarquâmes pour notre expédition, qui était d'aller secourir Porto-Rico des Indes, qu'on disait assiégé par les Hollandais.

[*Je mate mes fortes têtes.*]

J'étais à attendre le moment du départ dans les Pozuelos, comme on les appelle, juxte la Barre (1). Tous embarqués par force, les soldats, qui laissaient des amies de longue date et qui étaient les ouvriers de la mort en Andalousie, se moquaient presque ouvertement de moi. Quand je disais : « Allons, señores, en bas ! Voilà qu'il fait nuit, » ils répondaient : « Sommes-nous des poules pour nous coucher avec le jour ? Calmez-vous ! » Je m'affligeais et ne dormais point à songer comment allait se passer ce voyage, car, hormis quinze marinières et six artilleurs, je n'avais personne pour moi : les cent soldats m'étaient tous ennemis.

Je recourus donc à la ruse et, jetant les yeux

(1) Du Guadalquivir.

sur l'un d'eux, qui me semblait le plus casseur d'assiettes et à qui ils marquaient du respect, car même parmi ces gens-là il y en a qui obéissent les rodomonts, je l'appelai : « Ah ! señor Juan Gomez, venez ici. » Je le fis entrer dans la chambre de poupe et dis : « Combien y a-t-il de temps que vous servez le roi ? — Il y aura tantôt cinq ans, dit-il, à Cadix et à Larache, d'où je me suis enfui, et j'ai fait un voyage sur la flotte. » Je répondis : « De vrai, je vous ai pris en affection et il me peine de n'avoir pas une enseigne à vous donner. » Il se trouva fort content de cela et dit : « D'autres le feraient plus mal que moi. — Eh bien, dis-je, si vous voulez être sergent de cette compagnie, allez à terre et demandez la place, et si vous n'avez pas d'argent pour acheter une hallebarde, je vous en donnerai. — J'ai bien cinquante pesos, du moment que Votre Grâce me fait cet honneur. » Il faut savoir qu'il y avait de ces hommes qui, pour qu'on les laissât aller à terre, donnaient deux cents réaux de huit. Je lui remis un papier pour le *contador* et dis : « Allons ! Votre Grâce a le pied à l'échelle pour devenir alférez, et songez que je me fie à vous. »

Il s'embarqua dans le canot, alla à terre, demanda la place et s'en revint incontinent avec sa hallebarde. Quand mes braves à trois poils le virent sergent, ils crurent leur affaire faite. Mais, exécutant ce que j'avais résolu et appelant le sergent dans la chambre, je lui dis : « Désormais Votre Grâce n'est plus ce qu'elle était : le moindre

délit d'un officier est trahison, ce que n'est pas celui d'un soldat. Dites-moi, sur votre vie de sergent, lesquels de ces gens-là sont les plus pernicious et fanfarons. — Que Votre Grâce se taise ! Ce ne sont que des pauvrets. Les seuls Calderon et Montañes sont presque hommes de bien. — Alors, à la nuit, quand nous leur commanderons de se rassembler, soyez-là avec votre épée nue. — Pourquoi, señor ? Par le Christ, il suffit bien d'un gourdin ! — Non, fis-je, des soldats, on ne les châtie pas avec un bâton, mais avec l'épée, quand ils sont dévergondés. »

La nuit venue, je dis comme j'avais accoutumé : « Allons, señores, en bas ! Il est l'heure. » Ils répondirent avec l'insolence ordinaire : « Calmez-vous. » Moi qui était proche de Calderon, je lève mon épée et lui donne un si grand coup de taille qu'on lui voyait la cervelle, en disant : « Ah ! insolents coquins ! En bas ! » En un instant, chacun était dans sa chambrée, comme des brebis. On me vint dire : « Señor capitaine, mais Calderon se meurt ! — Qu'on le confesse et qu'on le jette à la mer ! » Mais d'autre part je le faisais panser. Sur-le-champ je fis mettre aux ceps le Montañes ; après quoi tous ces gens furent si soumis, qu'ils ne lancèrent pas seulement un « Par le Christ ! » durant tout le voyage : aussi bien, celui qui jurait, je le faisais tenir debout durant une heure avec un fort morion, qui pesait bien trente livres, sur la caboche et un plastron qui n'en pesait pas moins.

J'avisai l'autre capitaine d'en faire autant. Au

reste, quand les hommes surent ce qui était advenu sur mon galion, ils abandonnèrent le projet qu'ils avaient fait et qui était, au sortir du port, de gagner la terre à Arenas Gordas, de s'enfuir tous, et, si je les en empêchais, de me tuer.

CHAPITRE XIII

OU L'ON CONTE LE VOYAGE QUE JE FIS
AUX INDES ET LES AVENTURES QUE J'Y EUS

Je sortis du port et naviguai quarante-six jours sans voir d'autre terre que les Canaries. J'abordai aux îles de Matalino où je fis aiguade, et j'y aperçus quelques Indiens sauvages, car les fréquentes escales des flottes leur donnaient assez d'assurance pour descendre au rivage ; pourtant aucun des nôtres n'osa aller à terre, parce que les sauvages avaient pris quelques hommes pour les manger. Je continuai ma route en diminuant l'altitude et parvins aux Virgenes Gordas, qui sont d'autres îles désertes. Je mis le cap sur le passage de Porto-Rico, un étroit canal où croisent d'ordinaire des corsaires anglais, hollandais et français. Y étant arrivé de nuit, je fus en personne le reconnaître dans une barque bien armée, laissant les galions hors du canal, qui est bref et où s'ouvrent deux très bons ports. Je ne trouvai aucun navire et je passai, tellement qu'au petit matin j'étais quasi à l'embouchure de Porto-Rico. J'y fis mon entrée pavillons arborés, et fus très bien accueilli par Don Felipe de

Biamonte y Navarra, gouverneur de ladite île.

Il me dit : « C'est miracle que vous n'avez point rencontré Guataral (1), corsaire anglais qui croise par là avec cinq vaisseaux, trois grands et deux petits, et qui chaque jour me moleste. » Je débarquai la poudre, dont il s'écria qu'il était grand besoin, la mèche, le plomb et quelques armes à feu, de quoi le bon gouverneur fut content. Il me demanda de lui laisser quarante soldats pour renforcer la garnison et de ma vie je n'ai vu une telle confusion : pas un seul ne voulait débarquer, tous pleuraient presque à l'idée de demeurer là, et ils avaient raison, parce que c'était devenir esclave pour toujours. Je leur dis : « Enfants, il m'est force de laisser ici quarante soldats, mais Vos Grâces se condamneront elles-mêmes. Moi, je ne désignerai personne, et même un valet que j'ai, si le sort le touche, il restera. »

Je fis autant de bulletins qu'il y avait de soldats, et parmi eux quarante noirs. Les ayant mis dans une cruche, mêlés et retournés, j'appelai les soldats selon la liste, disant : « Que Votre Grâce plonge la main. Si elle tire un noir, il lui faudra demeurer. » Ainsi firent-ils et il fallait voir leur mine, quand ils tiraient un noir ! A la fin, considérant que c'était chose juste et nécessaire, ils se consolèrent, surtout quand ils virent que le sort avait touché un mien valet qui me servait de barbier, lequel dut rester le premier.

(1) Walter Raleigh, le célèbre marin, favori de la reine Élisabeth.

Il y avait dans ce port deux bateaux qui devaient aller à Saint-Domingue qui est la Cour des îles espagnoles (il s'y trouve un président et des oïdores) et la première terre que foulèrent les Espagnols. C'étaient des navires d'Espagne, qui devaient charger des peaux de taureaux et du gingembre, dont il y a quantité ici ; ils partirent avec moi. J'arrivai au port de Saint-Domingue, où j'eus bon accueil. Je commençai d'y bâtir un fortin qu'on m'avait ordonné de faire à l'entrée du fleuve.

[Je force Guataral à s'en retourner en Angleterre.]

A deux jours de là, il me vint nouvelle que Guataral avait mouillé non loin avec ses cinq vaisseaux. Je proposai au président d'aller à leur recherche et cela lui parut bon, encore que les patrons des navires protestassent, disant : « Si les vaisseaux se perdent, il faudra les payer ! » J'armai donc les deux bateaux que j'avais amenés de Porto-Rico et un autre qui était arrivé du Cap Vert avec une cargaison de nègres ; puis je sortis du port avec mes navires comme si nous étions vaisseaux marchands, et fis route vers l'endroit où était l'ennemi.

Sitôt qu'il nous eut aperçu, je fis virer de bord comme si nous voulions fuir. Guataral de mettre immédiatement toutes voiles dehors pour nous prendre en chasse et, comme nous ne fuyions que par ruse, en peu de temps nous voilà rejoints. Alors

je tourne la proue, arbore mes pavillons, et nous commençons à donner sur eux et eux sur nous. Ils étaient meilleurs voiliers et, de la sorte, quand ils voulaient nous atteindre ou s'enfuir, ils le faisaient à leur guise : ce fut cause qu'il ne m'en resta aucun dans les griffes. On combattit et le sort voulut que leur amiral mourût d'un coup de canon. Mais ayant connu que nous étions navires de guerre et non marchands, à ce que nous allions à leur rencontre, ils s'enfuirent (1). Pour moi, je m'en revins à Saint-Domingue, où j'achevai les fortifications ; après quoi je partis pour Cuba, où je bâtis en quatre jours une petite redoute et laissai dix soldats.

A Saint-Domingue, j'avais laissé cinquante soldats et les trois bateaux, de manière que je n'emmenais plus qu'un seul de conserve, mais bien armé. Cuba est une ville dans l'île du même nom, qui est celle où l'on a bâti la Havane, San Salvador de Bayamo (2) et d'autres cités dont il ne me souvient.

Sortant de Santiago de Cuba, je tombai à l'île

(1) Il est probable que ce fut après quelques coups de canon seulement que les Anglais abandonnèrent le combat, s'apercevant qu'ils n'avaient pas affaire à des vaisseaux de commerce. On voit ici que Raleigh se conduisait vraiment en corsaire et cela justifie la plainte que l'Espagne porta contre lui : les corsaires en effet, à qui l'on a fait une légende d'héroïsme bien injustifié, évitaient autant que possible les navires de guerre et même les navires marchands quand ceux-ci paraissaient bien armés et décidés à se défendre. C'était d'ailleurs leur devoir et leurs armateurs ne manquaient pas de le leur rappeler à l'occasion.

(2) *El Bayamo*.

des Pins sur un navire mouillé. Mon combat avec lui ne dura que fort peu ; c'était un Anglais, un des cinq de Guataral. Il me conta comment celui-ci s'en était allé et avait débouqué du canal de Bahama : « Vous lui avez tué son fils, me dit-il, qui était amiral, outre treize personnes : de terreur, il s'en est retourné en Angleterre avec quelques prises qu'il a emmenées. » Ce dont j'avisai le président et le gouverneur de Porto-Rico, pour qu'ils sortissent d'inquiétude. Ce bateau avait une cargaison de bois du Brésil et un peu de sucre qu'il avait pris. Ils étaient vingt et un Anglais (1). Je les menai à la Havane où ils demeurèrent jusqu'à l'arrivée de la flotte qui les transporta en Espagne.

Je passai les munitions et l'infanterie qui me restaient à Sancho de Alquiza, capitaine général de cette île et de toutes les villes qui s'y trouvaient. Et je m'en retournai en Espagne sur la flotte dont était général Don Carlos de Ibarra. J'étais parti en l'an 1618 et m'en revins en l'an 1619.

[Mon retour en Espagne et ce qui m'y advint.]

Je parvins donc à San-Lucar et passai de là à Séville. J'y trouvai malade le señor Jean Ruiz de Contreras (2), qui était en train de dépêcher une

(1) On comprend pourquoi le combat n'avait duré que fort peu !

(2) Secrétaire du Conseil des Indes, qui portait le même nom que notre Alonso.

flotte aux Philippines. A peine arrivé, il me dit qu'il avait reçu un ordre du roi portant que je devais l'aider. Ce que je fis. Il m'envoya immédiatement à Borgo, où l'on armait six grands galions et deux pataches. Je travaillai selon les ordres qu'il m'avait donnés jusqu'à tant que les bateaux fussent descendus à San-Lucar hors des bassins de carénage, c'est-à-dire espalmés. On y mit les approvisionnements, l'artillerie nécessaire, l'infanterie qui fut de mille hommes, et fort bons, sans compter les marins et les artilleurs. Était général de cette flotte Don Un Tel Çoaçola, de l'ordre de Saint-Jacques, qui partait de mauvaise grâce, comme tous les autres : aussi bien trouvèrent-ils là leur fin. Treize jours, en effet, après être sortis du port de Cadix par beau temps, une tourmente leur donna dessus, tellement qu'ils se vinrent perdre à six lieues de l'endroit d'où ils étaient partis. On raconta que ce fut la faute du commandant qui n'était pas marin, qui même n'avait jamais été sur mer. Il s'appelait Un Tel Depuis, pour amender les choses, on le fit amiral Figueroa. afin de remédier à la première faute !

La capitane et le navire amiral furent jetés à la côte dans les mêmes parages, et de la capitane on ne sauva pas un éclat de bois, encore que ce fût un galion de plus de huit cents tonneaux et qui portait quarante grosses pièces de bronze. Le général et tout l'équipage se noyèrent : il ne se sauva pas plus de quatre personnes. Du navire amiral presque tout le monde se sauva : ce galion

ne se disloqua pas aussi vite parce qu'il donna sur un plus grand fond. Les autres coururent dans le détroit ; l'un se perdit à Tarifa, l'autre à Gibraltar, un autre encore au cap de Gata. Les deux pataches se sauvèrent. Telle fut la fin de cette *armada* et pour y remédier, comme si c'eût été à moi la faute, on m'envoya avec deux tartanes à Tarifa, ou plutôt à sa plage, pour recueillir trente pièces de bronze qu'on avait jetées hors du galion qui s'y était perdu. On sut en effet que deux galions d'Alger croisaient là, qui voulaient s'emparer de cette artillerie ; mais les troupes de terre ne le leur avaient point permis.

J'arrivai donc avec mes deux tartanes et embarquai les pièces. J'avais ordre, si les ennemis me poussaient au point qu'il fallût me rendre (au cas où ils en viendraient à combattre avec moi), de me faire couler à fond avec toute cette artillerie afin qu'ils ne s'en approvisionnassent point, et de commander à l'autre tartane de faire tout de même. Mais moi, je longeai la côte et les ennemis étaient au large, grâce à quoi ils ne me purent faire nul mal et je rapportai sauve toute l'artillerie.

[*Au secours de la Mamora*]

A peu de jours de là, on eut nouvelle à Cadix comment la Mamora (1) était assiégée par mer et par terre : sur terre par trente mille Maures

(1) C'est Meheddia.

qui lui avaient donné trois assauts ; et sur mer il y avait pour empêcher tout secours vingt-huit galions de guerre, tant turcs que hollandais.

Le duc de Medina Sidonia ordonna qu'on se mît en devoir de ravitailler immédiatement la place et le señor Don Fadrique de Toledo arma incontinent les galions de sa flotte. Mais il ne put faire l'expédition et c'est ainsi qu'on se contenta de charger deux tartanes de poudre, mèche et boulets : c'était là ce dont on manquait dans la ville, pour y avoir brûlé jusqu'aux cordes dont on tirait l'eau des puits ou citernes, et même celles des cadres, qui sont les lits où dorment les soldats. Pour moi, voyant qu'il fallait envoyer ces tartanes, mais que, malgré l'ordre qu'on avait donné aux capitaines de la garnison de choisir quelques-uns des hommes les plus braves de leurs compagnies, aucun d'eux ne s'était offert, j'allai au duc et lui dis : « Señor, je supplie Votre Excellence de me confier cette mission, et si vous me faites cette grâce, marquez-moi au front d'une S et d'un clou (1). » Il m'en prisait fort et me commanda d'y aller.

Quand les capitaines de la garnison virent que cela m'avait été octroyé, ils furent trouver le duc et lui dirent : « Cela devait échoir à l'un de nous, puisque nous sommes sous les ordres de Votre Excellence et non à lui qui n'y est pas et qui n'est là que pour préparer la flotte des Philip-

(1) C'est ainsi qu'on marquait les esclaves : d'une S ou *esse*, et d'un clou ou *clavo* : *esclavo*.

pires. » Je fus instruit de cela et m'écriai en public : « Si cela m'a été octroyé à moi, et sur ma demande, c'est après que ces gens-là ont été avisés de préparer quelques hommes de leurs compagnies : personne n'ayant sollicité la mission, moi, je l'ai demandée. Au reste je suis capitaine d'infanterie et plus ancien que certains. Celui qui le trouve mauvais, je l'attends à Santa Catalina pour me couper la gorge avec lui. » Comme je m'acheminais vers cet endroit, survint un adjudant de la part du duc qui me faisait appeler. J'y allai et il m'ordonna de lui apporter un congé du señor Juan Ruiz de Contreras aux ordres de qui j'étais. Quand je l'eus apporté, on me donna les instructions que j'aurais à suivre et en particulier c'était : « Avec votre bonne chance, Dieu aidant, mettez ce secours dans la place ou laissez-vous tailler en pièces. »

CHAPITRE XIV

COMMENT JE SECOURUS LA MAMORA ET AUTRES AVENTURES

Je partis et calculai ma marche (il y a quarante-deux lieues) de manière à me trouver au petit matin au milieu des vingt-huit vaisseaux. J'eus si beau temps, que tout se passa comme je l'avais prévu.

J'avais jugé que la flotte ennemie devait mouiller pour le moins à une lieue en mer afin d'être hors de portée de l'artillerie et aussi parce que la barre est forte et soulève de tels coups de mer, qu'à la distance que j'ai dite, d'une lieue, les vagues commencent à se précipiter à l'escalade. Moi, je devais me trouver à l'aube au milieu des ennemis, faire route jusqu'à la barre ; les coups de mer me feraient passer par-dessus et entrer ; si quelque navire se déterminait à me suivre, il serait force qu'il entrât derrière moi dans le fleuve ou s'en vînt par le travers sur la plage. Et il en fut ainsi : quand l'ennemi m'aperçut, tout ce qu'il put faire fut de me tirer quelques mousquetades et canonades, et encore fort peu. La chose prit si peu de temps qu'ils n'eurent loisir de me faire du mal.

J'entrai : j'étais la colombe du Déluge ! On m'embrassa mille fois, surtout le bon vieux Lechuga, qui était gouverneur de la place et l'avait défendue comme un vaillant qu'il était. On se mit à débarquer les munitions et les navires ennemis commencèrent de lever l'ancre, car il leur semblait que la flotte royale allait leur tomber dessus. C'était bien jugé : elle fut là le lendemain au soir.

[*Les Matasietes.*]

Je m'en fus dîner avec le gouverneur. Nous y étions fort occupés lorsqu'on sonna aux armes. Il demanda ce que c'était et on lui répondit : « Ce sont six *matasietes* qui viennent pour la paix. » Il commanda de leur ouvrir la porte et de les mener à la maison d'un Juif qui servait d'interprète. On avait accoutumé de conduire là les parlementaires et de leur donner à manger et du tabac à fumer ; c'est à quoi je les trouvai occupés. Ces *matasietes*, on les appelle de la sorte parce qu'ils sont *caballeros* et ils le paraissaient ; je leur vis de très jolis baudriers brodés, de très jolis brodequins, de bonnes aljubas (1) et des bonnets de Fez, le tout différent de ce que portaient les autres Maures. Le mestre de camp Lechuga ordonna de monter toute la poudre et les mèches par devant la maison où étaient les Maures, et d'y faire

(1) Sorte de robes.

venir pareillement les soldats que j'avais amenés, lesquels avaient de bons habits, tandis que ceux d'ici montraient leur cuir au travers des leurs.

Nous allâmes à la maison des Maures. Ils se lèvent et nous nous saluons. Ils se rasseoient, nous portent une santé et nous buvons, car ils boivent aussi sec que les portefaix de Madrid. Là-dessus commencent à défiler les munitions qu'ils voient très bien, et les soldats aussi. Et eux de déclarer qu'ils viennent prendre congé du gouverneur, car six mille *matasietes* vont partir ce soir même et tout le reste dans la nuit : « Nous vous voulons pour ami, ajoutent-ils, et vous enverrons cinq cents moutons et trente vaches à vendre, afin que vous les achetiez. » Le gouverneur répondit qu'il n'y manquerait pas et leur donna force tabac, qui est le meilleur régal qu'on leur puisse faire. Aussi bien ne peuvent-ils vivre sans la Mamora parce que tout ce qu'ils volent, c'est là qu'ils l'apportent à vendre, avec ce qu'ils ne volent pas. Ils donnent un mouton aussi gros qu'un bœuf pour quatre réaux, une vache pour seize, une fanègue de blé pour trois réaux et une poule pour un demi-réal. Là-dessus, les six *matasietes* s'en allèrent et moi je m'apprêtai à partir aussi.

Cette Mamora est sur un fleuve (1) à la bouche duquel il y a la barre susdite ; pourtant de gros navires y entrent et si l'ennemi s'installait là, il

(1) L'oued Sebou.

ferait grand dommage à l'Espagne, car la ville n'est pas à plus de quarante-deux lieues de Cadix : comme c'est dans ce port ou à San-Lucar que les flottes entrent et d'eux qu'elles sortent, ils pourraient facilement nous faire grand dommage en s'emparant des bateaux, après quoi ils s'en retourneraient chez eux en un seul jour, sans être obligé de faire une longue navigation pour regagner Alger ou Tunis, ou de passer à grand risque, comme aujourd'hui, le détroit de Gibraltar. Ce fleuve monte jusqu'à Tlemcen (1), à trente lieues en amont, et il est navigable en toutes ses parties. Avec la commodité de s'approvisionner à bon marché qu'on y a, on pourrait y armer une très bonne flotte. C'est bien pour cela que les Hollandais étaient si gourmands de la place.

Pour qu'on voie le mal qu'on pourrait nous faire par le moyen de ce fleuve si navigable et où, comme on l'a vu, peuvent entrer les gros galions, je dirai qu'à trois lieues plus loin sur la même côte, se trouve un lieu nommé Salé, avec un très bon fort, qui appartient aux morisques andalous. Il n'y a là qu'un méchant ruisseau où ne peuvent voguer que de tout petits navires comme tartanes et pataches : avec ces batelets-là, ils nous désolent la côte d'Espagne et il n'est pas d'année qu'il n'entre en cette Salé plus de cinq cents esclaves pris sur les vaisseaux de nos côtes, lorsqu'ils arrivent des Indes, des Terceires, des Ca-

(1) *Tremecén*; en réalité l'oued Sebou ne passe pas à Tlemcen.

naries, du Brésil et de Pernambouc, car, leur prise faite, en une nuit ces corsaires sont chez eux, et ils en font sur la côte de Portugal nuit et jour. On dira que je sors du récit de ma vie et que je me mets à faire l'historien. Ma foi, je pourrais m'y mettre !

[*J'ai audience du roi.*]

Je sortis cette nuit-là de la barre de la Mamora et je vis le jour se lever à Cadix, je veux dire que j'y entrai avant midi. Je fus à Conil où était le duc ; il me retint à dîner et, au fruit, il lut la lettre de créance du gouverneur pour le roi : il se réjouit fort de la voir et me dit de partir pour Madrid sans perdre de temps. Il me donna une lettre pour le roi, un certificat fort honorable pour moi et dont je fais grand cas, et en outre cent doublons dans une petite bourse : c'était là, à ce que disaient ses valets, la plus belle prouesse qu'il eût faite en sa vie.

J'allai au port de Santa Maria, où le *proveidor* des frontières me donna cent cinquante écus pour courir la poste, et en trois jours et demi je gagnai Madrid : de manière que je rentrai à Madrid neuf jours après en être parti, étant sorti d'Espagne, allé en Berbérie, revenu de Berbérie en Espagne et de là à la Cour, alors que, pour s'y rendre de Cadix, il y a cent huit lieues de terre.

J'allai descendre au Palais et montai en justaucorps au cabinet du roi, d'où sortait le señor

Don Baltasar de Zuñiga (1) (qu'il soit au ciel!) Je lui rendis compte de tout et sur-le-champ pénétrai avec Son Excellence jusque devant le roi, à qui je remis les deux lettres en pliant le genou, celle de créance et celle du duc. Il les donna au señor Don Baltasar et commença de m'interroger sur les événements de la Mamora. « Lechuga, par sa lettre, s'en remet à Contreras, » dit le señor Don Baltasar. J'informai Sa Majesté de tout ce qu'elle souhaite, tellement qu'elle saisit le cordon auquel était suspendu mon ordre et, le balançant, elle m'interrogeait et moi, je répondais : « Allez vous reposer, dit le señor Don Baltasar au bout d'un moment : vous devez être las. » Je descendis par les patios où m'attendait le portier du Conseil d'État (c'était le jour de ce conseil). Il me fit entrer et ces señores étaient tous debout pour moi. Ils me demandèrent en quel état étaient les choses, je les en informai ; ils demeurèrent satisfaits. Après quoi je m'en allai. Je pris, à cheval sur mes postiers, le chemin de la maison d'un oncle que j'ai à la Cour, courrier mayor de Portugal, et je me reposai enfin, dont j'avais grand besoin.

[*Comment je ne fus pas amiral.*]

Le lendemain un hallebardier vint m'appeler à mon auberge de la part du señor Don Baltasar. J'y allai, fort content, et quoique il fût en com-

(1) Gouverneur, puis ministre de Philippe IV et enfin président du Conseil d'Italie.

HISPANI ET HISPANÆ IN VESTITV CULTVS.



Sebastien. France incuit.

Pet. de Tode sculp. et excu

*Basia dat manibus, roseis alterna labellis
Quæ dare, seu vellet quæ magis accipere
Sic quæ Mortis opus, quæ prælia mutat liberus,
Delictis fruitur non minus ille suas.*

B.R.

*Blanditijs Hispana morus, cultuque decoro,
Et morum lepida condicione placet.
Vt Charitum lusum, pueriq; volatilis ærum
Hesperys lausum finibus esse putes.*

CAVALIER ESPAGNOL SALUANT UNE DAME

(Début du xvii^e siècle.)

pagnie de beaucoup de gens qui lui voulaient parler, on me fit place. Il s'assit sur une chaise, me fit seoir sur une autre et me demanda quels postes j'avais occupés, parce que Sa Majesté voulait m'accorder une faveur. « J'ai été capitaine d'infanterie espagnole, dis-je, et présentement je suis à l'armement de la flotte des Philippines dont je recueille les restes avec cinquante écus de solde par mois depuis plus de deux ans. » Il me demanda : « A quoi vous porte votre inclination et sur quoi avez-vous jeté les yeux? — Señor, je ne suis pas orgueilleux de mes services, dis-je. Le Conseil m'a proposé pour une place d'amiral d'une flotte. — Jésus! señor capitaine, dit-il, on la donnera à Votre Grâce sur-le-champ, avec un petit secours d'argent. » Je lui baisai la main pour cela et il dit encore : « Adressez-vous au secrétaire Juan de Ynsastigui ; il vous donnera votre brevet. »

Je m'en retournai content à mon logis et le lendemain j'entrai dans les bureaux pour chercher l'Ynsastigui. Je tombai sur le señor Don Baltasar, qui me dit : « Comment va? Que Votre Grâce prenne ce brevet et ce billet, et qu'elle ait patience. Sa Majesté présentement ne peut pas faire davantage en matière de maravédis. — Señor, dis-je, il n'est besoin d'argent, s'il y en a si grand'faute. Je cherche la réputation et non l'argent » ; et je lui rendais le billet ; mais il ne me permit pas de le lui laisser, prisant fort ma libéralité, comme il disait. Le billet était de trois cents ducats en argent double et l'autre papier un décret adressé

à Don Fernando Carrillo, président des Indes.

Je l'apporte au président et il me reçoit avec une face d'hérétique, car il n'en avait pas d'autre, et m'expédie sèchement : « Ce qu'ordonne Sa Majesté se fera en son temps. » Un mois passe, deux mois, et l'on ne me proposait point pour la place. J'accours chez le señor Don Baltasar ; il me donne un billet où il mandait d'anticiper sur le Conseil (1) parce que le roi désirait me faire faveur. Je le remets au bon hérétique ; mais il devait s'être engagé pour quelqu'un, car il promut un autre à la place et m'en jeta dehors. Sitôt que je le sus et sans plus de délai, je m'en fus à l'audience du roi.

On cherchait à ce moment dans les couloirs ceux qui lui voulaient parler. « Señor, lui dis-je, j'ai servi Votre Majesté vingt années en force contrées, comme il appert de ce mémoire. Pour mon dernier service, qui est d'avoir fait entrer les secours à la Mamora, Votre Majesté m'a fait la faveur d'un brevet afin qu'on me donnât la place d'amiral d'une flotte ; au reste j'ai été plusieurs fois proposé pour cette place en raison de mes services ; et à cette heure, encore que votre Majesté ait commandé qu'on me la donne, le président ne m'a pas encore proposé. » Il prit mon mémoire en me l'arrachant des mains, s'en fut en haussant les épaules et nous laissa tous confus : c'est qu'il ne venait que d'hériter du trône.

J'allai me consoler auprès du señor Don Bal-

(1) De ne pas attendre pour me nommer la séance du Conseil des Indes.

tasar et lui faire ma plainte comme à mon chef. Comme j'y étais, attendant l'heure, survint le président avec la face que j'ai dite; il était en train d'avaler quelque pilule désagréable ou on la lui mandait de haut lieu. Il entre; j'entre avec lui, quoique le portier ou un gentilhomme qui était là me voulût repousser, mais je lui dis : « Que Votre Grâce permette : je viens pour la même affaire que le señor président. » J'entre donc. Il y avait là le señor Don Baltasar en compagnie du comte de Monterrey, mon maître (1), et d'un frère dominicain, fils du comte de Benavente, et il était debout au milieu de la salle avec le président. Je m'approche et dis : « Je supplie Votre Excellence de demander au señor président s'il se tient pour satisfait de ma personne. » Le président réplique, les mains ouvertes : « Señor, c'est un excellent soldat. Nous l'avons envoyé à Porto-Rico et il y a fait fort bonne besogne. » Moi je dis à cela : « Puisque je suis si excellent, pourquoi Votre Seigneurie ne m'a-t-elle pas proposé, alors que le roi le lui mandait et que Son Excellence est intervenue avec un nouveau papier? — Une autre fois, señor, dit-il, en ce moment tout est distribué. — Que Votre Excellence n'en croie rien ! fis-je aussitôt au señor Don Baltasar; il vous trompe, comme il m'a trompé moi-même. » Alors le président prit sa grosse voix : « Homme, tout

(1) Au moment où il écrivait cette partie de ses Mémoires, Contreras était au service du comte de Monterrey, devenu vice-roi de Naples.

est déjà distribué ! » Don Baltasar répondit : « Que Votre Seigneurie considère que le roi désire accorder une faveur au capitaine. » L'autre ne pouvait plus parler : il en avait le gosier noué. Il sortit de la salle, mais, avant que d'arriver à la rue, il tomba pâmé. On le mit pour mort dans son carrosse et on lui serra avec des cordes les jambes et les bras pour le faire revenir à lui. Dieu lui rendit sa connaissance, grâce à quoi il se confessa, puis mourut.

Dieu lui pardonne le mal qu'il m'a fait ! Car il resta sans vie, mais moi sans ma place d'amiral. Le señor Don Baltasar, qui était mon chef, déclara qu'il n'était pas raisonnable de m'accorder une faveur pour avoir tué un ministre, comme si je lui eusse tiré une arquebusade ! La faute en était bien plus à quelque papier qui dut lui venir de haut lieu et dont j'ai entendu dire qu'il s'y trouvait bien de quoi lui donner la mort.

[On m'octroie de lever une compagnie à la Cour.]

Là-dessus je me retirai du Palais ; je n'y entrais plus. Ainsi passèrent plus de six mois, et puis, un jour que je ne pensais à rien, un hallebardier me vint chercher de la part du señor comte d'Olivarès. J'y fus, curieux de savoir ce qu'il me voulait. J'entre dans la salle et il me dit de prime abord : « Señor capitaine Contreras, ne vous plaignez pas à moi, quoique je voie que vous en auriez sujet. Le roi a décidé de faire une flotte pour garder

le détroit de Gibraltar et j'en suis le général. La Junte des flottes a nommé seize capitaines, pris de divers côtés, ayant de la pratique et de l'expérience. Et des deux qu'on a choisis parmi ceux qui étaient en cette Cour, l'un c'est le mestre de camp Don Pedro Osorio, l'autre c'est Votre Grâce. Sachez comprendre le prix de cela. » Je remerciai de la faveur que me faisait Son Excellence, mais je lui dis : « Señor, je me trouve avec cinquante écus de solde et j'ai été capitaine deux fois. Cela ne me va guère, de reprendre maintenant une compagnie et de perdre les cinquante écus que je touche dans la flotte. — Cela va sans dire, me dit-il : votre augmentation, j'en fais mon affaire. » Là-dessus, je lui dis : « Daigne me permettre Votre Excellence de lever cette compagnie en cette Cour (1). — Jamais cela ne s'est fait, répondit-il, mais pour vous contenter j'en parlerai à Sa Majesté. »

Et cela fut accordé. Nous levâmes nos compagnies à la Cour, le mestre de camp et moi, et nous fûmes les premiers capitaines qui, étant présente la Cour, y eussent levé des hommes et arboré leurs enseignes à Madrid.

(1) C'est-à-dire à Madrid.

CHAPITRE XV

COMMENT JE LEVAI UNE NOUVELLE COMPAGNIE
D'INFANTERIE A MADRID, DANS LE QUARTIER
D'ANTON MARTIN, ET AUTRES AVENTURES.

La mienne, je l'arborai dans le quartier d'Anton Martin et en vingt-sept jours levai trois cent douze soldats, avec lesquels je partis sous les yeux de toute la Cour, en bon ordre et moi devant. Et ma bonne mère trouva là quelque consolation aux nombreux chagrins que lui ont donné en ce monde mes travaux.

Le lendemain de mon départ de la Cour, on y eut nouvelle que j'avais été tué à Getafé, ce que Madrid apprit avec autant d'émoi que si j'eusse été un grand seigneur : j'en prends à témoins ceux qui s'y trouvaient alors. Le marquis de Barcarota, dit-on, en parla au jeu de la pelote, et le bruit n'eut pas d'autre origine. Don Francisco de Contreras, président de Castille, dépêcha des courriers pour savoir la vérité et châtier le coupable au cas où la chose se serait passée comme on disait. Je répondis que j'étais en fort bonne santé, dont on se réjouit à la Cour, tant il importe d'être bien vu. Cette fausse mort eut pour effet

que de bonnes personnes firent dire pour moi plus de cinq cents messes au Buen Suceso (1). Celles qui se dirent par aumône furent plus de trois cents. Je fus instruit de cela par le majordome de l'hôpital, qui s'appelait Don Diego de Cordoba, au temps où je sollicitais.

Je passai à Cadix avec ma compagnie et y fis mon entrée avec plus de trois cents soldats. Nous nous embarquâmes et gagnâmes le détroit de Gibraltar qui était notre destination. L'armée marchait sous les ordres de Don Juan Fajardo, son général. Je m'embarquai dans le galion amiral de Naples. Aussi bien y avait-il dans cette escadre six navires fameux desquels Francisco de Ribera était général, et la flotte recevait un grand lustre de ses vaisseaux et de sa vaillance. Lesdits vaisseaux faisaient partie de ceux qu'avait à Naples le señor duc d'Osuna et plût à Dieu que ce brave Ribera eût été général de toute la flotte : Sa Majesté eût été servie autrement et nous autres, nous aurions gagné réputation ! La flotte comprenait au total vingt-deux gros galions et trois pataches. Comme nous sortions, quelques navires, de Gibraltar, on signala des bateaux turcs qui passaient le détroit en serrant la côte d'Afrique, et quoiqu'il n'y ait que trois lieues de distance dans ce bras de mer entre l'Espagne et la Berbérie, on y fit quelques prises.

(1) C'était le nom d'un hôpital.

[*Rencontre de la flotte hollandaise et ce qui s'ensuivit.*]

Après bien des jours, le 6 octobre 1624, nous nous rencontrâmes avec la flotte hollandaise forte de quatre-vingt-deux voiles, encore qu'elles ne fussent toutes de guerre. Nous les approchâmes sous Malaga, à quinze lieues au large. Tout ce que je puis dire, c'est que le galion capitane de Ribera et le mien qui était son amirale (1), nous engageâmes le combat avec l'ennemi sur les quatre heures du soir : [je veux dire] le galion de Ribera, la capitane de Don Juan Fajardo et l'amirale sur laquelle j'étais. Ce qui s'ensuivit, on ne le peut dire, si ce n'est que les ennemis se rirent de nous. Si l'on n'avait pas lâché un coup de canon à la capitane de Ribera sous sa ligne de flottaison, de manière qu'il fallut mettre un canot à la mer pour la réparer, Dieu sait ce qu'il fût advenu de l'ennemi. Ce coup de canon qui fut tiré, le boulet n'en était pas chrétien et il ne provenait pas des vaisseaux ennemis. Mais passons.

La nuit vint, et cette nuit-là l'ennemi traversa le détroit sans que personne songeât à l'inquiéter, ce qu'il n'eût osé espérer : il se serait bien accommodé de perdre le quart de ses vaisseaux, comme on l'a dit depuis. Nous, nous retournâmes à Gibraltar et Don Juan Fajardo y resta, mais Ri-

(1) La capitane, où se trouvait le général, était ce que nous appellerions le vaisseau amiral ; l'amiral n'était que le chef des marins ; il était dans la hiérarchie bien au-dessous du général de la flotte.

bera et moi, nous allâmes à la recherche des galions de l'argent. Nous les trouvâmes et convoyâmes jusqu'à San-Lucar, ainsi que deux navires turcs que nous avions pris en route avec leur cargaison de sucre.

Nous revînmes hiverner à Gibraltar et je tombai malade. On me donna vingt jours de congé pour aller en convalescence à Séville et, quand ils furent terminés, Don Juan Fajardo m'ôta ma compagnie (1). Je m'en fus à la Cour, où je me plaignis, et Sa Majesté me fit la grâce d'un commandement de cinq cents soldats d'infanterie qui devaient aller servir, en quatre compagnies, sur les galères de Gênes. Je levai cette infanterie. Comme nous étions prêts à partir, je reçus l'ordre d'aller avec elle à Lisbonne pour embarquer sur une flotte qu'on devait former pour résister à l'Angleterre, sous les ordres de Tomas de Larraspur.

Nous restâmes à attendre les Anglais à Cascaes et à Belen plus de deux mois : on avait eu nouvelle en effet qu'ils n'allaient nulle part ailleurs qu'à Lisbonne, où les appelaient les Juifs. Mais, ayant su que nous étions prêts, ils cinglèrent sur Cadix. Quoiqu'on en fût instruit, l'ordre nous vint de ne pas quitter le port où nous étions et nous y demeurâmes jusqu'à tant qu'on eût appris qu'ils s'étaient retirés en Angleterre.

Le marquis de la Hinojosa, qui était général de la mer et de la terre, se mit à licencier les troupes

(1) Nous avons traduit dans notre Introduction des documents publiés à ce sujet par M. Serrano y Sanz.

entre autres moi et la mienne. Nous nous en retournâmes à Madrid, attendant l'ordre de rejoindre nos galères. Mais déjà l'on s'y était refroidi sous prétexte qu'il y avait, disait-on, guerre en Lombardie : à la vérité ce qu'il y avait, c'est que les Génois sont puissants, et, encore que le duc de Tursi (1) y poussât de son mieux (aussi bien avait-il ses galères garnies d'Espagnols!), il ne put obtenir pour l'heure qu'on mît le projet à exécution. Si bien que nous demeurâmes pauvres, à solliciter quelque emploi.

Moi, je ne m'en tirai pas mal. Lope de Vega, sans que je lui eusse parlé de ma vie, m'emmena dans sa maison, disant : « Señor capitaine, avec des hommes comme Votre Grâce on doit partager sa cape. » Il m'hébergea ainsi, en camarade, durant plus de huit mois, me donnant à dîner et souper, et jusqu'à des vêtements dont il me fit présent. Dieu le lui rende ! Et non content de cela, il me dédia encore une comédie, dans la vingtième partie (2) : *le Roi sans royaume*; elle s'inspire de ce qui m'est arrivé au sujet des morisques.

[*Mon gouvernement de Pantellaria.*]

Cependant il me parut honteux de rester à la Cour, démuné de ressources comme j'étais, d'autant plus que les soldats n'y paraissent guère à leur avantage, même lorsqu'ils ont de quoi vivre.

(1) *El Duque de Tarsi*. C'est Carlo Doria.

(2) De ses œuvres.

C'est de la sorte que je songeai à m'en venir à Malte pour voir si je pouvais faire état de mon habit de l'Ordre, et s'il me fournirait un peu de quoi manger. Je demandai au conseil de m'accorder quelque solde pour la Sicile, qui est proche de Malte, et l'on me donna trente écus d'entretien, cinq de plus qu'on n'en donne à cette heure aux capitaines. Cela fait, je pris la route de Barcelone et m'y embarquai pour Gênes, Naples et la Sicile, où je présentai mon brevet et où la solde me fut réglée. Un mois plus tard, comme je voulais avoir congé d'aller à Malte, le duc d'Albuquerque, vice-roi de ce royaume (1), me fit la faveur de me nommer gouverneur de Pantellaria (2), une île quasi sise en Berbérie, où il y a terre et château avec cent vingt soldats espagnols. En y allant je passai par Malte ; mais il se trouva que, n'ayant fait ni caravane (3) ni résidence, je ne pouvais avoir de commanderie ; au reste les commanderies réservées aux frères servants sont rares et maigres : la meilleure ne vaut pas six cents ducats.

Je demurai dans mon gouvernement seize mois et j'eus quelques petits combats avec ceux qui y descendent pour prendre quelques vivres et faire aiguade. Je m'occupai aussi d'une église où nous tenons la confrérie de Notre-Dame du Rosaire : elle était couverte de roseaux et de paille

(1) De Sicile.

(2) *La Pantanalea*.

(3) Expédition. Frères servants ou chevaliers, tous les membres de l'Ordre devaient faire quatre *caravanes* de six mois.

comme un cabaret de campagne. J'envoyai chercher en Sicile du bois, un peintre, des couleurs, et je restaurai cette église, la recouvrant de bonnes poutres et voliges ; j'y fis seize arcs de pierre, une tribune et une sacristie, la peignis tout entière, plafond, chapelle principale où l'on représenta les quatre évangélistes sur les côtés, autel de Notre-Dame que je fis enluminer sur bois ; en outre je fis une arcature avec Dieu le Père au sommet et où l'on voyait les quinze mystères, tracés un à un. Je fondai à perpétuité une rente comme il suit : tous les ans, le troisième jeudi avant le carême, une messe serait chantée avec diacre et sous-diacre, catafalque muni d'étoffes noires et de cierges, outre douze messes basses et, la veille, l'office des défunts avec catafalque et cierges, le tout pour les âmes du Purgatoire. *Item*, je laissai une rente pour que, sitôt qu'on me saurait décédé, on eût l'obligation de dire deux cents messes pour le repos de mon âme. *Item*, je laissai de quoi nettoyer les peintures et blanchir l'église tous les deux ans. Enfin, je laissai quelque chose pour une messe basse qu'on dirait chaque mois pour le repos de mon âme, que j'assignai sur la meilleure terre et la mieux aménagée de toute l'île.

J'adornai ainsi l'église du mieux que je pus, après quoi je demandai congé au duc d'Albuquerque de me rendre à Rome avec lui. Il me l'accorda, de mauvais gré, pour quatre mois. Je m'en vins à Palerme et là m'embarquai pour Naples, d'où je gagnai Rome.

[D'un bref que m'octroya le pape.]

Je m'y efforçai d'avoir un bref qui me dispensât des caravanes et de la résidence qu'on était obligé d'avoir faites, dans la Religion, pour obtenir une commanderie. Sa Sainteté, de qui l'on sollicita ce bref, le refusa. Sur quoi je me décidai à lui parler. Elle m'accorda audience. Je lui fis relation de mes services et lui dis : « Le trésor de l'Église, il est pour des hommes comme moi qui ont rudement servi pour la défense de la foi catholique. » Et Sa Sainteté, considérant mes travaux avec son sentiment chrétien, non seulement me concéda un bref facultatif, mais me le concéda gratuitement, et elle lui en adjoignit un autre où elle ordonnait à la Religion, en considération de mes services, de me recevoir au grade de frère chevalier, avec jouissance de mon ancienneté et pouvoir d'obtenir toutes les commanderies et dignités auxquelles sont admis les chevaliers de justice ; en outre, elle me concéda un autel privilégié à perpétuité en mon église de l'île de Pantellaria, quoiqu'on n'y dît pas plus de trois messes obligées, et ce privilège était attaché à mon autel pour sept ans ; toutes choses dont je demeurai fort content.

Pourtant il manquait encore le principal, qui était l'expédition de tout cela par les ministres *monsignori*. Il semblait à ceux-ci que c'était là beaucoup de grâces et telles qu'on n'en avait pas encore vues, ce qui est la vérité : aussi me les dimi-

nuaient-ils par mille petites clauses. Mais tout cela fut aplani par le comte de Monterrey, mon maître, et par la comtesse, sa femme et ma maîtresse, grâce à une foule de messages et de billets qu'ils écrivirent aux ministres ; il eût été impossible d'en rien obtenir, si ce n'eût été par Leurs Excellences, lesquelles étaient alors ambassadeurs extraordinaires à Rome. Enfin, tout ayant été dûment expédié, je voulus aller à Malte et à Palerme, où j'avais ma solde : j'en demandai congé à Son Excellence, mais elle m'ordonna pour diverses raisons de circonstance de ne point partir de Rome. Je demurerai ; le comte m'en estima et commanda à son trésorier de me donner mes trente écus par mois, ce que l'autre fit avec beaucoup de ponctualité.

Six mois ayant passé, je demandai congé à Son Excellence d'aller présenter mes brefs. Il me le donna pour deux mois, à condition que je fusse de retour devant qu'ils fussent écoulés. Je quittai Rome, fus à Naples, en Sicile et de là à Malte, où je présentai les brefs et les lettres de Son Excellence. Ils furent obéis sur-le-champ : on m'arma chevalier avec toutes les solennités requises et l'on me donna une bulle à laquelle j'attache plus de prix que je n'en attacherais à être né de l'Infant Carlos. Il y est dit qu'en raison de mes hauts faits et prouesses, on m'a armé chevalier, avec jouissance de toutes les commanderies et dignités qu'il y a en la Religion et où sont admis les chevaliers de justice. Il y eut ce jour-là soupe double et grand banquet !

Je partis pour regagner Rome et y fus de retour en peu de temps : aller, négocier, revenir, le tout en effet prit trente-quatre jours, quoiqu'il y ait presque trois cents lieues de chemin. En arrivant, j'allai baiser la main au comte, mon maître, et à la comtesse, ma maîtresse. Et ils se réjouirent de ma bonne réussite et de mon prompt retour.

[*Où je reçois les cardinaux.*]

Huit jours plus tard, le comte, mon maître, me commanda d'aller avec deux carrosses de voyage à lui, à six chevaux, chercher les señores cardinaux Sandoval, Spinola et Albornoz, qui arrivaient d'Espagne et avaient débarqué au port de Palo, à vingt milles de Rome. De même il m'ordonna de les convier de sa part à descendre en sa maison, où il leur tenait prêt un grand logement.

A Palo, où Leurs Éminences étaient installées au château, je fis mon ambassade. Ils en firent grand cas, mais ils répondirent qu'ils ne comptaient pas entrer à Rome par ces dangereuses chaleurs, mais s'établir quelque part alentour. Cette résolution prise, je les suppliai d'y bien regarder et de placer le service du roi avant tout, tellement qu'ils se hasardèrent à risquer leur santé. Deux heures avant la nuit, ils firent mettre en ordre leurs carrosses de voyage, car ils en avaient dix-sept.

Les trois señors cardinaux prirent place dans le carrosse du comte, mon maître, et leurs camériers



LA MÉDITERRANÉE ORIENTALE

D'après la *Description générale de l'Afrique*, de P. d'AVITT.

et moi dans l'autre. Et de piquer des deux pour que le soleil ne les frappât point. Bref je fis si dextrement que j'entrai à Rome au petit matin avec les seuls deux carrosses du comte mon maître, sans qu'aucun des dix-sept autres m'eût pu suivre. C'est de la sorte que je les amenai au logis de très bonne heure, le jour de saint Pierre qu'on présente la haquenée au pape. Ils furent logés dans la maison du comte, mon maître, chacun dans son appartement, avec le luxe et le bien-être qu'on peut croire, ainsi que leurs camériers et autres valets.

Ils demeurèrent là jusqu'à tant qu'ils eussent trouvé des maisons, ce qui dut prendre un mois, et ils y furent visités par tout le Collège des cardinaux et régalez par le comte, mon maître. Moi, je m'en retournai à mon hôtellerie où je demeure présentement et demeurerai jusqu'à ce que Son Excellence me commande autre chose, car je ne désire rien tant que de la servir.

Je dois dire encore quelque chose que je tiens pour un miracle. Ces señores entrèrent à Rome le jour de saint Pierre, qui est l'un de ceux où le péril de la chaleur est le plus fort : pourtant, de toute la maison qu'ils amenaient avec eux et qui montait à plus de trois cents personnes, il ne mourut personne ; bien mieux Leurs Éminences n'eurent point mal à la tête : d'où je tire que ce qu'on raconte des dangers de la canicule n'est que hâbleries. Il est vrai qu'à Palo je leur recommandai à tous de se bien garder du soleil et, en arrivant à

Rome, de s'enfermer, moyennant quoi ils n'auraient rien à redouter des changements de temps.

Tout ce que je viens de réciter s'est déroulé jusqu'aujourd'hui, qui est le 11 octobre 1630. Conter avec plus de minutie, c'eût été lasser celui qui lira. En outre il est bien certain qu'il ne me souvient plus d'une foule de choses, car en onze jours on ne peut se remémorer les souvenirs, faits et événements de trente-trois années. Mon récit s'en va simple et sans malice : c'est ma vie telle que Dieu l'a faite et comme je la revois, sans rhétorique ni arguties, rien de plus que la vérité.

Loué soit le Christ !

CHAPITRE XVI

[COMMENT JE VIS L'ÉRUPTION DU VÉSUVÉ EN LA VILLE DE NOLA, TINS GARNISON AUX CASALES DE CAPOUE ET DEVINS CAPITAINE DE GUERRE ET GOUVERNEUR DE LA VILLE D'AQUILA.]

Tout de suite après cela, le comte, mon maître, décida d'héberger le señor marquis de Cadreyta, qui allait comme ambassadeur ordinaire en Allemagne et passait par Rome comme ambassadeur de la sérénissime reine de Hongrie. Le comte, mon maître, m'ordonna d'aller le recevoir en chemin et de lui offrir sa maison. Mais comme les lettres de la reine que portait le marquis n'étaient pas dans les formes requises pour que le pape le reçût en ambassadeur, j'eus à le conduire à Frascati, beau lieu de plaisance, où il fut régalé jusqu'à ce que la reine lui eût fait tenir de nouvelles lettres. Lorsqu'il en fut muni, il fit son entrée à Rome et vint loger dans la maison du comte, mon maître, où il fut régalé et servi. Après avoir baisé le pied au pape et avoir reçu et fait ses visites, Sa Seigneurie partit pour Ancône où elle trouva la reine et s'embarqua pour la cour impériale afin d'accomplir son ambassade [d'Allemagne]. Celle de Rome

avait été très brillante et coûteuse, bien digne d'un tel seigneur.

[Le comte, mon maître, m'envoie à Madrid.]

Fort peu de jours après, le comte, mon maître, m'envoya demander une galère à la señora comtesse de Tursi, afin que nous allassions, le secrétaire Juan Pablo Boneto et moi, faire certaines affaires à Madrid. Vient la galère ; nous embarquons et gagnons Barcelone. On m'y ordonne de courir la poste, car c'était chose d'importance. Je le fis et accomplis ainsi les désirs du comte, mon maître, car j'arrivai en peu de temps.

Je fus à Madrid plus de deux mois (en l'an 1631). Je m'y réjouis fort à voir de jolies comédies du Phénix de l'Espagne, Lope de Vega, si éminent en tout et dont les livres offrent des enseignements tels, qu'il n'y a personne qu'ils ne pussent rendre poète comique. A lui seul, il devait être l'honneur de l'Espagne et l'effroi des autres nations.

[Éruption du Vésuve.]

De Madrid on me fit partir pour Naples, où le comte, mon maître, était vice-roi. Dès mon arrivée il me fit prendre une compagnie d'infanterie espagnole. Je lui dis : « Mais j'ai déjà été capitaine quatre fois ! » Il s'obstina, je la pris et me vis chargé avec mes hommes de la garde de sa per-

sonne. Mais à deux mois de là, il m'envoya en garnison dans la ville de Nola.

J'y étais bien tranquille, lorsqu'un matin, le mardi 16 décembre, à l'aube, voilà que s'élève un grand panache de fumée sur la montagne de Soma que d'autres nomment le Vésuve, et au début de la journée voilà le soleil qui commence de s'obscurcir, le tonnerre de gronder, les cendres de pleuvoir. Or, sachez que Nola est presque au pied du mont, à quatre milles ou moins ! Lorsqu'ils virent que le jour se changeait en nuit et que la cendre tombait, les gens de trembler : ils commencèrent de vider le pays. Et si horrible fut cette nuit-là, que je ne peux croire qu'au jour du Jugement il en puisse être une semblable : outre la cendre en effet, il pleuvait de la terre et des pierres de feu, telles les scories que les forgerons tirent de leurs forges, mais dont certaines étaient aussi grandes que la main, d'autres plus petites, ou plus grosses. Au milieu de tout cela un tremblement de terre continuel, au point que dans la nuit trente-sept maisons croulèrent et qu'on entendait les cyprès et les orangers se déchirer, comme si on les eût fendus à coups de coignée. Tout le monde criait : « Miséricorde ! » c'était terrible à entendre.

Le mercredi, il ne fit quasi point jour : il fallait tenir les chandelles allumées. Moi, je sortis dans la campagne avec une escouade de soldats, rapportai sept charges de farine et ordonnai de cuire du pain, grâce à quel furent secourus beaucoup de ceux qui étaient sortis des maisons afin de ne

pas se trouver sous des toits. Il y a dans ce pays deux couvents de nonnes, lesquelles ne voulurent se mettre hors de leur logis, encore que le vicaire leur en eût donné licence avant que de s'enfuir lui-même : les deux couvents croulèrent, mais sans faire de mal à aucune nonnain, pour ce qu'elles étaient dans l'intérieur de l'église à prier Dieu.

Les soldats de ma compagnie se soulevèrent presque contre moi, comme il suit : ils tinrent conseil et décidèrent qu'ils viendraient en corps pour me contraindre à quitter le pays, puisque le feu en était tout proche. Je les trouvai ensemble dans une rue, qui venaient pour ce qu'ils avaient résolu. En les voyant, je fais : « Où allez-vous, caballeros? » L'un d'eux répond : « Señor... » Mais, sans le laisser parler davantage, je dis : « Señores, celui qui veut s'en aller, qu'il parte ! Moi, je ne sortirai pas d'ici avant que d'avoir les mollets rôtis. Quand j'en serai là, le drapeau pèse peu : je l'emporterai, moi. » Sur quoi personne ne dit mot.

Nous passâmes cette journée-là, partie dans la nuit, partie dans le demi-jour. Des spectacles pitoyables, il y en avait tant, que cela n'est pas facile à dire ni à croire. Imaginez le peu de gens qui étaient demeurés, les femmes échevelées, les bambins, tout cela ne sachant où s'abriter et attendant la nuit naturelle. Ici s'écroulaient deux maisons ; là une autre brûlait ; et de quelque côté qu'on voulût sortir, c'était impossible, parce qu'on enfonçait dans les cendres et la terre qui étaient tom-

bées le jeudi matin. L'élément de l'eau s'était mis de la partie, encore que le feu n'arrêtât point, non plus que la pluie de cendres et de terre. De la montagne naquit soudain une rivière si grosse que le seul bruit en faisait peur. Voilà qu'un bras s'achemine vers Nola : moi, je prends trente soldats et des gens du pays munis de pelles et de pics, et nous nous mettons à faire une tranchée, si bien que le flot s'ouvre une route d'un autre côté, donne sur deux hameaux, les enlève comme fourmis avec tout le pâturage et le gros bétail qui ne put s'enfuir. Sur quoi je songeai que, si je m'en fusse allé quand les soldats le voulaient, le pays tout entier eût été noyé.

Le vendredi, Dieu voulut que tombât l'eau du ciel : mêlée à la terre et à la cendre, elle fit un mortier si fort qu'il était impossible de l'entamer au pic ou à la pioche. Mais on en eut quelque consolation, car, si le feu nous pressait, nous avions ainsi par où sortir.

Le samedi croula presque tout le quartier où était la compagnie ; pourtant personne n'eut de mal, parce que les soldats aimaient mieux rester exposés à l'eau et à la cendre sur la place, qu'à l'abri dans le quartier et dans la grande église qui était lézardée et qui se démenait, en raison des tremblements de terre qu'il y avait, comme l'eau dans la bouche de ceux qui se la rincent.

Le dimanche me parvint un ordre du comte, qui m'avait cru tout perdu pour ce qu'on n'avait pu passer jusqu'à nous : il me commandait de

sortir du pays et de gagner Capoue. Encore qu'il me peinât, certes, de laisser ces nonnains qui en me voyant partir allaient perdre courage, il me fut force d'obéir, afin que, s'il arrivait quelque chose, je n'en fusse pas incuipé. Je partis donc avec ce que j'avais sur le dos, car, eût-on voulu emporter un coffre, on n'eût rien eu pour cela. Quand nous parvînmes à Capoue, nous faisons peine à voir, si fort défigurés qu'on nous eût pris pour des travailleurs de l'enfer ; la plupart déchaux, les habits à demi brûlés et pareillement les corps. Nous nous refîmes là huit jours et y fêtâmes la Noël, quoique le Vésuve vomît toujours du feu.

[*Aux Casales de Capoue.*]

Au bout de huit jours, le comte m'envoya une patente pour me loger aux Casales (1) de Capoue. Ce que je fis. Nous recouvrâmes là quelque chose de ce que nous avions perdu. A moi, l'on m'apporta de Nola deux coffres d'habits ; tout le reste de la maison avait été détruit : ce fut un bonheur que de n'avoir pas perdu ces coffres.

En ces Casales il y a une coutume la plus pernicieuse du monde pour les pauvres : c'est que les riches qui pourraient loger des gens de guerre font donner les premiers ordres de clergie à l'un de leurs enfants et lui font donation de tout leur bien, grâce à quoi ils se trouvent dispensés de logements (2) ; et

(1) Faubourgs. De l'italien *casale*.

(2) Étant clercs.

l'archevêque les défend parce qu'ils le soutiennent. Je rendis compte à l'évêque de cette canaillerie : « C'est chose juste, » répliqua-t-il. Indigné, je tirai les soldats de la maison des pauvres et les envoyai dans celles des riches. Je demandais : « Quelle est la chambre de celui qui est ordonné? — La voilà. — Respectez-la comme le jour du dimanche, disais-je. Et ces autres, qui y dort? — Señor, le père, la mère, les sœurs et les frères. » Dans celles-là je logeais trois ou quatre soldats. Les gens se plaignirent à l'archevêque, qui m'écrivit : « Prenez garde, vous êtes excommunié. » Moi, je riais de cela. Là-dessus un de ces clercs *sauvages* (c'est de la sorte qu'on les appelle dans ce royaume, parce qu'ils n'ont reçu que les premiers ordres et que beaucoup d'entre eux sont mariés) saute sur une jument pour aller se plaindre à l'archevêque. Mais un de mes soldats donne une saccade à la bride en disant : « Attendez qu'on dise cela au capitaine. » La jument ne savait pas de la bride plus que son maître de latin : elle pointe et s'écroule par terre avec lui, où il ne gagna rien.

Mal en point comme il était, il va porter sa plainte. Sur quoi l'évêque m'envoie dire que je suis excommunié en vertu du chapitre *quisquis pariente del diablo* [*sic*]. Je lui réponds : « Attention à ce que vous faites. Je n'entends pas le chapitre *quisquis*, ni ne suis parent du diable : il n'y en a pas dans mon ascendance. Prenez garde que si je me résouds à être excommunié, nul ne sera

à l'abri de moi, à moins qu'il n'habite en la cinquième sphère. C'est à cette fin que Dieu m'a donné dix doigts aux deux mains et cent cinquante Espagnols.» Il reçut ma lettre et n'y répondit qu'en envoyant dire aux Casales : « Faites diligence auprès du vice-roi pour qu'il le tire de là, comme je ferai de son côté, puisqu'il n'y a pas d'autre remède. » Ils suivirent son conseil, et avec instance. Mais, en attendant, les riches me le payèrent sans que pût aucun pauvre, et cela ne dura pas si peu : plus de quarante jours.

[*Mon gouvernement d'Aquila.*]

Passé ce temps, le vice-roi m'envoya à la ville d'Aquila (1), l'une des plus grandes du royaume. Les habitants en avaient perdu le respect de leur évêque au point qu'ils le voulaient tuer : j'avais ordre d'aller châtier les coupables. Je partis des Casales le 9 février et passai par la plaine des Cinq Milles, comme on l'appelle, où il y avait une demi-pique de neige. Il y eut de jolies histoires dans cette plaine-là avec les soldats !

Cette cité est indocile parce qu'elle se trouve aux confins de la Romagne : on n'y connaît quasi point le roi. Je levai cent cinquante Espagnols, des têtes brûlées (2) et je fis mon entrée dans la ville en escarmouchant avec mes gaillards. J'arrivais

(1) *Aquila.*

(2) *De los de cuarto y ochavo*, littéralement : des gens de sou et de liard,

avec le titre de gouverneur et capitaine de guerre. Je commençai par en mettre en prison et eux par s'enfuir. Je logeai mes braves à trois poils dans les maisons des coupables, dont je ne me trouvai pas mal, et fis crier que personne n'eût à sortir de la ville ni à y entrer avec des armes à feu, ce qui chez eux était aussi habituel que de porter un chapeau. Ils obéirent sur-le-champ, ce qui fut miracle au dire de tout le monde.

Un jour arrivent à la porte de Naples six valets du vice-roi de la province, qui était le comte de Claramonte, avec leurs escopettes et pistolets (des petits) ; ils avaient de très longs cheveux à la nazaréenne, comme il est coutume par là aux bandits et brigands (c'est tout un). On leur dit : « Vous ne pouvez entrer sans ordre du gouverneur et capitaine de guerre. — Nous ne connaissons pas le capitaine de guerre, » répondent-ils et comme, sur les quatre soldats qui étaient de garde à la porte, deux étaient allés dîner, ils entrent et se vont pavaner sur la place, sans faire cas de rien, comme par le passé. Moi, sitôt instruit de cela, je donne ordre de fermer les portes de la cité et pars à leur recherche avec huit soldats. Je les trouvai aussi assurés que s'ils n'avaient rien fait et, quand je les voulus arrêter, ils saisirent leurs armes qu'ils avaient fort bonnes. Mais cela ne leur servit de rien, car je leur sautai dessus à la façon de Romagne, et les pris quoiqu'ils me blessassent un soldat.

Une fois en prison, je leur fis leur procès tambour battant et leur donnai deux heures de délai

à chacun ; passé quoi, je les condamnai à couper leurs cheveux à la nazaréenne, à les ramener sur la nuque et, montés chacun sur une bourrique à la mode de mon pays, à recevoir deux cent coups de fouet. Ce qui se fit de gentille manière, quoique le bourreau s'étrennât en pareille justice, laquelle était aussi nouvelle pour lui que pour la ville. Descendus de leurs bêtes de somme, mes gaillards furent soignés au sel et au vinaigre, selon l'usage des galères, et, le jour suivant, je les acheminai vers les galères de Naples avec chacun six ans à passer gratuitement auprès de la personne du comité auquel ils échoiraient.

Au vice-roi ou président de la province, cette justice parut impossible et, après s'en être assuré, il m'écrivit pour me demander en vertu de quelle autorité j'avais fait cela. Je lui réponds : « Autorité de capitaine de guerre. » Il m'écrit de nouveau : « Moi seul en cette province le suis. » Je lui dis : « Réglez cela avec le comte de Monterrey : c'est lui qui m'a envoyé la patente. » Là-dessus il se détermine à venir m'arrêter à Aquila et réunit à cet effet trois cents cavaliers et quelques gens de pied. L'ayant su, je lui écris : « Que Votre Seigneurie prenne garde de soulever ce pays qui déjà l'est presque, puisque je suis venu pour le châtier. Et puisque Votre Seigneurie est ministre du roi, elle n'intentera pas une telle affaire sans en rendre compte au comte comme vice-roi du royaume. Si j'ai méfait, il me châtierà. » Mais il ne fit nul cas de

cela et se mit en devoir de suivre son dessein.

Moi qui avais mes espions, quand je vis que c'était pour de bon, je choisis parmi les cent cinquante Espagnols que je tenais cent hommes bien munis de poudre, de balles et de mèches, sautai sur un cheval fort gaillard que j'avais, serrai dans les fontes mes pistolets et sur moi-même deux mille écus en doublons, et allai l'attendre à un endroit que je savais. Là, je lui écrivis une lettre où je disais : « Puisque vous vous souciez si peu du service du roi, poursuivez votre chemin, mais prenez un bon cheval parce que, si je vous cueille, je jure par le Christ que je vous fais fouetter comme les autres. » Et je l'aurais fait mieux encore que je ne le dis, car j'étais sûr que ses gens se rendraient : ce n'était que de la canaille. La chose faite, j'aurais gagné Rome, ou Milan, ou les Flandres, et tout aurait été dit. D'où j'étais, en six heures je me mettais dans les États de l'Église. Mais il se résolut à prendre ma lettre et à l'envoyer au vice-roi comte de Monterrey ; après quoi il s'en retourna en sa maison ou terre, et moi en la mienne.

Le lendemain, j'eus nouvelle qu'un cavalier allait faisant mille brigandages dans la campagne et dans les couvents de nonnains, volant ce qui lui semblait le plus précieux. Moi, comme j'avais déjà résolu de partir en campagne contre le président, pardi ! je me mets en route tout droit vers un hameau où il dormait, s'imaginant être là en sûreté comme le roi dans Madrid. Je lui donne une aubade et le trouve au lit ; il saute par la fenêtre

dans un jardin ; mais j'avais des sauteurs qui le valaient : ils me le pêchent, le ligotent et l'amènent à la ville d'Aquila, où les gens restaient pantois de voir qu'il s'était trouvé quelqu'un pour se risquer à l'arrêter.

Je le mis à la citadelle, le jugeai et lui donnai les deux jours de délai. Pendant ce temps on s'occupait de dresser un échafaud au milieu de la place et de préparer les couteaux pour le sacrifice. Les gens se moquaient à voir l'échafaud et à entendre dire que c'était pour lui trancher le col. Mais ils furent bien plus étonnés quand le cinquième jour, à trois heures de l'après-midi, ils le virent sans tête. Ce fut un méchant bourreau qui la lui coupa, auquel je donnai un mien habit et dix écus ; le pauvre n'avait pas la pratique ; mais il en fut de lui comme des médecins qui enseignent dans les hôpitaux aux dépens des innocents, et d'ailleurs ce cavalier n'était rien de plus qu'un grandissime coquin. Il avait nom Jacomo Ribera (chacun dans les Abruzzes (1) le connaît sans doute, ne fût-ce que de nom), natif de la ville d'Aquila.

[*Mes démêlés avec les jurats.*]

J'étais dans cette ville le jour de la Pâque de la Résurrection. Les jurats ou regidores étaient mal avec moi parce que je ne les laissais point vivre

(1) *Cualquier brucés le conocerà.* MM. Marcel Lami et Léo Rouanet traduisent très ingénieusement par « dans les Abruzzes ».

comme ils voulaient. Il leur parut, le jour de Pâques, qu'ils avaient quelque excuse de ne me point accompagner à l'église et que, de la sorte, ils me donneraient ennui. Le jeudi saint, je leur avais dit : « Vous communiez comme je ferai moi-même, » mais, par malice, ils ne l'avaient point voulu. Advint le jour de Pâques, où l'évêque dit la messe pontificale. J'attendis jusqu'au commencement de l'office, m'y rendis, m'assis sur ma chaise en compagnie de mon seul assesseur, encore que celui-ci n'eût jamais voulu signer aucune des sentences que j'ai contées ; mais je ne m'en étais point frappé, car il était du pays et il devait y demeurer.

Sachez qu'en cette cité, les magistrats ou regidores, qui sont cinq, ont chacun deux valets aux frais de la ville, vêtus de rouge, et qu'aucun de ces regidores ou jurats ne sortirait de chez lui et n'irait nulle part sans être escorté de ces deux valets, s'agit-il de la vie. Moi, quand je me vis seul à la messe pontificale et connus ainsi la malice de ces maroufles, j'appelai de mon siège le sergent et lui dis : « Allez et faites-moi prisonniers tous les valets des magistrats. Chez chacun de ceux-ci, mettez six soldats avec ordre de manger tout ce qu'ils trouveront dans la maison et dans la cuisine, en marquant beaucoup de respect aux femmes ; et qu'ils ne bougent de là jusqu'à ce que je leur mande. » Cela fut exécuté sur-le-champ, et d'autant mieux qu'il y avait des soldats au logis desquels, en raison du jour de Pâques, on n'avait pas allumé le feu.

Les jurats eurent nouvelle de la chose, mais comme ils n'avaient pas les gens aux capes rouges, ils ne pouvaient bouger pour autant. Ils m'envoyèrent gentilhommes et messages. Moi, je répondais : « Qu'ils viennent en personne ! » Mais ils ne le pouvaient, chacun d'eux restant où le sergent avait cueilli ses valets. L'évêque me demanda de retirer les soldats de leurs maisons ou de relâcher les valets afin qu'ils pussent rentrer chez eux. J'accordai la sortie des soldats à condition qu'on leur donnât à chacun trois testons, qui font neuf réaux. Les jurats les versèrent sur-le-champ ; ils eussent bien donné trois cents ducats pour ne plus voir mes hommes chez eux, tant ils nous aiment ! Et avec les neuf réaux et le repas, les soldats et leurs camarades eurent de meilleures Pâques qu'eux, car les magistrats firent la leur au lieu où on leur avait ôté leurs valets, ne voulant s'en retourner chez eux pour ne pas perdre la coutume et le privilège. L'évêque me pria instamment de libérer les marauds aux capes rouges : « Si je les leur ai tous pris, dis-je, c'était pour que les jurats ne s'excusassent point les uns sur les autres en prétendant ignorer lequel d'entre eux devait me porter le coussin et me le placer dans l'église. Toutefois, qu'ils paient chacun un ducat pour les Repenties et qu'on les délivre ! » Les jurats payèrent au plus vite et ils sortirent ainsi de cette sorte de cercle magique, car pour eux ç'avait été justement cela.

Mille autres petites affaires m'advinrent avec

eux. Ils avaient mis le poisson et la viande à haut prix, le pain aussi, parce que les marchands leur donnaient à chacun tant en nature sur le poisson et la viande, et en argent sur le pain. Ayant appris cela, je leur dis de m'appeler quand ils en seraient à fixer les taxes. Ce qu'ils firent. Au moment donc où ils les arrêtaient, je dis : « Vos Seigneuries ne voient-elles pas que c'est conscience de fixer la taxe si bas, que cela vaut davantage et qu'en l'élevant il y aura abondance? » Ils croient voir le ciel ouvert et la font monter au plus haut ; mais, une fois qu'elle est bien arrêtée, je dis à chacun d'eux : « Señores, moi, j'ai tant de personnes en ma maison et, encore que je sois franc d'impôts et comme chevalier de Malte, et comme capitaine d'infanterie, et comme capitaine de guerre, et comme gouverneur, je veux ouvrir la marche et payer selon la taxe. Que chacune de Vos Seigneuries fasse de même ses achats en proportion de la maison qu'il a à nourrir et les paie ici, comme moi. Et, j'en jure Dieu ! si vous autres, les marchands, leur faites présent d'une once de quoi que ce soit, je vous fais fouetter. » Comme les jurats virent que je n'étais pas d'humeur à plaisanter, ils en passèrent par là. Ils disaient : « Señor, mais chez nous on ne mange pas de poisson ! — Eh bien, moi, je veux qu'on en mange et qu'on y jouisse de la taxe comme moi et les pauvres. » Cela suffit pour que la taxe baissât de moitié ou plus sur toutes choses.

Pour en revenir à notre président ou vice-roi

de la province, il avait envoyé la dernière lettre que je lui avais écrite au comte de Monterrey. Celui-ci résolut de me retirer d'Aquila, à l'instance du président et des jurats. Mais il nous retira, mon rival et moi, le même jour. A moi, il me donna une compagnie de cuirasses avant mon départ d'Aquila et à lui il ne donna rien. Ainsi prit fin mon gouvernement d'Aquila, qui dura trois mois et sept jours.

CHAPITRE XVII

[DE CE QUI M'ADVINT A CAPOUE, AVEC L'APOLOGIE
DU COMTE ET DE LA COMTESSE DE MONTERREY,
ET COMMENT JE ME RETIRAI DE LEUR SERVICE.]

Je partis d'Aquila pour Naples afin d'y prendre possession de la compagnie de cavaliers. Je la trouvai logée à Capoue et il la fallut amener à Naples, où me la passa Don Gaspar de Acevedo, général de mille cavaliers (1).

Le jour même qu'il me la passa par-devant l'intendant Don Pedro Cuncubilete, on recensa les chevaux de la compagnie, que venait de commander avant moi Don Hector Piñatelo (2), promu lieutenant de mestre de camp général. Un soldat déclare : « On m'a changé mon cheval. » D'autres parlent de même, et moi de dire à Don Hector Piñatelo : « Le cheval qu'amène Votre Seigneurie appartient à la compagnie et les soldats disent que Votre Seigneurie a gardé les meilleurs chevaux et donné des rosses en place. Or, ils sont au roi. — Ce n'est pas vrai, dit-il ; je n'ai pris aucun cheval. » Encore qu'entre Italiens, « ce n'est pas

(1) Un parent du comte de Monterrey.

(2) Pignatelli?

vrai » ne soit pas regardé comme une parole offensante, je ne voulus pas déchoir dans l'opinion des assistants, car il y avait là force Espagnols et Italiens, si bien que je levai la main, lui empoignai la barbe et la tirai dans le même moment. Il jette son bâton et dégaine son épée comme un vaillant chevalier ; mais moi, je ne fus point nonchalant à mettre ma lame au vent : d'où vint qu'il y eut bataille, mais point de sang, pour ce que si grande était la foule qu'il nous était impossible de nous blesser. Un pauvre Tudesque de la garde du vice-roi qui se trouvait là paya pour les autres, car il partit avec une taillade en la face, comme s'il eût été l'empoigneur de barbe.

Don Gaspar de Acevedo nous arrêta, comme général de la cavalerie et capitaine de la garde du comte de Monterrey. Nous fûmes captifs en sa maison, chacun avec des gardes, durant trois jours, jusqu'à tant que le comte, mon maître, nous eût commandé, sur le rapport des mestres de camp et du prince d'Ascoli, de nous faire amis dans son antichambre. Pour Don Hector servit de témoin le prince de La Rochela et pour moi le señor Don Gaspar de Acevedo. Et dorénavant chacun de nous marcha ou, pour mieux dire, moi, je marchai en ouvrant l'œil, comme parlent les ruffians.

[*Revue des troupes du royaume.*]

Me voilà donc capitaine de cavalerie, d'où me vinrent de nouveaux soucis, et d'autant plus que

le comte, mon maître, voulut qu'on fît une montre générale de toute la cavalerie du royaume, y comprise la nouvelle levée qui était deux mille cinq cents cavaliers, et l'infanterie espagnole et italienne, laquelle était nombreuse et fort brillante, bien qu'on ne dût point faire paraître en cette revue toute l'infanterie de milice du royaume, mais seulement sa nouvelle levée, qui comprenait deux mille sept cents Espagnols et huit mille Italiens, tous gens de choix.

Il était certes besoin d'équipages de gala, ce jour-là ! Moi, tout pauvre que j'étais, je fis paraître ma livrée sur deux trompettes et quatre laquais, tous vêtus d'écarlate brodée de passements d'argent, avec baudriers, épées dorées, plumes et, sur les habits, manteaux du même. Mes chevaux, qui étaient cinq, avec leurs selles dont deux passementées d'argent, et toutes des pistolets à garnitures précieuses aux arçons. Je montrai des armes d'azur à flammes d'argent, des chausses de chamois à passements d'or et les manches et le collet de même, une montagne de plumes azur, vertes et blanches au sommet de la salade et une écharpe rouge requamée d'or brodé, si grande qu'elle eût pu, ma foi ! servir de dessus de lit. J'entrai, fait de la sorte, sur la place, avec mon alférez, mon étendard et quatre-vingts cavaliers bien armés derrière moi, les soldats avec des écharpes rouges, et mon frère, qui était mon lieutenant, à la suite de la compagnie, en grand gala.

Qu'on imagine quelle entrée nous fîmes (1)...

Avec les autres capitaines, qui étaient en quantité, nous passâmes tous par-devant le palais où se trouvaient à un balcon le comte, mon maître, et Leurs Éminences les cardinaux Sabelli et Sandoval, et à un autre balcon ma maîtresse la comtesse de Monterrey et ma maîtresse la marquise de Monterroso avec leurs dames. Toutes les compagnies, au moment qu'elles arrivaient sur la place d'armes, faisaient une caracole et abattaient leurs étendards, et l'infanterie ses enseignes. Puis les gens de pied passaient au large du château, où ils se formaient en corps, et nous combattîmes contre eux. Ah ! c'était à voir, ce combat de cavalerie contre infanterie !

[*Éloge du comte, mon maître.*]

A ce moment, Leurs Excellences étaient déjà parties pour Castelnovo avec les señores cardinaux. A leur passage toute l'artillerie tira, ce qui était certes à voir aussi ; et cela si fort au naturel, comme au reste toutes les autres démonstrations, qu'il ne manquait que les balles ou boulets. Mais nous avions justement le général qu'il fallait pour n'en pas mettre : personne, eût-il usé sa vie à faire la guerre, n'eût su commander aussi bien que lui, et chaque chose en son temps. Ce n'est point là de l'adulation, car je certifie, moi qui ai pourtant

(1) Ici manque une ligne qui se trouve coupée dans la manuscrit.

connu une infinité de princes, que je n'en ai jamais vu un qui s'entendît en somptuosité comme ce seigneur. J'ai dit son ambassade extraordinaire à Rome en 1628, la magnificence qu'il y montra, les nombreux hôtes que j'ai vus logés chez lui, comme les señores cardinaux Sandoval, Spinola et Albornoz, un frère du comte de Elda, un autre du comte de Tavera, sans compter ledit comte et la comtesse, ma maîtresse ; et chacun mangeait à part dans son appartement et en même temps ; et les services ne s'embarrassaient nullement, ni les bouteilliers, ni les cuisiniers ; et l'argenterie ne manquait point, car chacun en avait ce qu'il fallait ; en outre chaque hôte avait un camérier et un valet de chambre, et tous, ils pouvaient demander leurs carrosses en même temps, sans qu'on eût à prier personne de prêter quoi que ce fût. J'ai vu là trente-deux chambres avec leurs tentures d'été, et tout autant avec leurs tapisseries d'hiver.

Ce fut ce seigneur qui donna pour la naissance du prince notre maître (que Dieu garde !), en octobre 1629, des fêtes si remarquables que les Romains en parlent encore aujourd'hui, et pareillement les étrangers qui s'y trouvèrent. Des comédies, des luttes, des feux d'artifice, des fontaines de vin, des aumônes aux hôpitaux, tout cela à foison ; pendant trois jours de suite, le soir, des deniers, de l'or et de l'argent à poignées ; et la meilleure preuve de cette magnificence, c'est qu'en ce temps où nous étions si mal vus à Rome qu'on ne saurait l'être davantage, tant de largesse obligeait ceux de

la ville à crier : « Vive l'Espagne ! » C'est tout dire.

Et puis, qui donc a eu en cette ville, comme le comte, des capitaines sans emploi, à trente écus par mois chacun (nous étions quatre, dont moi), payés ponctuellement sur sa bourse? C'était Gaspar de Rosales, trésorier de Son Excellence, qui gouvernait tout cela, et jamais personne n'eut à se plaindre de lui à Son Excellence, de manière qu'elle le fit secrétaire d'État et de la Guerre de Naples quand elle y devint vice-roi, office que le bon secrétaire avait bien mérité par sa vigilance et sa netteté de mains. Il est certain que souvent un seigneur réussit bien parce qu'il a un bon serviteur, et vice-versa parce qu'il en a un mauvais.

A Naples, quel vice-roi y a-t-il eu pour rechercher les hommes de mérite qu'on avait relégués en des châteaux et désespérés, et que Son Excellence en tira pour les récompenser, comme j'en connais beaucoup? Toute la nation se réjouit, à les voir ainsi récompenser. Et qui donc, comme le comte, a en quinze mois envoyé à Milan deux régiments d'Italiens de trois mille hommes et sept cent mille ducats, et en Espagne six mille fantassins et mille chevaux en vingt-quatre galions, l'infanterie sous les ordres du marquis de Campos Lataro et la cavalerie, du prince de La Rochela ; et même vingt-quatre selles et brides brodées avec leurs chevaux de choix ; et autant de paires de pistolets sans prix ; et sur chaque cheval une housse de brocard qui lui tombait aux jarrets? Tout cela était un présent pour Sa Majesté, pour

le señor infant Carlos (qu'il soit en la gloire de Dieu !) et pour le señor infant cardinal.

Et, pour parler de ma maîtresse la comtesse, quelle affabilité elle a eue avec toutes les dames titrées du royaume ! Elle répartissait ses jours de semaine entre les hôpitaux, et dans ceux des femmes elle allait servir de ses propres mains, apportant du palais toute la nourriture qui aurait pu se gâter dans la journée, j'en suis bon témoin. Et n'a-t-elle pas fondé un couvent de femmes espagnoles repenties, sans en compter plusieurs autres, qu'elle aidait chaque jour de ses aumônes, favorisant et honorant tous ceux qui voulaient recourir à son intercession ?

Bref, señor lecteur, ne croyez pas que je parle avec passion, car je suis resté très au-dessous de la vérité ; et je jure par Dieu et par cette croix qu'aujourd'hui, 4 février 1633, où j'écris ces choses, je me trouve à Palerme et en disgrâce du comte, mon maître, vous verrez plus loin le comment et le pourquoi ; pourtant, tout bien pesé, je prise plus d'être son domestique en disgrâce, que celui d'un autre en pleine grâce, car jamais je ne serai ingrat des faveurs que j'ai reçues en sa maison ni du pain que j'y ai mangé.

[Je commande en chef cinq cents chevaux.]

Retournant à mon discours, je dirai, señor, que nos escarmouches prirent fin, et ce fut le 20 juin 1632. Nous retournâmes à nos logements

las et suants, et le lendemain le comte ordonna que toute la cavalerie fût répartie sur les côtes pour les défendre, car il avait eu nouvelles de la flotte turque. Moi, j'eus à me rendre avec cinq cents chevaux, que je commandais en chef, à la Principauté Citérieure (1), où je demeurai jusqu'à la fin d'août dans la campagne d'Agrapoli et à Acerno (2). Nous étions là pendant la canicule et pourtant il faisait si froid qu'il fallait jeter deux manteaux sur le lit. Aussi, de jour, faisons-nous l'exercice à cheval, escarmouchant les uns contre les autres, et parfois nous courrions la bague.

Il y avait dans la compagnie un grand cheval de quatre ans, qui était si vicieux qu'il avait presque estropié quatre soldats et un autre tout à fait. Pour le ferrer, il fallait lui attacher les jambes de devant et de derrière, et il était si féroce qu'une fois couché de force sur le sol, il rompait toutes les cordes, pour grosses qu'elles fussent. Moi, je commandai de le mener au couvent de Monseigneur saint François, à qui je le donnai en aumône.

On l'y conduisit sans harnais. Le frère gardien dit : « Puisque le capitaine le donne en aumône, qu'il nous fasse un contrat pour que nous le puissions vendre. » Le cheval se montra si féroce cette nuit-là que l'on ne se risqua pas à le conduire à l'abreuvoir. Le lendemain je fis le contrat et le gardien me dit : « Señor, je crains que ce cheval ne nous tue quelque frère ; » et il s'en fut au couvent

(1) *Principado de Citra.*

(2) *En campaña de Bol y en Achierno.*

avec son contrat. Mais le lendemain encore, il me dit : « Señor capitaine, le cheval se tient coi et il semble s'être calmé un peu. » Bref, en six jours, il fut si bien apprivoisé qu'il n'y avait bourricot comme lui. On le mit avec une jument que possédait le couvent et il allait aussi sagement à côté d'elle que s'il n'eût pas été un cheval dont tout le pays s'ébahissait.

J'avais entre autres un cheval qui avait nom Colonna. Nous allions chaque jour courir et escarmoucher à la promenade de San Francesco. Un jour, je monte ce cheval, qui était fort doux et sur lequel j'avais souvent escarmouché et couru des lances, mais, arrivé dans la carrière, jamais il ne voulut partir. Courroucé, je lui donne de l'éperon et il s'élance, mais s'arrête au bout de quatre pas. Je retourne au départ et refais de même : le cheval refuse de courir, sinon fort peu et en se traversant. On me prie de mettre pied à terre, car le cheval ne courra pas. Un soldat me dit : « Que Votre Grâce me le donne : je le ferai bien courir, moi, et il ne gardera pas ce vice-là. » Je descends, le soldat lui saute sur le dos ; mais il n'était pas encore bien en selle que le cheval s'emballe, se jette sur un mur, lui et le soldat sans s'arrêter : les voilà tous deux qui tombent morts ; j'en restai stupide. Est-ce l'aumône du cheval que j'avais faite ? Est-ce l'autel que j'avais élevé afin qu'on y dît des messes pour les âmes du Purgatoire (1),

(1) A Pantellaria ; voir plus haut.

ou le bref que j'avais fait venir de Rome pour un autel privilégié? La raison, Dieu la sait ; je lui rends grâces d'un tel bienfait et de tous ceux qu'il m'a accordés chaque jour.

Je rentrai à Naples avec ma compagnie et l'on me logea au pont de la Madeleine, d'où je sortais tous les jours pour battre le rivage de la Torre del Greco. Les autres compagnies faisaient de même de l'autre côté, vers Pouzzoles.

J'avais d'excellents chevaux, mais les compagnies de ma troupe n'étaient pas bonnes, de façon que, pour les refaire, le comte ordonna de réformer ma compagnie, ce qui fut exécuté. Et Son Excellence me fit la faveur du gouvernement de Pescara, qui est le meilleur de ce royaume. Je lui baisai la main pour cette grâce, mais demeurai plus d'un mois sans en demander les patentes. Tellement qu'un matin le comte, mon maître, m'envoya dire par le secrétaire Rosales qu'il lui serait agréable que j'armasse deux petits galions et une patache qui étaient au port, et m'en fusse dans le Levant avec eux pour pirater un peu.

[Où je tombe en disgrâce pour mon frère.]

En ce temps-là, j'avais auprès de moi un de mes frères. Il avait servi Sa Majesté durant vingt ans en Italie et sur la flotte royale comme soldat, sergent, alférez, et pendant trois ans comme gouverneur d'une compagnie avec patente de général et huit écus de haute paie particulière du roi ;

présentement il venait d'être réformé comme lieutenant de cuirasses. Je dis au secrétaire : « Señor, je ferai ce que me mande le comte ; mais que Votre Grâce considère que j'ai avec moi un frère : qu'au moins il demeure à Pescara comme mon lieutenant. — Cela ne se peut, me dit-il ; il doit être capitaine, celui qui occupera cette place-là. » Je demandai qu'on le fît capitaine de la patache et j'en suppliai même de vive voix le comte ; il n'en voulut rien faire. Je demandai qu'on lui donnât une compagnie d'enfants perdus et d'aventuriers qui devait embarquer avec moi. « Oui, » me répondit-on. Moi, cependant, je travaillais à armer les vaisseaux et disais au secrétaire : « Que Votre Grâce ne se moque pas de moi. Dites au comte qu'il finisse d'arranger cela. Je jure Dieu que, s'il ne le fait point, je n'embarquerai pas ni ne ferai cette course. » Nous en restâmes là jusqu'à tant qu'une nuit, dans son cabinet, il me détrompât en me disant : « On ne donnera rien à votre frère, et vous embarquerez tous les deux. »

Là-dessus, je m'en revins chez moi et, considérant que je n'avais ni charge en ce royaume ni solde de Sa Majesté, et que mon frère n'en avait pas davantage ; voyant en outre que mon frère disait : « Señor, j'ai servi comme tout le monde sait, et Votre Grâce a poussé bien des gens, mais moi, je ne puis avoir d'avancement : chacun pensera qu'il y a sur moi quelque tache, » et comprenant qu'il avait raison, je me jugeai obligé de rassembler mon peu de hardes et de le mettre au couvent de

la Très Sainte Trinité, après quoi j'écrivis de là un billet au secrétaire en ces termes :

« Que Votre Grâce ne s'étonne si j'ai été peu discret dans mes demandes pour faire nommer mon frère. C'est que, partant moi-même pour cette expédition, il lui fallait donc assumer, au cas où je fusse venu à manquer, la charge de mon petit neveu et nièce, orphelins qui n'ont d'autre père que moi. Puisque Votre Grâce m'a cette nuit ôté l'espoir de lui donner rien, j'ai résolu, moi, de ne pas servir non plus et de ne pas faire cette croisière. Vous pourrez donc dire au comte, mon maître, que je me suis retiré ici (1) pour voir où je me résoudrai à aller gagner ma vie, et aussi pour que Son Excellence ne m'enferme en quelque forteresse par colère. S'il plaît au comte que je le serve et que j'entreprenne cette expédition, qu'il donne une compagnie à mon frère, puisque celui-ci la mérite et qu'il me l'a promis : alors je sortirai sur-le-champ et ferai dans cette course ce qu'on verra. »

Le secrétaire fut stupéfait de me voir dans une résolution semblable et m'écrivit un billet en ami, pour me prier de sortir. Ce que je ne voulus faire, sinon à la condition susdite.

Je demandai congé au comte pour moi, pour mon frère et pour mon neveu. Il m'envoya dire : « Vous n'avez pas besoin de congé, puisque vous n'êtes pas mon sujet, étant chevalier de Malte et n'ayant solde ni emploi en ce royaume. Un cer-

(1) Au couvent de la Santissima Trinità.

tificat de la Santé vous suffira. » Je lui fis répondre : « Je ne suis pas de ces gens qui partent sans congé d'un pays où ils ont tenu un emploi. Que si Son Excellence ne me le donne, je demeurerai ici, en ce couvent, jusqu'à ma mort ou jusqu'à ce que Son Excellence soit promue à une plus haute charge. » Et c'est ainsi que Son Excellence me fit la grâce de me concéder un congé fort honorable pour Malte, et à mon frère pour l'Espagne, et à mon neveu pour la Sicile ; et il me les envoya tous trois au couvent, signés de sa main.

Aussitôt après, les navires étant en partance, on m'envoya du palais une lettre signée par le secrétaire, mais qui venait de plus haut lieu. On m'y mandait de faire un rapport ou instruction sur la manière dont devait être conduite cette course. Je le fis en présence de celui qui m'avait apporté la lettre, et avec force détails, et j'écrivis à la fin : « Señor, je ne suis pas un ange, je puis me tromper ; aussi pourra-t-on communiquer ce papier aux pilotes : si mes avis leur semblent bons, ils en useront, sinon, non. Voilà la croisière telle que je la pensais faire, si je n'avais l'infortune d'avoir des frères. »

Aussitôt je m'occupai de préparer mon voyage, encore que tout le monde me dît : « Attendez ! » et jusqu'à des ministres et à des familiers du palais. Je tâchai de suivre leurs conseils, et me résolus même, une nuit, d'aller voir le secrétaire Rosales au palais. Je le fis et lui parlai longuement : « Vous avez frappé à côté du but, » me dit-

il, et nous convînmes de nous revoir la nuit suivante, mais il ne me parut pas bon de le faire. Au contraire, j'embarquai avec mon frère et mon neveu, de nuit, dans une felouque qui me coûta beaucoup de bon argent, avec le peu de hardes que je possédais, et nous sortîmes de Naples le 20 décembre (1) à minuit.

J'oubliais de dire que, lors de ma retraite au couvent, tout le monde pensa que je m'étais fait moine, comme si je ne l'étais pas déjà (2). Cela parut dans la *Gazette* et l'on m'écrivit de Malte qu'on avait été avisé que je m'étais fait capucin. Et il n'y a pas à s'étonner qu'on l'eût dit en des pays lointains, puisque, durant les deux mois que je restai en ce couvent, il y eut quelqu'un, à Naples même, pour jurer qu'il m'avait vu dire la messe : celui-là devait ignorer que je ne sais pas le latin, ni seulement ne l'entends. Ces deux mois, je les passai à faire pénitence avec un chapon le matin, un autre le soir et tout ce qui s'ensuit, sans oublier force bon vin vieux ; et j'entendais chaque jour quatre messes et les vêpres.

[*Mon voyage de Naples à Palerme.*]

La nuit que je sortis de Naples ne fut pas trop bonne : j'emportais trop de soucis. Mais, à l'aube, nous étions à Vietri (3), à soixante milles de

(1) *Enero*, dit Contreras, mais il faut lire décembre : on verra ci-dessous qu'il arrive à Messine la veille de Noël.

(2) Il appartenait en effet à l'ordre de Malte.

(3) *Bietre*.

Naples. Nous franchîmes le golfe de Salerne et arrivâmes au cap Palinuro (1), où l'on ne nous laissa point descendre à terre par amour de la santé. De là, nous fûmes à Paola, et y demeurâmes deux jours, durant lesquels je visitai le lieu de naissance de saint Vincent de Paul. De là je passai à *Castillon* (2), où je rencontrai une felouque qui s'en allait à Naples.

Elle portait une fière dame espagnole fort connue, avec laquelle je dînai cette nuit-là et qui me pria de dormir dans sa chambre parce qu'elle avait peur. Je ne voulus lui être désagréable et couchai dans sa chambre, en un autre lit (3). Dans la nuit je me levai pour uriner et, comme il faisait noir, en voulant regagner mon lit je butai dans celui de la dame. Je m'y glissai ; elle faisait celle qui dort, mais elle était bel et bien éveillée. Je me mis en besogne, et elle de faire toujours l'endormie. La chose finie, elle s'éveille et dit : « Qu'avez-vous fait ? » Moi : « Touchez-y, vous le verrez. » Elle se met à dire : « Jésus ! le méchant homme ! » Je dis : « Je crois bien, vous en souhaiteriez un plus jeune pour ne pas fermer l'œil d'ici demain. » N'importe, tout vieux que j'étais, je lui porte estocade sur estocade, et ma foi ! elle en valait la peine. Au matin, nos felouques reprirent la mer et chacun choisit la route qui lui convenait.

(1) *Palanudo*.

(2) Peut-être Pizzi où fut fusillé Murat.

(3) L'éditeur de Contreras a pudiquement supprimé ici quelques lignes que nous rétablissons d'après MM. Marcel Lami et Léo Rouanet.

Je touchai à Tropea dans la nuit même, mais n'y couchai pas afin d'arriver à Messine la veille de Noël, que nous passâmes dans une hôtellerie où il y avait force chair (1) ; mais comme c'était le soir de la Nativité, tout le monde se tint coi, et moi surtout qui étais rassasié quant à l'épi. Nous ouîmes une messe le jour de la fête, ou plutôt des messes, et sortîmes de Messine ; mais nous ne pûmes doubler la tour de Faro où nous dormîmes.

Le lendemain, nous prîmes le large et tirâmes des bordées jusqu'à Milazzo (2), où nous demeurâmes cette nuit-là et le jour suivant, en raison du mauvais temps. Le capitaine d'armes me fit présent de poules, de vin et d'un cabri, qui accrûrent mon garde-manger : il y eut souper double à l'hôtellerie et en pareille maison ne manquent jamais diables et diablesses.

Partis de Milazzo, nous allâmes sans toucher terre jusqu'à Termini, où il y a une bonne hôtellerie. Et, après y avoir dormi, nous partîmes pour Palerme où nous parvînmes à midi. J'y trouvai une infinité d'amis et m'occupai d'y monter ma maison ; mais, avant que de le faire, je fus parler au señor duc d'Alcala (3), qui gouverne ce royaume. Je lui appris mon arrivée, encore que Son Excellence la sût déjà, et je le suppliai de

(1) Il semble que Contreras parle ici d'autre « chair » que celle de bœuf ou de mouton : voir ce qui suit.

(2) *Malaço*.

(3) Fernando Afan de Ribera, vice-roi de Sicile de 1632 à 1635, mort en 1639.

commander qu'on me délivrât les trente écus d'entretien que Sa Majesté m'avait assignés en ce royaume. Il en donna l'ordre sur-le-champ.

Mon frère remit un mémoire où il suppliait Son Excellence, en considération de ses services, de lui faire la grâce d'une patente de capitaine pour aller lever une compagnie, dont il y avait peu en ce royaume. Pour cela, je lui donnais, moi, cinq cents ducats, qui est ce que Sa Majesté alloue pour ces levées et que je voulais épargner au roi. Il fut répondu : « Que les bureaux s'informent. » Mais l'information fut qu'on mit mon frère dans une tartane qui se trouvait au port, avec une cargaison de biscuits pour les galères de ce royaume, et qui allait à Gênes. Je lui fis cadeau de deux cents écus en or et d'habits, payai son passage et sa nourriture, et lui donnai ma bénédiction en disant : « Fils, va-t'en en Flandre et là tu seras capitaine. Tu emportes tes papiers de service, des effets de gala, de l'argent et un congé. Dieu te guide ! » Là-dessus il s'en fut avec Dieu et moi, je restai ici jusqu'aujourd'hui, 4 février, que j'écris ceci, en 1633. Si Dieu me prête vie et s'il advient encore quelque chose je l'ajouterai ci-dessous.

CHAPITRE XVIII

[COMMENT JE QUITTAI L'ITALIE POUR PRENDRE
POSSESSION D'UNE COMMANDERIE EN ESPAGNE
ET RETROUVAI MON FRÈRE A MADRID.]

En cette année 33, mon frère parti dans ladite tartane, je demeurai à Palerme. Le señor duc d'Alcala, qui était vice-roi de Sicile, me fit appeler. Je montai le voir et il me demanda ce que j'avais eu avec le comte de Monterrey. « Rien, lui dis-je. J'ai congé d'aller à Malte. » Il m'assiégea de questions, mais oncques ne lui dis mot de ce qui m'était advenu à Naples.

En quittant Son Excellence, je descendis au corps de garde. Les capitaines commencèrent de s'enquérir à nouveau de ce que j'avais eu avec le comte à Naples. « Laissez le comte en paix, leur dis-je. Il est seigneur de tous les grands, tout petit qu'il est. »

Quelqu'un ne se fit pas faute de l'aller répéter au duc d'Alcala. Courroucé, il mande à son secrétaire de me faire appeler et, quand je fus venu, celui-ci me dit d'un ton sans réplique : « Que Votre Grâce paie à Don Jeronimo de Castro les deux cents écus qu'elle lui doit ; » et cela en pré-

sence dudit Don Jeronimo de Castro. Moi, je réponds au secrétaire : « Señor, il est vrai qu'il m'a donné deux cents écus pour que je lui obtinsse à Rome un bref facultatif pour le Maître de Malte. Ce bref, ledit Maître ne le voulut accepter mais moi, j'ai accompli ce qui me regardait. — Votre Grâce n'a rien à alléguer, me répond ledit secrétaire ; payez-les sur-le-champ, ou l'on vous conduit en prison. » Je réplique à cet homme résolu : « Que Votre Grâce envoie avec moi quelqu'un pour les rapporter. » Il m'envoya sous bonne garde ; je mis l'argent dans un petit sac et dis : « Prenez et que Votre Grâce les remette au duc pour qu'il en fasse ce qu'il voudra, mais qu'on n'en donne rien à Don Jeronimo de Castro. » Et là-dessus je m'en fus à mon hôtellerie, songeant comment vont les choses en ce monde.

A deux jours de là, on m'adressa un adjudant de sergent-major, lequel me dit : « Son Excellence vous mande de l'éclairer sur le traitement que vous recevez ici. — Je n'ai pas de solde ici ; j'ai congé du comte de Monterrey pour m'en aller à Malte. » Sur quoi il me fut force de recourir au receveur de l'Ordre pour qu'il parlât au vice-roi ; il le fit et le duc me laissa tranquille.

[Je reçois des bulles pour une commanderie.]

Dans les vingt jours me parvinrent des bulles de Malte pour une commanderie qui m'était échue,

celle de San Juan de Puente de Orbi (1). Mais je restai là (2) deux mois encore. Au bout de ce temps arrivèrent deux galères de Gênes qui transportaient un évêque. Je dis au capitaine de l'une d'elles : « Me voulez-vous mener à Naples sous condition de n'en rien dire au comte ? » Il me le promet et la première chose qu'il fit (3) fut de le dire.

Déjà le comte savait par la chronique tout ce qui s'était passé en Sicile. Il appelle son secrétaire Gaspar de Rosales et lui dit : « Faites appeler Contreras, arrangez-vous pour qu'il se soumette et qu'il demeure à Naples. » Le secrétaire m'envoie un lettre sur la galère, courte et brève, où il me disait : « Le comte a su d'abord que Votre Grâce est ici ; venez dîner avec moi : nous avons deux mots à échanger. » Voyant que j'y étais obligé, je sors de la galère et m'en viens au palais. Je vois le secrétaire, je montre mes bulles. Il en reste stupéfait et monte en haut pour les faire voir au comte, lequel dit : « C'est un bon calmant pour ma colère, ce que porte là Contreras. Catéchisez-le, par notre vie ! de manière qu'il reste ici à terre. » Nous dinâmes et il y eut de grands sermons, mais pas moyen de me garder.

Les deux galères partaient pour Gaète, où d'autres les attendaient pour aller à Gênes. Le secrétaire me donna un pli du comte à remettre en mains propres à la marquise de Charela. Ce

(1) Dans la province de Léon.

(2) A Palerme.

(3) En arrivant à Naples.

que je fis. Comme on avait déjà tiré le coup de canon du départ, le gouverneur de Gaète m'envoya un brigantin armé pour me conduire à Naples ; mais quoi ! mon bagage était au-dessous de tous les autres et l'on ne le pouvait retirer ; aussi bien l'on embarquait déjà la cargaison ; tout cela me favorisa. Après un bon voyage, nous parvînmes à Gênes.

Deux jours après arriva l'Infant cardinal (qu'il soit en la gloire de Dieu !). Il fit son entrée fort galamment et partit pour Milan, et moi pour l'Espagne dans les galères où il était venu.

[Des difficultés que j'eus à Madrid.]

Je fus à Barcelone en peu de temps et de là à Madrid, où je me logeai dans la maison du secrétaire Jean Ruiz de Contreras, près de Don Fernando, celui qui est aujourd'hui dans les grandeurs. Il me régala fort chez lui et je commençai de solliciter.

Tout d'abord j'allai prendre possession de ma commanderie. Puis, de retour à Madrid, j'y tombai sur mon frère qui sollicitait aussi, demandant qu'on lui versât sa solde depuis le temps qu'il avait été réformé par les bureaux des Flandres. Le conseil, ayant examiné son affaire, lui donna vingt écus d'entretien et une lettre pour le bureau du secrétaire Rojas qui lui attribuait une compagnie. Celui-ci écrivit un billet au secrétaire Pedro de Arce, lui rendant compte de cette faveur,

mais l'autre réclama et tint à mon frère le bec dans l'eau pendant beaucoup de jours, en faisant connaître aux conseillers d'État que j'avais été un capitaine de cavalerie de comédie et qu'il ne pouvait dépêcher le brevet (1).

Je sus cela au bout de quelques jours. En effet, comme on ne dépêchait pas le brevet de mon frère, j'allai voir le marquis de Santa Cruz, du Conseil d'État, et le pressai sur ce sujet, tellement qu'il me dit : « Comment voulez-vous qu'on donne à votre frère le brevet ? Pedro de Arce dit que vous avez été un capitaine de cavalerie de comédie. » Là-dessus je tournai les épaules sans mot dire au marquis de Santa Cruz et m'en fus chez moi ; puis, sans me donner le temps de manger une bouchée, je pris ma patente de capitaine de cuirasses, celle de commandant en chef de cinq cents hommes, ma réforme, mon congé, et à toutes jambes retournai chez le marquis de Santa Cruz.

On me fit entrer : « Je supplie Votre Excellence de m'entendre, lui dis-je. Il y a plus de vingt ans, à la poterne de San Martin, une dame m'appela à la nuit tombante. Je montai, et nous causions depuis un moment, lorsqu'on heurta à la porte. Sa Seigneurie la dame me dit : « Cachez-vous ! Pedro de Arce s'en ira bientôt. » Je dis : « Je ne me cacherai sous aucun prétexte. Ouvrez. » Le señor Pedro de Arce monte avec son épée et son

(1) Parmi les états de service de Contreras le jeune figuraient ceux qu'ils avait faits comme lieutenant de son frère aîné.

bouclier, vert comme une laitue ; il était alors employé à la guerre. Sitôt qu'il me voit, il me demande ce que je fais là. Je lui répons : « Cette señora me demandait des nouvelles d'une sienne amie. » Je n'avais pas achevé cette explication qu'il se couvrait déjà de son bouclier. Mais j'étais sur mes gardes et fus preste à lui porter une estocade telle que son bouclier, son épée et lui roulèrent dans l'escalier, pendant qu'il hurlait : « Je suis mort ! » bien qu'il ne fût pas seulement blessé. Moi, je descendis au milieu du bruit et m'en fus avec Dieu. Lui, on l'emporta à sa maison à demi mort de la chute. Dont il m'a gardé rancune depuis ce temps. A présent, que Votre Excellence jette les yeux sur cette patente, ce congé et cette réforme : de la sorte elle verra que ce qu'on lui a conté n'est pas la vérité et que j'ai été capitaine de cuirasses durant sept mois et trois jours... (1). »

(1) Ici se termine le manuscrit ; les derniers feuillets manquent.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
INTRODUCTION.....	I

CHAPITRE PREMIER

DE MON ENFANCE ET DE MES PARENTS.....	I
[Meurtre d'un autre enfant].....	2
[Ma mère me veut mettre en apprentissage].....	4
[Départ avec la maison du prince cardinal Albert]...	6
Je commence à être soldat.....	8

CHAPITRE II

QUI TRAITE DE CE QUI M'ADVINT JUSQU'À MA SECONDE ARRIVÉE A PALERME.....	II
Voyage à Malte, retour en Sicile.....	12
Voyage au Levant avec les galions.....	14
Dans une auberge ou cabaret.....	15
Accord avec les Valenciens à Naples.....	17

CHAPITRE III

QUI TRAITE DE CE QUI M'ADVINT JUSQU'AU MIRACLE DE L'ILE LAMPÉDOUSE.....	21
Prise de l'enseigne.....	22
Combat avec la djerma.....	23
Procès que je fis à Malte pour mon esclave.....	27
Prise de la Mahomette.....	28
Renseignements au sujet de la flotte du Turc.....	30
J'arrive à Reggio et donne avis de la flotte.....	32
[Lampédouse].....	34

CHAPITRE IV

Pages.

OU SE POURSUIVENT LES VOYAGES AU LEVANT ET LES AVENTURES JUSQU'À MON ARRIVÉE A L'ILE DE STAM- PALIE.....	37
Prise de la galiote dans les Sèches des Gelves.....	38
« Quiraca » ou bonne amie [Reprise des esclaves évadés].....	40
Délivrance des capucins.....	43
[Je prends langue au Levant].....	45
Rachat du Turc que je négociai à Athènes.....	46
[Départ pour Stampalie].....	51

CHAPITRE V

DE CE QUI S'ENSUIVIT JUSQU'À TANT QUE JE REVINSSE DU LEVANT A MALTE.....	53
Arrivée à Stampalie.....	53
Prise de la frégate qui enlevait le curé de Stampalie....	54
Comment on me voulut marier à Stampalie.....	56
[Comment j'échappai à Soliman de Catane].....	59
Malencontre de Puerto Soliman.....	64
Course sur les côtes de Syrie.....	67
Prise à Taryous.....	68
Prise d'un caramoussal.....	69
Coups de fouet que je donnai à mon compère du pro- montoire de Maïna.....	72
Enlèvement du Juif de Salonique.....	74
Prise de la Hongroise, bonne amie de Soliman de Catane.	76

CHAPITRE VI

OU L'ON CONTE COMMENT JE QUITTAI MALTE ET ALLAI EN ESPAGNE OU JE FUS ALFÉREZ.....	79
Comment je revins en Espagne et y revis ma mère....	80
Je mets à la raison les rodomonts de la compagnie....	83
Expédition à la maison publique de Cordoue.....	85
Je me lie à une donzelle.....	89

CHAPITRE VII

	Pages.
OU CONTINUENT LES AVENTURES DE L'ALFÉREZ.....	91
Cave pleine d'armes à Hornachos.....	91
Mon capitaine veut forcer l'Isabelle.....	94
Blessure du capitaine.....	96
[Je reprends Isabelle].....	98
[Retour en Italie].....	101

CHAPITRE VIII

OU EST CONTÉE LA PERTE DE MONSEIGNEUR L'ADELAN- TADO DE CASTILLE A LA MAHOMETTE, OU JE FUS... 103	103
[Prise de la Mahomette et massacre qui s'ensuit].....	104
Mort de l'Adelantado à la Mahomette, 1605.....	108
[Comment j'épousai une veuve et ce qui en advint]....	111

CHAPITRE IX

COMMENT JE M'EN FUS EN ESPAGNE ET COMMENT ON Y PRÉTENDIT QUE J'ÉTAIS ROI DES MORISQUES, D'OU M'ADVINRENT FORCE TRACAS..... 115	115
Blessure au scribe à l'Escorial.....	116
[Je me fais ermite].....	117
[Bruit d'une conspiration des morisques].....	121
Mes prisons, étant ermite.....	125

CHAPITRE X

OU L'ON CONTINUE DE CHERCHER DES TÉMOIGNAGES SUR MA ROYAUTÉ..... 129	129
[De ce qui m'advint à Hornachos et à Madrid].....	131
On me donne la question.....	135
[Je quitte Madrid à la dérobée].....	136
Retour de Valence à Madrid.....	139

CHAPITRE XI

	Pages.
OU L'ON CONTE COMMENT JE PARTIS DE MADRID POUR ME RENDRE DANS LES FLANDRES ET CE QUI ADVINT A LA MORT DU ROI DE FRANCE.....	145
[Comment j'appris par un prodige la mort du roi de France]	146
Mon départ des Flandres en habit de pèlerin.....	150
[Je suis reçu pour servant d'armes].....	153
[D'une vilénie que je fis à une femme mariée dont j'étais épris]	155
En prison à Madrid.....	156
Poison qu'on me donna à Rome.....	158

CHAPITRE XII

COMMENT J'ARRIVAI A MALTE, M'EN RETOURNAI EN ESPAGNE ET FUS CAPITAINE D'INFANTERIE ESPAGNOLE ET AUTRES AVENTURES	163
Poison qu'on me donna à Osuna.....	164
[Missions dont je fus chargé en Espagne].....	169
[Je mate mes fortes têtes].....	172

CHAPITRE XIII

OU L'ON CONTE LE VOYAGE QUE JE FIS AUX INDES ET LES AVENTURES QUE J'Y EUS	177
[Je force Guataral à s'en retourner en Angleterre].....	178
[Mon retour en Espagne et ce qui m'y advint].....	181
[Au secours de la Mamora].....	183

CHAPITRE XIV

COMMENT JE SECOURUS LA MAMORA ET AUTRES AVEN- TURES	187
[Les matasietes].....	188
[J'ai audience du Roi].....	191
[Comment je ne fus pas amiral].....	192
[On m'octroie de lever une compagnie à la Cour].....	196

CHAPITRE XV

	Pages.
COMMENT JE LEVAI UNE NOUVELLE COMPAGNIE D'INFAN- TERIE A MADRID, DANS LE QUARTIER D'ANTON MARTIN, ET AUTRES AVENTURES.....	199
[Rencontre de la flotte hollandaise et ce qui s'en- suit].....	201
[Mon gouvernement de Pantellaria].....	203
[D'un bref que m'octroya le pape].....	206
[Où je reçois les cardinaux].....	208

CHAPITRE XVI

[COMMENT JE VIS L'ÉRUPTION DU VÉSUYE EN LA VILLE DE NOLA, TINS GARNISON AUX CASALES DE CAPOUE ET DEVINS CAPITAINE DE GUERRE ET GOUVERNEUR DE LA VILLE D'AQUILA].....	211
[Le comte, mon maître, m'envoie à Madrid].....	212
[Éruption du Vésuve].....	212
[Aux Casales de Capoue].....	216
[Mon gouvernement d'Aquila].....	218
[Mes démêlés avec les jurats].....	222

CHAPITRE XVII

[DE CE QUI M'ADVINT A CAPOUE, AVEC L'APOLOGIE DU COMTE ET DE LA COMTESSE DE MONTERREY ET COM- MENT JE ME RETIRAI DE LEUR SERVICE].....	227
[Revue des troupes du royaume].....	228
[Éloge du comte, mon maître].....	230
[Je commande en chef cinq cents chevaux].....	233
[Où je tombe en disgrâce pour mon frère].....	236
[Mon voyage de Naples à Palerme].....	240

CHAPITRE XVIII

	Pages.
[COMMENT JE QUITTAI L'ITALIE POUR PRENDRE POSSESSION D'UNE COMMANDERIE ET RETROUVAI MON FRÈRE A MADRID].....	245
[Je reçois des bulles pour une commanderie].....	246
[Des difficultés que j'eus à Madrid].....	248

M U Z E U M
 Im. Kazimierza Pułaskiego
 Winiary k/Warki

34638

7

15-

no. of 4729

15/11/58

10

